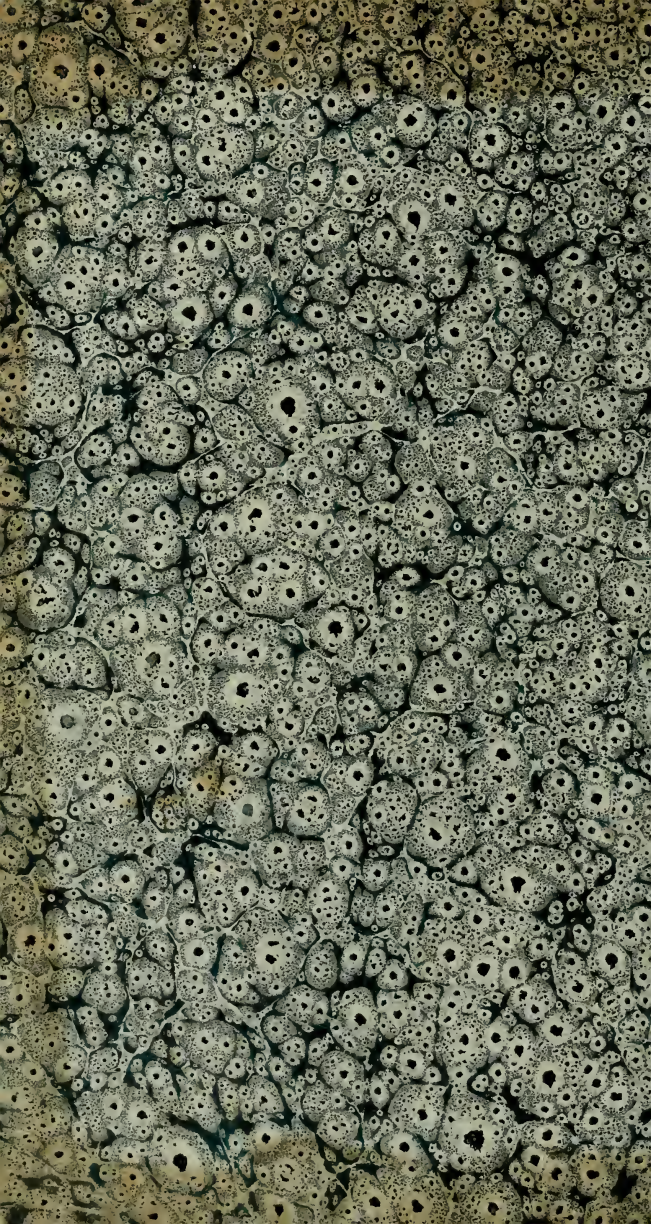


p. 226

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Propriété des Éditeurs,

A^ce Mame et Cie

LETTRES SUR L'ITALIE,

PAR

DUPATY,

Nouvelle Édition,

[illegible] gée avec [illegible] par

SUIVIE

d'un appendice extrait d'un voyage inédit.

PAR M. L'ABBÉ ☆☆☆

Tours

[illegible] Mame [illegible]

ÉDITEURS.

LETTRES

SUR

L'ITALIE,

EN 1785.

PAR DUPATY.

Seconde Édition,

Revue et purgée par une société d'ecclésiastiques, suivie d'un Appendice extrait d'un voyage inédit,

PAR M. L'ABBÉ ***.

TOURS,

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1843

NOTICE.

Charles-Marguerite-Jean-Baptiste Mercier-Dupaty, né à La Rochelle en 1744, fut président à mortier au parlement de Bordeaux. Peu de temps avant sa mort, arrivée en 1788, il publia ses *Lettres sur l'Italie*, qui furent, à leur apparition, l'objet de grands éloges et de vives critiques. Les littérateurs et les philosophes vantaient cet ouvrage avec enthousiasme; les amis de la religion regrettaient qu'il contînt, au milieu d'aperçus ingénieux et de renseignements utiles, des passages contraires aux bonnes mœurs et à la piété qui empêchaient qu'il pût servir à l'instruction des jeunes gens.

C'est ce même ouvrage, corrigé avec le plus grand soin, que nous présentons au public. On n'y trouvera pas un seul mot qui puisse blesser la religion ou la morale, et la jeunesse pourra maintenant le lire avec fruit. Combien ne doit-on pas déplorer l'aveuglement de tant d'hommes de mérite qui, ne mettant aucun frein à leurs pensées,

sèment dans les cœurs des doctrines désolantes, attaquent sans ménagement ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, et poussent la société vers sa ruine, au lieu d'employer leurs talents à défendre la religion et à faire aimer la vertu.

Nous avons cru donner à cet ouvrage un nouvel intérêt en l'augmentant d'un appendice qu'un ecclésiastique de la plus haute distinction a bien voulu détacher en notre faveur du récit inédit de son voyage à Rome. Les curieux détails que contiennent ces extraits, sur les cérémonies de l'Église romaine, sur le Vatican et sur la vie intérieure du saint Pontife, nous ont semblé devoir piquer vivement la curiosité; ils rajeunissent le livre dont nous donnons une nouvelle édition, et lui donnent tout l'attrait de l'actualité.

LETTRES

SUR

L'ITALIE,

EN 1785.

LETTRE PREMIÈRE.

A Avignon, avril.

Je suis arrivé avant-hier à Avignon. Ne désespérez pas à Paris du printemps; je l'ai rencontré à l'entrée du comtat.

Mes premiers empressements ont été pour la fontaine de Vaucluse. J'ai été la voir hier. Je ne sais pas pourquoi je dis hier, car il me semble que je la vois encore aujourd'hui. Je crois voir encore aujourd'hui s'échapper, du milieu d'une chaîne de montagnes, comme du fond d'un vaste entonnoir, une rivière qui monte, s'élève et tout à coup se déborde avec une impétuosité, avec un tonnerre, avec un bouillonnement, avec une écume, avec des chutes que le pinceau du poëte

ni celui du peintre ne rendront jamais. C'est la fontaine de Vaucluse. Un instant après, cette rivière se calme, comme un heureux naturel que la vivacité emporte d'abord, et que soudain la bonté modère. Elle change alors ses flots d'argent en flots d'azur, et les verse et les roule, et les abandonne sur un tapis d'émeraude; mais bientôt elle se divise en une multitude de petits ruisseaux, pour courir à travers un vallon charmant. En sortant du vallon, des ruisseaux se réunissent, et partent de nouveau tous ensemble par cent routes différentes, pour aller arroser, féconder, embellir, sous le nom de *Sorgue*, le délicieux comtat d'Avignon.

La peinture que l'abbé Delille a tracée de ce beau séjour, est très-exacte. J'ai vérifié tous les vers : ils disent la vérité comme de la prose, ce qui n'est ordinaire ni aux voyageurs ni aux poëtes. Ces vers, cependant, ne peuvent donner l'idée de ce lieu; ils n'en donnent que le souvenir. Il en est de même des portraits et des descriptions à l'égard de tous les objets. Je n'ai trouvé dans les vers, ni tant d'écume, ni tant de fracas, ni tant de murmures, que m'en a offert la fontaine. On n'y voit pas non plus ces rocs si noirs, qui forment un contraste admirable avec la neige des flots qui s'y brisent; enfin, le poëte n'y a pas déployé ce brillant tapis d'émeraude où la Naïade se repose.

Vaucluse offre à la fois le tableau le plus admi-

rable et le phénomène le plus singulier. Mais je dirai avec le poëte :

> Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
> Moins que Pétrarque et Laure intéressaient mon cœur.

Ce souvenir de Pétrarque et de Laure anime tout le paysage : il l'embellit, il l'enchante. C'est donc ici, disais-je, que Pétrarque a répandu tant de larmes, qu'il a poussé tous ces soupirs immortels que nous entendons encore! Je me suis assis sur la pente d'un rocher, et là je me suis enivré, pendant une heure, du bruit de ces eaux, de la verdure de ces gazons, de l'azur de ce beau ciel. Là, j'ai appelé, j'ai rassemblé autour de mon cœur, tous les objets qui lui sont chers. Je me suis figuré tous mes enfants sautant sur ces gazons, courant sur ce rivage et frappant à l'envi les échos et mon cœur de mille cris de bonheur et de joie.

Adieu, charmante fontaine de Vaucluse. On connaît à peine les lieux où Alexandre a gagné ses batailles; on reconnaîtra éternellement les lieux que Pétrarque a chantés. Les murmures de ton onde, ô Vaucluse! et les vers des chantres des jardins et des bois les diront à tous les siècles.

LETTRE II.

A Avignon.

Je n'ai rien à vous dire sur Avignon ; je n'y suis que depuis trois jours. Vous me répondrez peut-être que M. *** a fait un voyage d'Italie, et n'a pas quitté la France.

J'ai vu hier un homme qui sort des galères auxquelles il avait été condamné pour cinq ans comme convaincu d'assassinat. Cet infortuné se nomme *Lorenzo*, son innocence a éclaté d'une manière extraordinaire.

Un jour qu'il passait dans l'arsenal de Toulon, un autre galérien dit à un de ses camarades : « Voilà un malheureux dont je ne peux supporter la vue? — Pourquoi donc? — Cet homme est ici pour avoir assassiné un tel, et c'est moi qui ai commis ce crime... » Lorenzo entendit ce propos. Quel moment! Il va à ce galérien, il le presse, il le conjure de remettre au plus vite, en des mains sûres, le secret de son innocence. Mais l'âme du misérable était déjà fermée à la pitié et rouverte à la terreur. Lorenzo, de l'aveu de ses supérieurs, a la constance de s'attacher, pendant deux ans de suite, au dépositaire de son innocence. Il obtient

d'être lié à la même chaîne; il le suit à l'hôpital. Que ne lui dit-il pas pour le toucher, et le jour, et la nuit, et tous les jours! Il ne le touchait point. Enfin au bout de deux ans, il parvient à force de prières et de larmes à amollir de nouveau l'âme du scélérat, à y réveiller le remords, à en faire sortir une seconde fois l'important secret. Des témoins étaient apostés. On dresse un procès-verbal; on le porte à l'intendant. L'intendant fait jeter à l'instant le coupable dans les cachots. Sévérité imprudente! le coupable se rétracte.

Les cinq années de galères se sont écoulées, et Lorenzo en est sorti. Il va aller à Rome se jeter aux pieds du Pape, pour obtenir la révision de son procès. On dit que le Pape est humain.

J'ai fait une remarque; les hommes humains croient plus difficilement le crime, et se trompent moins. L'humanité est une lumière.

LETTRE III.

A Toulon.

Puisque ma route m'a conduit à Toulon, il faut bien que je vous en dise un mot.

C'est une ville assez jolie, elle est bâtie régulièrement; mille ruisseaux descendent des rochers

et des montagnes auxquels elle est adossée, et de toutes parts y pénètrent. Une multitude de fontaines les recueillent et les répandent. On prendrait la ville de Toulon pour une fontaine. Cette quantité d'eau rend un peu plus froid l'hiver; mais elle rafraîchit l'été.

Le port est admirable. J'ai vu *le Héros* que montait M. de Suffren. Ce vaisseau n'a pas usurpé son nom.

Je me suis occupé particulièrement du régime des galères. Les galériens ne sont pas maltraités à Toulon; ils travaillent et on les paie. Chose horrible! il y a peut-être dix millions d'hommes en France qui seraient heureux d'être aux galères, s'ils n'y étaient pas condamnés.

Le nombre des galériens est à peu près le même tous les ans; c'est-à-dire il se commet tous les ans à peu près le même nombre de crimes. Ainsi, il entre à peu près la même quantité d'eau par jour dans un vaisseau, et le travail de la pompe est égal; mais si le vaisseau était meilleur, si les bois étaient mieux joints, si la surveillance était plus grande, il entrerait par jour dans le vaisseau beaucoup moins d'eau.

Un événement singulier plongea, il y a quelque temps, les galériens dans le plus profond désespoir. L'intendant de la marine reçoit l'ordre de séparer en trois classes les déserteurs, les contrebandiers et les criminels. Il semble que les dé-

serteurs et les contrebandiers auraient dû bénir cette séparation; leur désespoir fut extrême. Tous les galériens, en effet, se voient absolument du même œil; car le malheur est comme la mort, il met de niveau tous les hommes. Les galériens ne sont tous entre eux que des malheureux, des faibles qui ont été vaincus par des forts. Loin de rougir ici de l'atrocité des forfaits, on s'en vante : on a fait plus de mal à l'ennemi, on a été plus adroit ou plus courageux. Ainsi les déserteurs et les contrebandiers ne méprisent point les criminels; et par la séparation ordonnée, ils perdaient plusieurs avantages; l'un, un compagnon robuste; l'autre, celui dont il avait coutume d'entendre la voix et de rencontrer le regard; celui-ci perdait l'homme qui était malheureux avec lui. Il coula, aux approches de cette séparation, des larmes amères, des larmes du cœur.

L'intendant de la marine a accordé à plusieurs galériens la grâce de vivre ensemble à la même chaîne. Réfléchissez sur ceci; fouillez ces nouvelles profondeurs du cœur humain.

LETTRE IV.

A Nice.

Nice est assis sur un amphithéâtre de rochers qui s'avancent un peu dans la mer. Il est entouré de montagnes qui, insensiblement, descendent et semblent offrir à tous ceux qui passent, des maisons de campagne charmantes, couvertes d'oliviers, de mûriers, d'arbres fruitiers de toutes les espèces, et surtout de citroniers, de limoniers et d'orangers. C'est une richesse, ou plutôt la plus grande richesse du pays. Il y a des particuliers qui cueillent tous les ans plus de trois cent mille oranges, plus de cent cinquante mille citrons; enfin, le pays est, comme on le dit dans le pays même, très-abondant en *aigrure*. En *aigrure!* que veut dire ce mot aigre et barbare? Ce nom d'aigrure est celui que l'intérêt, pour lequel le beau n'est rien, l'habitude, pour laquelle tout cesse d'être beau, donnent, à Nice, à ces belles pommes du jardin des Hespérides, à l'aide desquelles vainquit Atalante.

Les maisons de campagne des environs de Nice sont peuplées d'Anglais, de Français, d'Allemands. Chacune d'elles est une colonie. C'est là que de tous les pays du monde l'on fuit l'hiver; Nice,

pendant l'hiver, est une espèce de serre pour les santés delicates.

Cette saison ne règne guère ici que deux mois, et jamais n'y est trop sévère. A la vérité, dans le cours de l'année, un vent du nord souffle de temps en temps du haut des montagnes, et incommode le printemps et l'automne, et l'été même.

M. Thomas a gagné ici quatre à cinq heures de vie par jour, c'est-à-dire de pensée et d'étude. Il s'occupe trop de la gloire; il travaille depuis trente ans nuit et jour à sa statue.

LETTRE V.

A Nice.

On m'a amené hier dans la rue la plus obscure; on m'a fait entrer dans la maison la plus pauvre; on m'a fait monter cinq étages. Enfin, j'ai trouvé un petit homme assez mal vêtu, habillé de gris, visage de cinquante ans, perruque en bourse, vif, léger, gesticulateur. C'était le premier président du sénat de Nice.

Ce premier président, qu'on appelle le comte de***, ne manque ni d'esprit ni de connaissances. Il admire Montesquieu, et croit réellement la législation de son pays mauvaise. Y a-t-il beaucoup

de magistrats dans certains pays de l'Europe qui fussent en état de faire cet aveu?

La police est entre les mains du militaire, ce que le consul de France trouve fort bien, et le vice-consul fort mal. Le premier est consul, le second est vice-consul.

Nous devions partir ce matin pour Gênes, mais dans la nuit il est tombé de la neige, le vent est devenu contraire, il a fallu rester. Nous avons bientôt été consolés par le plaisir de dîner chez M. Thomas, et de passer la journée avec lui.

Notre dîner a fini trop vite; M. Thomas a été très-aimable. Nous avons d'abord analysé tous nos beaux esprits, toutes nos réputations, tous nos cerveaux qui pensent ou qui croient penser. Ensuite nous avons parlé Italie et printemps. M. Thomas avait oublié un instant la postérité. Il nous a fait ses excuses de la neige tombée ce matin; c'était un accident arrivé au climat de Nice et auquel il n'est pas sujet. On a ri, on a bu, on a conté, et nous nous sommes quittés avec peine.

Nous avons dîné avec un certain M. de R...., qui passe tous les hivers à Nice, et le reste de l'année dans le reste de l'Europe. Il est tourmenté d'un asthme épouvantable, que Nice pourtant a adouci. J'ai eu vraiment mal *à sa poitrine*, comme dit madame de Sévigné. On n'a pas assez réfléchi sur ces affections sympathiques ou antipathiques, qui rapprochent ou repoussent les êtres sensibles,

leur communiquent le plaisir et la douleur. Smith a ouvert la mine, mais il ne l'a pas creusée; c'est qu'il n'a pas senti comme moi l'asthme de M. de R...

M. de R.... ne me parut pas d'abord un homme d'esprit; mais dans le cours de la conversation il s'échauffa, et son âme s'éleva; il eut alors de l'esprit. C'est ainsi que très-souvent en mer, lorsqu'il n'y a point de vent à la côte, à une certaine hauteur on en trouve.

LETTRE VI.

A Monaco.

Nous voilà sur la mer et nous suivons la côte, c'est-à-dire ces monts et ces rocs qui bordent, ou plutôt qui hérissent si tristement la magnifique Italie.

Voilà la principauté de Monaco. Comme il ne faut mépriser personne, il faut lui faire une visite. Nous abordons dans le port, il était rempli de trois barques de pêcheurs et d'un bâtiment hollandais.

Deux ou trois rues sur des rochers à pic, huit cents misérables qui meurent de faim, un château délabré, un bataillon de troupes françaises; quelques orangers, quelques oliviers, quelques

mûriers épars sur quelques arpents de terre, épars eux-mêmes sur des rochers : voilà à peu près Monaco.

La misère y est extrême. Le commandant du bataillon français, qui est là depuis vingt mois, a pensé pleurer de joie en nous voyant. Il nous a dit que, s'il avait eu un poulet à nous offrir, il se serait mis à genoux pour nous inviter à le manger avec lui.

Le souverain de Monaco a une cour; il a des gardes au nombre de vingt; ce sont vingt paysans ; quatre gentilshommes de la chambre, ce sont quatre bourgeois. Chaque fois qu'il vient à Monaco, avant de mettre le pied au château, il va, suivi de sa cour et de ses sujets, à une petite chapelle, rendre grâces à Dieu de son heureuse arrivée.

Il y a des inscriptions dans le château; en voici un échantillon. On lit au-dessus d'une porte qui ressemble à la porte cochère d'une auberge :

Cryptoporticum hanc etsi tot regum, imperatorum
Et summorum pontificum ingressu decoratam, tamen
Tantæ molis vastitate angustam amplavit, illustravit,
Exornavit anno salutis 1623.

c'est tout ce qu'on pourrait inscrire sur la porte du Capitole.

En entrant à Monaco, il a fallu donner nos noms à un homme que nous avons trouvé dans une boutique, achevant de ressemeler un soulier. C'était le commandant du port.

Au demeurant, le prince de M.... est bon; il est aimé. Si son État est petit, ce n'est pas sa faute.

LETTRE VII.

A Gênes.

Je sors des palais *Brignole*, *Serra* et *Carrega*. Je suis tout ébloui, étourdi, ravi; je ne sais ce que je suis. Mes yeux sont remplis d'or, de marbre, de cristal, de porphyre, de basalte, d'albâtre en colonnes, en pilastres, en chapiteaux, en ornements de toutes les espèces, de toutes les formes, de tous les genres, ionique, dorique, corinthien. Mille tableaux sont épars en lambeaux dans mon imagination. Je vois des têtes, des pieds, des mains, des corps et des cadavres, des vieillards et des enfants, des Vénus et des Vierges. Cependant, au milieu de tant de débris de tableaux, il en est quelques-uns qui sont entiers.

D'abord un tableau de Paul Véronèze. Judith vient de couper la tête à Holopherne. La suivante est une négresse; elle forme avec Judith un admirable contraste. Judith n'ose regarder la tête que sa main tient en tremblant. La suivante, en voyant la tête, frémit d'horreur. La mort enveloppe Holopherne.

Il vaut mieux fixer ses regards sur une Assomption de Guido Reni.

C'est là une vierge! ce sont là des anges! c'est là monter vers le ciel! Au milieu des airs, en chœur, des anges plus beaux, plus charmants les uns que les autres se donnent la main. Sans aucune peine, sans aucun effort, ils suivent vers les cieux la Vierge, comme nous autres mortels, nous nous précipiterions vers la terre! Quelle pureté sur ce front divin! déjà ses regards ont percé le ciel, et se reposent dans le sein du Dieu qui l'attend; ils sont humides d'un bonheur céleste. Parmi ces anges, de tous les âges de la jeunesse, il y en a qui sont si petits, que les autres leur tendent la main pour les aider à les suivre. Ceux-ci, soutien à la Vierge, et ceux-là les uns aux autres. Quelle conquête en effet pour eux! ils aimeront encore davantage. Elle était angélique, l'imagination qui a conçu ce tableau.

Mais quelle est cette femme étendue sur un lit? elle n'est voilée que de la mort. La mort est déjà dans les pieds, dans les jambes; elle gagne le long des bras. Un reste de beauté et de douleur s'évanouit sur ce front pâle. C'est Cléopâtre. Ainsi ces charmes célèbres qui avaient si longtemps captivé Antoine, et séduit un moment César, qui avaient fait presque autant de bruit et de ravages dans l'univers que les armes romaines en avaient fait, les voilà morts, et tout à l'heure on ne les appellera plus Cléopâtre, mais un cadavre.

Je me rappelle encore plusieurs autres tableaux : un Christ faisant toucher sa plaie à saint Thomas ; un Lazare qui ressuscite ; un Jacob à qui on apporte la chemise de Joseph ensanglantée. Il n'y a de termes dans aucune langue pour les copier.

J'ai besoin que le sommeil vienne fermer mes yeux, ils sont fatigués d'admirer.

LETTRE VIII.

A Gênes.

Il est six heures du matin. Mon imagination se réveille dans le salon du palais Serra, ou plutôt du palais du soleil. Je baisse encore les paupières; on ne peut donner une idée de la magnificence de ce salon. Ce qu'est la nature à travers un prisme, tel est le salon du palais Serra. Quelles glaces! quel pavé! quelles colonnes! que d'or! que d'azur! que de porphyre! que de marbre! Le nom qui convient ici, c'est la magnificence.

Si l'on veut voir la plus belle rue qui soit dans le monde entier, il faut voir à Gênes la rue Neuve. Sur deux lignes très-prolongées, et sur un pavé de laves, une foule de palais disputan

ensemble de richesse, d'élévation et de masse, étalent à l'envi leurs portiques, leurs façades, leurs péristyles brillant d'un stuc blanc, noir, de mille couleurs. Ces palais en dehors sont des tableaux.

Les maisons de Gênes sont très-hautes, et les rues très-étroites. Le soleil n'y descend jamais. On serait tenté de croire que Gênes n'a été bâtie que pour une saison, que Gênes est une ville d'été.

Les propriétaires de ces beaux palais, la plupart nobles et sénateurs, ignorent les beautés qu'ils possèdent ou ne l'apprennent que de l'admiration des étrangers, et de la renommée qui les vante. A côté de ces salons, dans ces salons mêmes où les pinceaux des Titien, des Vandik, des Rubens, des Véronèze se sont joués, les nobles génois admettent tous les jours les productions les plus grossières des pinceaux les plus ignorants. Au lieu d'habiter ces superbes appartements, ils logent dans les galetas, ils ne paraissent que les gardiens de leurs palais. Enfin, ces portiques de marbre, ces péristyles de marbre, ces portes de marbre, sont inondés tout le jour d'une foule de mendiants, qui viennent sur des pavés de granit et de porphyre, travaillés par tous les arts, et polis comme des miroirs, écraser la vermine qui les dévore.

Je viens de voir le palais du Doge, où le sénat tient ses séances, d'où il souffle, sur cinq cent

mille sujets, l'esprit de son gouvernement, de ses lois, de sa politique, c'est-à-dire de son avarice. L'œil, quand on entre dans la cour, est étonné. La façade, ornée de colonnes et de statues de marbre, ravit d'abord. On monte dans la salle du petit conseil; c'est l'architecture la plus élégante. On passe dans la salle du grand conseil, c'est l'architecture la plus magnifique. De distance en distance, entre une multitude de colonnes, les statues des grands hommes de la république reçoivent de tous ceux qui passent, pour prix de leur mérite et de leur fortune, la dette de leur postérité, un souvenir et un regard. Le maréchal de R.... est au milieu de tous ces grands hommes.

Un incendie dévora ces monuments en 1773, avec une foule de tableaux des plus grands maîtres. On a bien rétabli les édifices, mais non pas les tableaux. Il s'est encore trouvé des architectes et des statuaires; on n'a pu trouver des peintres.

En sortant du palais du Doge, je suis entré dans un superbe palais; j'ai traversé une longue colonnade; j'ai foulé des marbres de toutes les couleurs; une porte immense s'est ouverte, j'étais dans un hôpital. Il contient douze cents malades, distribués par salles; là les hommes, ici les femmes; là les blessures, ici les fièvres. J'ai cru voir la mort errant au milieu de ces douze cents malades, et frappant de tous côtés au hasard avec sa faux invisible. Un malheureux a ex-

piré devant moi. Les lits des malades sont environnés de leurs parents attendris, qui les consolent, qui les soulagent. C'est une mère auprès de sa fille ; c'est un mari auprès de sa femme. Du moins, dans cet hôpital, des mains sensibles et chères peuvent fermer les yeux des mourants. Il y règne un ordre admirable, une propreté parfaite, un soin extrême. On y guérit.

Les statues de tous les bienfaiteurs de l'hôpital sont répandues dans les salles. Les êtres reconnaissants peuvent, dès que leurs forces le leur permettent, aller arroser de larmes, sans doute bien douces, les images de leurs dieux tutélaires.

Je ne sais quel plaisir me retenait dans ce séjour de la douleur.

LETTRE IX.

A Gênes.

J'ai été voir ce qu'on appelle à Gênes le *Port-Franc*. C'est un entrepôt où on décharge toutes les marchandises qui par mer arrivent à Gênes. Vous en voyez là de toutes sortes, à côté les unes des autres. Des masses de vert-de-gris et des barriques de sucre, du marbre et du café, des bois et des tuiles, des productions de l'Asie et des productions du Nord. C'est un mouvement, une

activité, une affluence qu'on ne saurait imaginer; deux grandes pompes du revenu public sont appliquées successivement à chaque ballot, à chaque denrée. Elles puisent, l'une, dix pour cent dans les marchandises qui restent à Gênes; l'autre, trois pour cent dans celles qui passent. Le service de l'apport et du mouvement de toutes les marchandises est fait par des *Bergamasques*, qui viennent faire parmi les Génois le métier lucratif de vigueur et de probité.

En sortant du Port-Franc j'ai été visiter la banque de Saint-Georges. C'est là qu'est renfermé sous cent clefs le mot de cette grande et terrible énigme : si la banque a des milliards ou si elle doit des milliards. Cette énigme est le salut de l'État, et en partie sa richesse.

Quoi ! il n'y a à Gênes qu'une boulangerie et un cabaret publics, administrés et régis sous l'autorité du sénat ! oui, la république ne souffre pas que d'autres qu'elle, vendent le pain, le vin, le bois, l'huile. Mais sans doute elle vend ces denrées au plus bas prix, et de la meilleure qualité, afin de prévenir les murmures? — La république vend au plus haut prix, et de la plus mauvaise qualité sans s'embarrasser des murmures. — Comment donc les sujets peuvent-ils tolérer un tel monopole? — Ils mendient, ils volent, ils ont des hôpitaux, ils assassinent, ils souffrent. — Mais comment enfin supportent-ils cette oppression?

La mesure de l'oppression qu'on peut supporter n'est pas encore à son comble. Le peuple ne se révolte pas quand il veut; l'eau qui remplit un vase ne se répand point encore : il faut une *goutte de trop*. Il s'agit uniquement, pour les nobles, d'empêcher cette *goutte de trop*. Ils sacrifient, en conséquence, une partie de leur autorité à leur avarice : ils laissent la plupart des règlements sans exécution, les trois quarts des crimes impunis, ils achètent le silence de ceux qui crient. On croit cependant la *goutte de trop* inévitable : la patience du peuple est lasse. Mais peu importe aux nobles génois; le grand point pour eux, c'est d'être riches : aussi en voit-on beaucoup refuser une place dans le sénat, quand le sort la leur présente, et briguer, au contraire, le moindre poste dans l'administration de la banque ou des hôpitaux, quand le sort le leur dispute. Les nobles manquent de l'intérêt le plus puissant pour bien gouverner un pays; ils n'ont point de pays. Ils sont en effet négociants. J'ai été voir la panneterie publique. L'édifice est immense. Voici le pain des riches, et voilà le pain des pauvres, et les pauvres sont les plus nombreux! Les pauvres sont partout une espèce mitoyenne entre les riches et les animaux : ils sont bien près des derniers. J'ai voulu goûter de ce pain des pauvres. Les animaux sont heureux *.

* La république de Gènes n'existe plus : elle a été réunie aux

En sortant de ce lieu, j'ai remporté dans mon âme je ne sais quelle impression, sur laquelle se sont émoussées, un moment après, toutes les beautés et toutes les richesses du palais de Durazzo.

Ah! comme le luxe et la magnificence font mal aux yeux, quand on vient de regarder la misère!

LETTRE X.

A Gênes.

Je suis retourné au palais Durazzo. De la foule de tableaux qu'on y admire, quatre seulement sont restés dans mon imagination.

L'un est un vieillard de Rembrand. Il est admirable pour la vérité, pour l'effet, pour l'intelligence du clair-obscur. J'ai tenté de lui adresser la parole.

Paul Véronèze avait-il vu la Madeleine se jeter aux pieds de Jésus? Jésus dut avoir cette attitude, cet air noble, cet air indulgent, cet air tout près d'être ému. La Madeleine est si touchante! Elle est en effet si touchée! Quelle expression dans tous les traits des personnages! Comme la lumière

États du roi de Sardaigne. La plupart des réflexions contenues dans ce chapitre n'ont plus d'application aujourd'hui.

vient bien tomber toute dans un point, d'où ensuite elle distribue ses rayons à chaque partie qui en demande! Sur la superficie de cette toile il y a de l'air.

La plupart des peintres sont des versificateurs et non des poëtes.

Le Tasse était poëte, lorsqu'il nous a montré Olinde et Sophronie attachés au même poteau et attendant que le bûcher prît flamme. Mais ce peintre qui a voulu copier le Tasse? Je n'entends point les plaintes d'Olinde, je ne vois point la résignation de Sophronie, ce peuple n'est point attendri, ce tyran n'est pas en fureur. Je viens de relire le Tasse. Les voilà! voilà la véritable Sophronie! C'est elle qui dit à Olinde : pourquoi te plains-tu? vois le ciel comme il est beau! regarde le soleil : il semble qu'il nous appelle à lui; il nous console.

Je n'entends rien de tout cela en regardant le tableau. Il est muet.

LETTRE XI.

A Gênes.

Je peux dire que j'ai assisté à la mort de Sénèque, en voyant un tableau où il meurt. Sénèque est au milieu du tableau, il est à moitié nu,

tel qu'un homme qui n'a plus besoin de défendre son corps contre les éléments auxquels il est prêt à le rendre. Ses pieds sont dans le bain, et le sang coule. A quelque distance du philosophe, et plus bas, on voit à droite un secrétaire qui écrivait, et qui n'écrit plus; à gauche, deux secrétaires qui écrivaient; et qui n'écrivent plus. Sur la même ligne et à la hauteur de Sénèque, dans un coin et dans l'ombre, cet homme que j'entrevois est un soldat. Dans le coin opposé, mais au jour, cet autre homme que je vois est un vieux sénateur. Regardez à présent la scène. Le vieillard est occupé à dicter, en attendant la mort, les idées qui passent dans son imagination. La mort les arrête. Le bras est glacé, les pieds ne rendent plus de sang, le corps se raidit, la tête chancelle, et ce regard qui fixait une pensée, s'efforce en vain de la saisir : il s'éteint. Les trois secrétaires, avec les nuances différentes d'intérêt, d'attention et d'inquiétude, chacun la plume à la main, tiennent les yeux attachés sur les lèvres du philosophe, qui essaie encore une parole. Ils espèrent qu'un mouvement de plus va l'achever; mais la mort y a mis son sceau. Cependant le centurion, tout près de la porte, le pied déjà levé, compte impatiemment les derniers soupirs du philosophe, car Néron attend. Et le vieux sénateur, que fait-il? Il pense à Néron et il étudie la mort de Sénèque.

LETTRE XII.

A Gênes.

J'ai été visiter ce matin les galères. Cinq sortes de malheureux sont attachés pêle-mêle à la chaîne; les criminels, les contrebandiers, les déserteurs, les Turcs pris par les corsaires, et les galériens volontaires. Des galériens volontaires! Ce sont des pauvres que le gouvernement va chercher entre la faim et la mort. C'est dans cet étroit passage qu'il les attend, qu'il les épie. Ces misérables, en voyant briller un peu d'argent, n'aperçoivent plus les galères ; on les enrôle. La misère et le crime attachés à côté l'un de l'autre, à la même chaîne! Celui qui sert la république, partageant le même supplice que celui qui l'a trahie!

Les Génois poussent la barbarie encore plus loin : dès qu'ils voient approcher le terme où finit l'enrôlement de ces misérables, ils proposent de leur prêter quelque argent. Des malheureux sont avides de jouir, le moment seul existe pour eux; ils acceptent : mais il ne leur reste, au bout de huit jours, que des regrets et des fers : de sorte qu'au bout de huit jours, ils sont contraints, pour s'acquitter, de s'enrôler de nouveau, de vendre

huit autres années de leur existence. Voilà comme ils consument, la plupart, d'enrôlements en emprunts, et d'emprunts en enrôlements, leur vie entière aux galères, sur le dernier degré de la misère et de l'infamie : ils y expirent.

Nous avons vu parmi eux un Français, un jeune homme. En nous racontant son infortune, il versa quelques larmes. Nous lui donnâmes un peu d'argent ; il pleura davantage. Sortons de ces tristes lieux où l'on ne peut soulager les maux que l'on plaint. Quels lieux que ceux où la pitié est inutile !

Mais quelle est dans ce coin, dis-je à l'homme qui me conduisait, cette espèce de prison ? Qu'elle est basse, obscure et humide ! Une soupente encore la partage. Quels sont, je vous prie, ces animaux couchés sur la terre et sur la soupente ? A peine peuvent-ils ramper. De longs poils couvrent les têtes hideuses qui sortent de dessous ces couvertures. Leur regard est stupide et féroce. Ne mangent-ils que de ce pain si dur et si noir ! — Sans doute. — Ne boivent-ils que de cette eau bourbeuse ? — Sans doute. — Restent-ils toujours couchés ? — Oui. — Depuis quand sont-ils ici ? — Depuis vingt ans. — Quel âge ont-ils ? — soixante-dix ans. — Comment les nommez-vous ? — Des Turcs.

Ces misérables Turcs sont dégradés entièrement de l'humanité, ils ne connaissent plus que les besoins du corps. Ils ont usé dans cette espèce

de tombeau, le petit nombre d'idées et de souvenirs qu'ils y avaient apportés de la nature et de leur pays.

Les autres Turcs qui n'ont pas encore soixante ans, sont enchaînés sous de petites niches ouvertes de six pieds en six pieds dans une longue muraille, où ils peuvent à peine tenir assis ou couchés. C'est là qu'ils respirent le peu d'air qu'on leur accorde, ou plutôt qu'ils peuvent dérober.

Cependant les Génois ont donné un exemple de tolérance qu'on ne devait guère attendre d'eux : ils ont accordé à ces Turcs une mosquée.

Ajoutons un trait à la peinture des galères. J'y ai vu vendre de banc en banc, convoiter, disputer, dérober même des restes d'aliments que les chiens avaient abandonnés dans les rues au coin des bornes.

Gênes, tes palais ne sont encore ni assez élevés, ni assez étendus, ni assez nombreux, ni assez brillants : on aperçoit tes galères.

LETTRE XIII.

A Gênes.

Je veux vous parler de l'ex-doge L.....

M. L..... est un aimable et respectable vieil-

tard. Il a tant parcouru de pays et de livres, il a si souvent traité, dans les différents postes de la république, avec les intérêts, les passions et les faiblesses, avec le cœur humain tout entier, qu'il n'est plus ni noble, ni ex-doge, ni sénateur, ni Génois : il est un homme.

Tous les moments que M. L..... peut dérober à la gloire, il les donne à la nature, dans ses charmants jardins de Pegli. Sa vie y coule doucement sur les gazons comme l'eau qui les arrose, qui tombe nuit et jour de ses belles fontaines.

M. L..... accueille parfaitement les étrangers qui viennent le visiter à Pegli ; ceux mêmes qui ne viennent visiter que Pegli. Son âme, son esprit, ses jardins, tout est ouvert. Ses manières sont simples et nobles; ce sont les habitudes d'un homme qui a toujours été élevé, et qui ne s'est jamais élevé. Rien n'est plus facile que son accueil : il met d'abord à l'aise avec sa réputation ; on est tout de suite avec lui. La conversation de M. L..... est souvent celle que l'on désire, et toujours celle que l'on sait faire, car personne dans la conversation ne sait autant s'oublier soi-même, et se souvenir plus des autres. Cependant M. L..... préfère de causer des arts, des sciences et des lettres, qu'il a cultivés toute sa vie, et qui, après avoir contribué à sa gloire, l'en ont souvent consolé. Son oreille et son imagination sont pleines encore des plus beaux ta-

bleaux et des plus beaux airs que la poésie a composés dans toutes les langues. Des citations, mais qui naissent; des traits, mais qui échappent; des réflexions qui paraissent fines et qui sont profondes étincellent incessamment dans ses discours, parmi les pensées de la viellesse.

On peut contredire M. L..... On court risque de choquer son opinion, mais jamais son amour-propre. M. L..... ne méprise point, car lorsqu'il ne doute plus de son esprit, il doute encore de l'esprit humain. On peut hardiment l'interroger. Tout ce qu'il sait, il n'a pas oublié qu'il l'a appris; il répond, il donne libéralement, mais sans faste, la vérité à tout le monde.

M. L..... est toujours le même à la ville ou à la campagne, dans le sénat lorsqu'il y fait une loi, et dans ses bosquets lorsqu'il y plante un arbuste.

Les jardins de Pegli sont délicieux. Ils sont bien loin de ressembler à ces jardins symétriques que l'orgueil a commandés et que l'architecture a construits; à ces jardins où, sous l'empire monotone et sévère du ciseau, du rateau et de la ligne droite, chaque plate-bande n'offre qu'une fleur, chaque allée n'offre qu'un arbre, chaque espace qu'un grand chemin, et où le tout ne présente qu'une masse; à ces jardins, dont les eaux captives dans des bassins sont condamnées à dormir et à se taire éternellement; à ces jardins,

en un mot, qui, quelque vastes qu'ils soient, semblent pourtant n'avoir été faits que pour un coup d'œil, une centaine de pas et une heure.

Au contraire, tout ce que la connaissance et l'amour de la belle nature peuvent exécuter, pour charmer à la fois l'œil, l'imagination et le cœur, avec du gazon, de la terre, de l'eau, des fleurs, avec toutes les ombres de la verdure et les différents rayons du soleil, M. L..... l'a exécuté.

Ces beaux jardins présentent, ou plutôt ils recèlent un enclos assez borné, qui fournit à vos pas toujours l'espace, à vos yeux toujours des objets, toujours de la rêverie à votre âme. Il n'y a pas dans cet enclos une fleur qui ne brille, pas une goutte d'eau qui ne murmure et qui ne coule, pas un arbre qui ne paraisse, et pas un seul qui se montre. Là, une cabane, ici une grotte, plus loin un troupeau, mille objets qu'on y a placés à dessein, vous les rencontrerez par hasard. On croit toujours être à la campagne, et on est toujours dans un jardin : on s'y promène toujours.

Il est vrai que la verdure de ces jardins est composée en grande partie de ces arbres sérieux et sombres, dont il semble que les autres saisons n'ont pas voulu, et qu'elles ont laissés à l'hiver : des pins, des cyprès, des mélèzes, des chênes verts; mais ces arbres d'hiver sont si bien mariés aux plus riants arbrisseaux du printemps, aux arbustes les plus riches de l'automne, aux

arbres les plus brillants de l'été, aux lilas, aux tilleuls, aux platanes, que leur verdure mélancolique, égayée par le voisinage et l'alliance de ces végétaux plus aimables, cesse d'attrister la pensée et de repousser les regards. La verdure de ces jardins ressemble à la conversation de M. L..... Les pensées et les sentiments de la vieillesse y dominent, mais les souvenirs choisis des autres âges y brillent par intervalle et le rendent encore très-aimable.

C'est M. L..... qui a créé ces jardins. C'est là, c'est dans cette charmante retraite que M. L..... se possède enfin lui-même.

Il a eu le courage rare, en arrivant à la vieillesse, de congédier toutes les passions, même l'amour de la gloire; il n'a gardé que l'amour de l'humanité.

Tantôt il est environné dans son palais des habitants de la campagne, qui viennent d'y entrer infortunés, et qui en sortent heureux. Tantôt errant sur ces gazons, parmi les concerts de ces oiseaux, à travers le silence de ces bois, au murmure de ces fontaines, il jouit d'une belle matinée du printemps, d'une calme soirée d'été, il saisit une des belles heures de l'hiver.

Souvent encore, au milieu d'un bosquet, assis seul, et retiré dans un petit temple de marbre, il aime à contempler dans le lointain, à travers le feuillage et les colonnes, la mer tourmentée

par la tempête, et le sénat de Gênes par l'ambition. C'est le soir de la vie d'un sage.

LETTRE XIV.

A Gênes.

Quel spectacle offre au philosophe et à l'homme sensible le magnifique hôpital des incurables !

Quoi ! aucun de ces neuf cents malheureux, étendus ou plutôt enchaînés dans ces lits de douleur, ne recouvrera jamais la santé !

Ces vieillards vivront encore, et ces enfants souffriront toujours !

Je n'ai pu, sans frissonner, traverser l'étendue et le silence dans ce palais de la douleur.

D'un bout d'une salle à l'autre, j'entendais un mouvement et je distinguais un soupir.

Il est bien impossible que le regard parcoure cette foule d'incurables de tous maux, de tout âge et de tout sexe, sans laisser tomber quelques larmes sur ces malheureuses victimes de la vie.

A côté de ces infortunés qui ont perdu la santé, on voit dans une salle voisine, les infortunés qui ont perdu la raison. Ainsi voilà dans le même lieu toutes les pièces de rebut de l'espèce humaine.

On prétend que cet hôpital est plus mal admi-

nistré que les autres : c'est que les maux qui sont ici sont éternels, et que la pitié est inconstante. La pitié aime aussi ce qui est nouveau; tant le cœur humain est volage.

Que viens-je d'entendre et de voir? Le doge et le sénat doivent visiter dimanche prochain cet hôpital; et déjà on s'occupe de parer tous ces lits, de parfumer toutes ces salles, de décorer tous les murs! Quel horrible mensonge on prépare! Voilà comment on montre aux rois qui voyagent, leurs propres États.

LETTRE XV.

A Gênes.

Le charmant tableau!

Dans le milieu d'un vallon couronné de rochers, couvert d'arbustes, on voit assis au bord d'une fontaine, au pied d'un saule (c'est en été et le soir) un berger et deux bergères. Le berger joue de la flûte; une des bergères, tenant à la main une rose, regarde le berger et l'écoute : elle tend déjà la main pour lui présenter la fleur. L'impatience que le berger finisse, afin de lui donner la rose, et le désir qu'il continue pour entendre encore la flûte, se combattent dans ses regards.

Pendant ce temps-là, sa compagne, un peu plus jeune, ne regarde point, n'écoute point le berger; mais l'œil fixé sur la fontaine, elle rêve.... A cent pas, une troupe de petits enfants joue avec des agneaux, et les enlace avec des fleurs.

N'est-ce pas là une idylle de Gessner?

C'est dans le temple de Gnide, et non dans un palais de Gênes qu'on devrait voir ce tableau. C'est Montesquieu qui aurait dû vous le copier. Il est de l'Albane.

LETTRE XVI.

A Gênes.

Quel est ce superbe monument? Sa masse, son élévation, sa magnificence m'étonnent. C'est un hôpital! on l'appelle *Albergo di Poveri*, l'asile des pauvres. Il fallait l'appeler le palais des pauvres. Mais que ces colonnes de marbre, que ces pilastres de marbre, que tous ces ornements me blessent? Chacune de ces colonnes tient la place de plusieurs hommes. A-t-on voulu rendre aux pauvres dans un seul palais la part qui leur appartient dans tous les palais.

Les pauvres sont recueillis ici dans un asile et non renfermés dans une prison. Ils sortiront tous

après-demain, s'ils le veulent, les filles avec une dot, les hommes avec un métier. Ces bienfaits-ci ne sont pas des chaînes.

On a pris soin de répandre dans l'immensité de cet édifice les statues de tous les bienfaiteurs qui l'ont fondé ou qui l'entretiennent. Les premiers sont représentés assis, les seconds debout. Heureux et attendrissant emblème ! distinction ingénieuse !

Je suis bien aise pour les âmes sensibles, qui sont cachées ici sous la misère, qu'elles puissent attacher leur reconnaissance à quelque chose qui offre plus de prise que n'en offre un nom, à des images, à du marbre. On doit cet hôpital et ses revenus à plusieurs causes, à la religion, à la pitié, à la vanité.

Les revenus de cet hôpital sont immenses ; ils suffiraient pour nourrir quatre fois autant de pauvres : mais il a des administrateurs.

J'ai vu dans la chapelle un médaillon de marbre. Il représente Jésus mort dans les bras de sa Mère ; c'est Jésus, c'est la mort, c'est une mère, et c'est Michel-Ange.

Voici des statues qui figurent une Assomption ; on les doit au ciseau du Puget, qui, en représentant un miracle, en a fait un.

LETTRE XVII.

A Gênes.

Les églises ressemblent ici à des salles de spectacle. Il est difficile d'entasser plus de dorure, plus de peinture, plus de marbre; mais que ce faste et ce luxe sont déplacés! il faut que le cœur dans un temple ne trouve que Dieu pour le prendre : tous ces tableaux, toutes ces statues, tous ces ornements le retiennent. On ne doit mettre entre Dieu et l'homme que ce qui les rapproche, l'immensité qui les sépare.

Le milieu d'une forêt vaste et profonde, tel serait à mon gré le plus beau des temples; le seul ornement que je lui voudrais, c'est un jour sombre. C'est là que les Gaulois croyaient Dieu; c'est là que les imaginations vives le sentent.

C'est donc bien mal entendre l'architecture des églises que d'en faire, comme à Gênes, des salons de palais ou des salles de spectacle.

On doit excepter la cathédrale, qui a quelque majesté, et il faut faire grâce à l'église de Carignan, en faveur de la statue de Saint-Sébastien, créée par le ciseau du Puget.

L'expression du visage est admirable, la dou-

leur y combat avec la foi. Que ce marbre souffre! Ils ont eu la barbarie de percer de flèches un si beau corps! de tourmenter si cruellement une si belle âme! elle semble n'attendre que le moment d'échapper à la douleur et de retourner au ciel.

Voici une autre statue du Puget, représentant je ne sais plus quel évêque; elle est belle aussi, mais elle est près de saint Sébastien : on l'admire, mais on vient d'être touché.

LETTRE XVIII.

A Lucques.

Je m'éveille dans une ville, où il y a environ deux mille ans, Pompée, César et Crassus déchirèrent l'univers romain et le partagèrent entre eux.

Sûrement, après avoir passé ce contrat par-devant quatre cent mille hommes, ils n'y dormirent pas aussi bien que moi.

Au lieu du sénat de Rome, j'ai trouvé le sénat de Lucques!

Tout l'empire de Lucques a huit lieues carrées. Une population de cent vingt mille habitants s'efforce tous les ans, en ne mangeant pas la moitié de l'année, de vivre pendant toute l'année.

Le comte de R... a plusieurs beaux tableaux;

mais ceux du comte de B.... sont supérieurs. Il possède l'esquisse de la belle cène de Paul Véronèze, dont l'original est à Gênes.

Ah! voilà le Corrège, car voilà la grâce. C'est un petit enfant qui caresse un agneau. Il le touche à peine : on dirait que ses petites mains le baisent.

Parler d'autres tableaux, après avoir parlé d'un tableau du Corrège ! Les grâces ne me le pardonneraient jamais.

A Lucques, il faut entrer dans le palais du sénat; mais seulement pour avoir vu le palais du sénat de Lucques.

A Lucques, on peut visiter la bibliothèque des Jacobins, pour voir des livres qu'on ne lira jamais.

A Lucques, quoi qu'en dise M. De....i, on est assailli de pauvres, et le peuple n'est pas féroce.

Hier, le sénat de Lucques est resté assemblé depuis cinq heures du soir jusqu'à quatre heures du matin. De quoi était-il question? de donner une retraite à un sergent.

Il n'y a pas six cents hommes de garnison à Lucques, et M. De.... en compte six mille.

Les paysans lucquais se tuent pour la moindre querelle. Pour une injure, un coup de couteau. Les disputes ne sont pas longues avec de pareils arguments. Le voisinage des montagnes, la proximité des États voisins, et le défaut de bonne justice, entretiennent dans ce peuple cet esprit de *vendetta.*

Adieu, Lucques !

LETTRE XIX.

A Pise.

Avant d'arriver à Pise, on rencontre des eaux minérales.

Le grand-duc y est depuis trois semaines avec la grande-duchesse et quelques-uns de leurs enfants qu'on inocule.

J'ai visité les bains. C'est la plus belle eau qui coule dans le plus beau marbre, et avec elle, dit-on, la santé.

Pise est bâti sur les deux bords de l'Arno ; il est désert. Une population de cent vingt mille citoyens sous les consuls et les premiers Médicis, s'est réduite insensiblement à quinze mille habitants. Il est vrai que le commerce de l'Inde ne passe plus par l'Italie.

La cathédrale de Pise, qu'on appelle Dôme, mérite l'attention du voyageur. Sa tour fixe d'abord les regards; elle les effraie. Elle est tellement inclinée, qu'on croit qu'elle tombe; mais ce qui rassure, c'est que depuis plusieurs siècles elle tombe, comme l'empire romain sous les Césars.

Ce phénomène est la matière d'un grand problème. Est-ce un accident du sol ou la volonté de

l'architecte, qui a incliné cette tour? Discuter ici cette question, serait une belle occasion pour être ridicule et ennuyeux; il faut tâcher de la manquer.

Il vaut mieux considérer les portes d'airain de la cathédrale, qui ont servi sans doute de modèle à ce demi-vers de Virgile : *Spirantia mollius æra.* Cet airain respire en effet.

La cathédrale est grande et majestueuse; deux rangs de colonnes antiques de granit, au nombre de soixante-dix, et qui sont les débris d'anciens temples, n'ont pu être défigurés par le goût gothique qui les a rassemblés là.

Le baptistère ou la rotonde a aussi son mérite. Mais on est saisi, on est frappé en entrant dans le *campo santo*, autrefois le cimetière des Pisans; superbe et immense cloître, rempli de tombes et de mausolées de marbre, dont plusieurs sont admirables. Un de ces mausolées a été érigé à Algarotti, par le roi de Prusse. *Ovidii æmulo, Newtonii discipulo, Fredericus magnus.* Les noms d'Ovide, d'Algarotti, de Newton, de Frédéric sur un tombeau!

Le milieu du cloître est un jardin, dont le sol est de la terre sainte, que les Pisans apportèrent du temps des croisades pour y enterrer leurs morts. Cette terre a, dit-on, une propriété remarquable : elle dévore un cadavre en une heure. Mon imagination retournera plus d'une fois au *campo santo*. Tous ces marbres, toutes ces épi-

taphes, ce long cloître, ce silence, cette solitude, cette terre, ces grands noms, ces siècles. Que le cœur est ému et pressé parmi tout cela!

LETTRE XX.

A Florence.

La plus belle galerie du monde, mon cher ami, est à Florence; mais je ne vous parlerai point aujourd'hui de tableaux, de statues, d'images : j'ai vu Léopold et son peuple. Léopold aime son peuple, et il a supprimé les impôts qui n'étaient pas nécessaires, il a licencié presque toutes ses troupes, il n'en a gardé que ce qu'il fallait pour en conserver un modèle.

Il a détruit les fortifications de Pise, dont l'entretien était fort coûteux; il a renversé les pierres qui dévoraient les hommes.

Il a trouvé que la cour lui cachait son peuple; il n'a plus de cour. Il a établi des manufactures; il a fait ouvrir partout des chemins superbes et à ses frais; il a fondé des hôpitaux. On dirait que les hôpitaux, dans la Toscane, sont des palais du grand-duc. Je les ai visités et j'ai rencontré partout la propreté, l'ordre, les soins délicats et attentifs. J'ai vu des vieillards malades, ils avaient l'air d'être

servis par leurs enfants; j'ai vu des enfants malades, ils avaient l'air d'être servis par leurs mères. Je n'ai pu voir sans verser des larmes ce luxe de la miséricorde et de l'humanité; sur les façades de ces hôpitaux, on a donné à Léopold le titre de *père des pauvres*. Les hôpitaux seuls lui donnaient ce titre. Il est des monuments qui n'ont pas besoin d'inscription. Le grand-duc vient souvent visiter ses pauvres et ses malades; il ne néglige pas le bien qu'il a fait; il n'a pas seulement des mouvements d'humanité, il a une âme humaine. Il ne paraît jamais dans ce séjour des angoisses et des douleurs sans faire verser des larmes de joie; il n'en sort jamais sans être couvert de bénédictions. On croit entendre la reconnaissance d'un peuple heureux, et ces cantiques s'élèvent d'un hôpital!

On peut être présenté au grand-duc sans avoir quatre cents ans de noblesse, sans descendre de ceux qui ont disputé la couronne à ses ancêtres. Son palais est ouvert à tous ses sujets sans exception, comme les temples. Il y a seulement trois jours dans la semaine consacrés plus particulièrement à une certaine classe d'hommes; ce n'est ni aux grands, ni aux riches, ni aux peintres, ni aux musiciens, ni aux poëtes : c'est aux malheureux.

Ailleurs, le commerce et l'industrie sont devenus, comme les terres, le patrimoine d'un petit nombre d'hommes; chez *Léopold* tout ce qu'on

sait faire on peut le faire : on a un état dès qu'on a un talent, et il n'y a qu'un seul privilége exclusif, c'est le génie.

Ce prince est occupé d'une réforme entière de sa législation. Il a vu une lumière nouvelle dans quelques livres de la France; il se hâte de la faire passer dans les lois de Florence. Il a commencé par simplifier les lois civiles et par adoucir les lois criminelles. Il y a dix ans que le sang n'a coulé en Toscane sur un échafaud. La liberté seule est bannie des prisons : le grand-duc les a remplies de justice et d'humanité.

Cet adoucissement des lois a adouci les mœurs publiques, les crimes graves deviennent rares depuis que les peines atroces sont abolies : les prisons de la Toscane ont été vides pendant trois mois.

Le grand-duc a porté deux lois somptuaires admirables : l'accueil qu'il fait à la simplicité et son exemple.

Quand le soleil se lève sur les États de ce prince, le prince déjà les gouverne. A six heures du matin, il a essuyé bien des larmes. Ses secrétaires d'État sont des commis.

Dans ses États, le magistrat juge, le militaire sert, l'homme en place fait sa place : c'est que le prince règne.

Ses enfants ne sont pas élevés dans un palais, mais dans une maison : il cherche à en faire des hommes non pas des princes; car ils le sont : l'é-

ducation qu'on leur donne les rapproche sans cesse des malheurs dont leur condition les éloigne. On expose leurs cœurs à tout ce qui peut les ouvrir à la pitié et à la bienfaisance.

« Je ne connais, disait un jour le grand-duc, que deux sortes d'hommes dans mes États : les gens de bien et les méchants. »

Il est question dans ce moment de donner des fêtes au roi et à la reine de Naples : on lui a proposé pour subvenir aux frais une imposition fort modique. « Ma femme, a-t-il répondu, a encore pour trois millions de bijoux. »

Le grand-duc est heureux, car les peuples sont heureux, et il croit en Dieu.

Quelles doivent être les jouissances de ce prince, lorsque tous les soirs, avant de fermer les yeux sur son peuple, avant de se permettre le sommeil, il rend compte au souverain être du bonheur d'un million d'hommes, pendant le cours de la journée ! Figurez-vous un tel prince dans une telle confidence avec Dieu.

J'oubliais une parole de Titus. On regrettait un jour devant le grand-duc que ses États ne fussent pas plus étendus. « Ah ! s'écria-t-il, il y a encore des malheureux dans mes États ! »

LETTRE XXI.

A Florence.

Je vais vous entretenir de la célèbre galerie.

On a réuni dans son vestibule les portraits de tous les *Médicis* qui ont rassemblé dans la galerie cette foule de chefs-d'œuvre. C'est un trait d'esprit et de justice tout à la fois. Les Médicis semblent se tenir tous ensemble dans ce vestibule, pour faire tous ensemble aux étrangers les honneurs de leur palais et des restes de leur puissance.

Je me suis plu à considérer ces huit Médicis, entre les mains desquels, depuis plusieurs siècles, au milieu des guerres civiles et étrangères et des paix qui les séparèrent, l'autorité souveraine, qui régit aujourd'hui la Toscane, a crû insensiblement; a crû depuis cette première influence de l'esprit, des vertus et des richesses qui commencent la monarchie, jusqu'à la puissance du nom de prince.

On compte dans la galerie cinquante-huit statues antiques, quatre-vingt-neuf bustes antiques, et trois groupes qui le sont également; une foule d'ailleurs de grands tableaux.

Je vous parlerai d'abord des statues.

La première qui m'a frappé, c'est un superbe cheval qui s'élance, impatient, du marbre, et qui, du pied, des narines, de la crinière et de l'œil, semble, se sentant enfin créé, demander la terre et dévorer l'étendue.

Approchons de ce Romain qui harangue ; c'est César : tout son corps parle. C'est donc là cette bouche éloquente d'où sont sorties tant de chaînes !

Cet Apollon est admirable ! Quelles belles formes ! Cette ligne qui le dessine en entier, comme elle coule ! Comme elle fuit ! Comme elle revient ! Comme elle lie invisiblement tous ses membres les uns aux autres ! Le souffle le plus doux et le plus pur de la vie enfle, soutient et anime tous ces beaux membres. Cette tête est bien inspirée ! Il y a de l'avenir dans ce regard !

Au commencement du printemps, dans un bocage, parmi les lilas et les roses, au bord d'un ruisseau qui murmure, au roucoulement des colombes et au chant du rossignol, votre imagination aura beau rêver, elle ne rêvera jamais rien de si délicieux que cette *Flore*. Tous ses charmes viennent d'éclore à l'instant, comme les fleurs qu'elle tient à la main.

Quel est ce dieu si charmant ! C'est Mercure. Ce corps est vraiment divin ; il n'a jamais ressenti les besoins du corps : il n'en a éprouvé que les plaisirs quand ils ne sont encore que des plaisirs.

Quelle harmonie dans ces formes ! Quelle mélodie ! Oui, elles composent pour l'œil (qu'on me passe cette expression) un air charmant. Il y a une musique de la couleur et de la forme, comme il y a une musique du son.

A côté de ce Mercure, on voit un Bacchus. A côté de ce Mercure, ce Bacchus est encore beau ; Michel-Ange a rapproché ce dieu de l'humanité.

Mais voici un autre Bacchus qui surpasse encore le premier. Il est appuyé sur un faune. Quelle délicatesse admirable dans ces membres et dans ces formes ! Ce Bacchus échappe au regard : c'est pour ainsi dire tout ce qui reste d'un objet aimé, dans une imagination tendre, après quelque temps d'absence. « Quoi? c'est là le fameux Bacchus de Michel-Ange ! me disait un amateur; où donc est l'ivresse qui doit caractériser Bacchus? Son regard n'est pas troublé ! il ne chancelle seulement pas ! — Est-ce que Bacchus, lui répondis-je, était un homme ? »

Je ne peux m'arrêter à chacune de ces statues : elles ont toutes des beautés qui leur sont propres, et d'autres qui leur sont communes. Dans toutes, le nu est de la chair, les draperies sont des étoffes; dans toutes, on ôte ou l'on pose, de la pensée, les vêtements qui les voilent; leurs vêtements les plus épais ne sont que des voiles.

Cette ligne unique avec laquelle la nature dessine le corps humain, a pris ici sous le ciseau et

le génie des différents artistes, les formes les plus agréables, les mouvements les plus souples, les ondulations les plus molles : cette ligne ne trace aucun angle ; c'est par des contours qu'elle fuit ; c'est par des contours qu'elle revient ; jamais elle ne s'arrête et jamais elle n'arrête l'œil ; chaque forme est toujours le commencement d'une autre forme. C'est ainsi qu'écrivent Racine, Virgile et Fénelon. Les Grecs avaient-ils donc appris de l'art toutes les propriétés de cette ligne créatrice, étudié tout ce qu'elle pouvait produire pour le plus grand plaisir de l'œil ; ou la nature la leur avait-elle présentée elle-même sur les corps humains qu'elle faisait éclore sous son climat favori ? En un mot, les artistes grecs n'ont-ils fait que traduire une nature plus heureuse, ou bien l'ont-ils inventée ?

Je ne m'arrêterai point devant ce Laocoon, traduit par Bandinelli ; l'original est à Rome.

Revenons à présent sur nos pas, et parcourons à la hâte cette collection de bustes des empereurs et des impératrices de Rome. Baissons les yeux, voilà l'Antinoüs ; détournons-les, voilà Néron ; arrêtons-les, voilà Marc-Aurèle ; laissons-les errer un moment au hasard, voilà cette foule d'empereurs d'un jour et de nom. Toutes ces têtes du despotisme que l'univers a vues successivement dans l'espace de trois cents ans, les voilà !

C'était pour ces yeux, ces bouches, ces sour-

cils, ces fronts, que, pendant tant de siècles, le genre humain a tremblé! qu'au gré de leurs moindres mouvements, d'un bout du monde à l'autre, coulaient le sang et les larmes!

Trajan, Titus, Marc-Aurèle, je souris à votre aspect, comme l'univers à votre nom.

LETTRE XXII.

A Florence.

Non, je n'oublierai point ce tableau.

Jésus est mort sur la croix : sa mère est au pied et regarde, mais d'un air si indifférent, qu'il semble que ce n'est ni son fils, ni un homme crucifié qu'elle regarde. Indifférence sublime! elle est dans le secret de cette mort. Ainsi pensait Michel-Ange.

Pourquoi ce plafond est-il chargé d'arabesques? Pourquoi des ornements si mesquins? Pourquoi au plafond de la galerie de Florence, des ornements? Ils sont de Michel-Ange. Eh bien! ôtez-les de là et portez-les à Paris dans des boudoirs. Les arabesques de Michel-Ange me rappellent les pièces fugitives de Corneille.

Quoi! une collection de portraits à côté de la collection de ces beaux antiques! Artistes, la belle

nature en repos, ou la nature commune en mouvement ! Tout le reste ne peut intéresser et qu'un pays et qu'un siècle; le reste meurt !

Mais comment le goût a-t-il pu souffrir qu'on plaçât, parmi tant de beaux tableaux, cette Vénus qui peigne l'Amour ? Est-ce que l'Amour a besoin d'être peigné? Cherchez dans la chevelure de l'Amour une feuille de rose tombée de sa couronne, lorsqu'il aura tendu son arc.

Il faut repasser devant ce charmant Mercure pour effacer cette Vénus.

LETTRE XXIII.

A Florence,

Cette célèbre improvisatrice, qui a fait tant de bruit en Europe, qui a été couronnée il y a quelques années au Capitole, où l'avait été Pétrarque, où devait l'être le Tasse, Corilla, la célèbre Corilla, je l'ai vue hier ; mais je suis arrivé trop tard.

Cette imagination volcanique est éteinte. Cependant elle lance encore de temps en temps des étincelles.

Elle me lut plusieurs de ses sonnets. Je n'ai pu en saisir toutes les beautés, ou plutôt j'y en ai vu trop peu; c'est-à-dire trop peu d'idées, de sentiments et d'images.

Cette langue italienne les amuse et les trompe par sa douceur et sa mélodie. Charmés de la musique qu'elle fait entendre, ils ne lui demandent ni pensées ni sentiments.

De là ce luxe de mots et cette misère d'idées qu'on remarque dans tous leurs discours; au lieu de ne mettre sur la pensée que le moins de mots qu'il est possible, ils se plaisent à l'en surcharger : aussi, quand on dépouille la plupart des phrases, il en sort à peine une idée.

Rien n'est plus facile que d'improviser en italien, dans une langue où chaque phrase peut être un vers, chaque mot peut être une rime; dans une langue qui a tant d'échos. On n'exige pas d'ailleurs d'un improvisateur qu'il pense, ni qu'il fasse penser.

Une certaine mesure de lieux communs, des prétextes à des paroles, voilà tout ce qu'on en attend.

On improvise souvent en chantant; ce qui est d'un grand secours; pendant que la voix file les sons, les idées ont le temps d'arriver; d'ailleurs le mouvement du chant les excite. L'âme et le corps se meuvent réciproquement, comme le cavalier et le cheval. Le moindre bruit, autour d'un clavecin et d'un cerveau, les fait résonner.

Quelques Italiens sentent l'inconvénient de la multitude de voyelles dont leur langage est rempli.

J'ai fait observer à un poëte qui vantait beau-

coup ce luxe, que de bons écrivains italiens supprimaient la voyelle à la fin de beaucoup de mots, et multipliaient les consonnes; et cela pour faire des ombres, pour briser l'uniformité, pour *enrayer*, en quelque sorte, la phrase que les voyelles précipitent.

Des Italiens qui étaient là, tous gens de lettres, en sont convenus. Le poëte seul a tenu bon.

Mais, me disait-il, si on vous donnait le choix d'écrire dans une langue composée de voyelles, ou dans une langue composée de consonnes, ne choisiriez-vous pas la première? C'est comme si vous me demandiez si, pour peindre, je préfèrerais une palette uniquement chargée de couleur de suie, à une palette chargée uniquement de couleur de rose. Je n'en préfèrerais aucune : j'aurais également besoin de l'une et de l'autre.

Corilla a prié M. Nardini, le plus fameux musicien de l'Italie, de nous charmer avec son violon. Ce violon est une voix, ou en a une. Il a touché des fibres de mon oreille, qui n'avaient jamais frémi. Avec quelle ténuité Nardini divise l'air! Avec quelle adresse il exprime le son de toutes les cordes de son instrument! Avec quel art, en un mot, il épure et travaille le son!

LETTRE XXIV.

A Florence.

Vous vous souvenez de Jacques II, de la famille infortunée des Stuarts, de ce prétendant d'abord soutenu, ensuite abandonné par la France, que Rome avait accueilli et que Rome a négligé; destinée commune à tous les malheurs (car la pitié, cette passion pourtant divine, n'est pas plus fidèle que toutes les autres). Eh bien! ce prétendant, c'est le vieillard accablé d'années, d'infirmités, de disgrâces, et surtout du nom de Stuart, qu'on appelle aujourd'hui le comte de *** et qui finit à Florence, dans toutes les afflictions d'une vieillesse pénible, la destinée d'un homme dont le sang a régné jadis, et qui n'a pu l'oublier.

Il mourra le regard attaché sur cette couronne qu'il n'a jamais pu placer que sur son cachet et dans les panneaux de sa voiture.

Ce vieillard était depuis longtemps à Rome : il y avait une cour, une garde; mais on lui refusait le nom de Majesté. Un jour, il quitte Rome pour venir à Florence, où il n'a ni garde, ni cour, et où on ne lui donne pas le nom de Majesté; mais en revanche il a appelé auprès de lui toutes les vertus

qui peuvent consoler un vieillard infirme, un père malheureux et même un roi détrôné ; il a appelé sa fille, la duchesse ..... S'il ne fallait que des cœurs pour remonter sur le trône de ses pères, elle y remonterait avant peu. Elle est la bonté même, mais cette bonté que la raison ne commande point, qui coule du cœur, qui a de la grâce, qui charme, qui se fait adorer, qui suppose tant de vertus, et qui n'en paraît pas une.

Puisse la duchesse ..... être heureuse ! Puisse son père oublier que le nom de Stuart fut un nom de roi ! Puissent, en voyant sa fille, tous les hommes s'en ressouvenir ! La duchesse m'a montré les présents de Louis XIV à Jacques II à son arrivée en France, lorsque le sort eut réduit ce roi à recevoir des présents, à la vérité de Louis XIV.

Elle m'a montré la toilette d'or que la reine trouva, le soir de son arrivée, dans son appartement. Les temps sont bien changés ! m'a-t-elle dit. Elle n'en a pas dit davantage, je me trompe : elle a souri.

Ses soins pour son père sont touchants ! Quand ce vieillard se rappelle que son nom a régné, ses larmes alors ne sont pas seules ; la duchesse pleure avec lui.

La duchesse a auprès d'elle une dame d'honneur, et le comte, un écuyer : c'est un lord. — Voilà toute leur cour, avec le respect qu'inspirent

aux cœurs bien nés, le malheur, la vieillesse et la vertu.

Je finirai ici ma lettre : je veux laisser dans mon âme cette douce tristesse.

LETTRE XXV.

A Florence.

Que ceux qui veulent voir le Mercure de bronze, par Jean de Bologne, se hâtent : le voilà déjà qui s'envole. Quelle légèreté ! L'artiste l'a ingénieusement suspendu sur un petit morceau de bronze qui imite, qui rend le souffle de Borée. Le dieu est vraiment en l'air ; cependant on ne craint rien pour lui, on sent qu'il monte.

Quelle suavité dans les formes ! Quelle finesse dans l'expression ! Je ne puis quitter ce Mercure que pour considérer Hercule enfant.

Loin, bien loin tous les autres artistes : ils n'ont représenté que le présent : celui qui a fait Hercule enfant a représenté l'avenir. On pressent dans cet Hercule qui n'a pas dix ans, l'Hercule qui en aura trente.

Je passe tous les tableaux de l'école flamande, toutes ces statues, tous ces bronzes : je laisse le peuple.

Quelle blessure profonde a causé la profonde douleur qui voile, sur ce buste, la physionomie d'Alexandre? Tu as ravagé le monde, Alexandre, mais le monde me paraît vengé.

Voici Brutus : il n'est encore qu'ébauché. Je lis au bas de son buste : Si Michel-Ange n'a fait qu'ébaucher ce buste, c'est qu'il lui est revenu tout d'un coup en mémoire le crime que Brutus avait commis, et le ciseau est tombé de ses mains. Quel est l'esclave qui a fait une telle inscription? Léopold, ce n'est pas à toi à laisser outrager Brutus; car tu n'as pas à le craindre.

Quel dommage que ce buste ne soit qu'ébauché! mais cependant déjà quelle âme! Que de Brutus déjà dans cette ébauche!

L'imagination de Michel-Ange était de niveau avec l'âme de Brutus.

Il ne faut point sortir de la galerie sans avoir assisté à la tragédie en marbre de Niobé.

Toute la famille de Niobé, au nombre de quatorze, est assemblée dans une salle. Déjà un de ses fils a été percé d'un trait parti de la main d'Apollon : il est là, au milieu de la salle, étendu, nageant dans son sang, mort : le reste, éperdu, ou fuit, ou se cache, ou demeure : sur ce front est l'épouvante; sur celui-ci la menace; sur cet autre déjà la mort; et sur le visage de Niobé, toute l'âme d'une mère qui voit périr à la fois tous ses enfants. Qu'elle est belle et sublime de douleur,

cette mère! Elle tâche de cacher dans ses bras la plus jeune de ses filles.

C'est le grand-duc qui a rassemblé dans cette salle toutes ces statues. Peut-être aurait-on pu les réunir d'une manière plus pittoresque : elles ne devraient pas être rangées symétriquement en cercle, elles devraient être séparées, les unes sur le haut d'un rocher, d'autres sur le penchant, les autres en bas, il faudrait qu'on les vît fuir.

Jetons maintenant un regard sur quelques-uns des tableaux. Je ne trouve pas les tableaux dignes des statues : la toile, dans cette galerie, est bien vaincue par le marbre.

Cependant il faut rendre justice à ce Joseph : les autres ne font que s'en aller; celui-ci fuit : il triomphe, car il résiste. Le combat de deux affections intéressantes sur un beau visage est un spectacle touchant!

Il y a de véritables larmes dans les yeux de ce Saint-François : elles vont couler.

Ce Pilate qui renvoie Jésus est d'une composition admirable. Il est sur son siége, c'est un vieux juge : il se lave les mains dans un bassin qu'on lui présente. Tout en se lavant les mains, il lève tant soit peu les yeux, et il s'en échappe obliquement un regard, qui tombe à moitié sur Jésus, et qui dit : Cet homme-là, je crois, n'est pas si coupable; ma foi, qu'ils le fassent mourir, je m'en lave les mains.

Cette Madeleine l'emporte sur toutes les autres Madeleines. Que de componction, en effet, sur ce doux visage! Que ces belles larmes sont pénitentes! Elle est à moitié assise dans l'ombre, contre un rocher, voilée de ses cheveux et de sa douleur. Cette chevelure est divine; elle coule sur tout son corps.

LETTRE XXVI.

A Florence.

Je voudrais pouvoir décrire le cabinet d'histoire naturelle, que, depuis dix ans, le grand-duc s'occupe d'enrichir, et M. Fontana d'arranger. Cinquante chambres sont déjà pleines des trésors de cette collection. On en remplira cinquante autres.

Il est impossible de rendre l'élégance des appartements, l'ordre, la distribution; non-seulement tout paraît, mais tout se montre, tout vous appelle.

Les armoires de ce cabinet représentent les cases de la mémoire de M. Fontana, remplie d'histoire naturelle.

Je ne pouvais me lasser de parcourir ces chambres, d'errer de règne en règne, de visiter tous ces différents empires de la nature, d'en examiner

tous les trésors, de suivre la nature distribuant le mouvement dans tous les individus organisés, en donnant davantage à ceux-ci, en donnant un peu moins à d'autres; mouvement que tous ces individus lui recèdent ensuite dans la proportion où ils l'ont reçu, plus vite ou plus lentement, sous toutes les formes possibles, en exécutant tous les jeux du brillant phénomène de la vie.

Mais ce qui a arrêté mes regards, c'est l'homme: une cire savante, et peut-être plus durable que l'airain, en offre dans ce cabinet une image complète. Vous voyez toutes les pièces les plus secrètes de cette machine si compliquée, d'abord isolées, éparses, ensuite rassemblées, réunies, et toutes prêtes à remplir dans le concert de l'économie générale du corps humain, à leur tour et à leur place, la partie qui les concerne, toutes prêtes à vivre.

Ces détails remplissent une douzaine de chambres; il n'y a, pour ainsi dire, pas un point de cette copie de l'homme, qui n'ait exigé le sacrifice d'un exemplaire entier de l'original.

Ce type en cire a consommé mille cadavres. Quel travail! Quelle patience! Mais aussi quel beau monument!

L'empereur en a été tellement satisfait, qu'il en a commandé un pareil. Il faut trois ans pour le faire, j'y ai vu travailler.

Je voudrais que ma pensée pût s'arrêter sur ces

échantillons de tous les métaux, sur leurs destinées différentes, sur la fortune singulière du fer et de l'or.

Je voudrais étudier aussi ces êtres singuliers que l'on trouve dans l'ergot du blé, qui, réduits au dernier degré de dessiccation, offrant tous les signes apparents de la matière morte, sont organisés, vivent, ou plutôt sont aptes à recevoir la vie.

M. Fontana a proposé de faire devant moi cette expérience; il ne lui faut qu'une goutte d'eau. Il se donne bien de garde de la laisser tomber sur ces animaux poussière; elle les briserait en tombant. Il approche peu à peu la goutte d'eau au bout d'une aiguille, et peu à peu le petit animal se pénètre de fraîcheur; tous les atomes qui le composent se rapprochent, se lient, font un tout. Déjà le mouvement existe; il gagne, il s'avance, il circule, et l'animal a la vie.

Avant de sortir de ce cabinet d'histoire naturelle, je veux jeter un regard sur cette pierre singulière qui a été de l'eau. L'eau qui coule de cette fontaine dans un vase, au bout d'une heure est une pierre.

M. Fontana a ouvert des routes ou nouvelles ou plus sûres dans le labyrinthe de la nature. Malheureusement ses grandes occupations l'empêchent d'écrire.

M. Fontana a un esprit net, lumineux, méthodique; point d'*Iris* dans les verres à travers

lesquels il regarde et étudie la nature : il ne voit jamais que ce qui est.

LETTRE XXVII.

A Florence.

Quelle masse ! quelle élévation ! quelle circonférence ! Est-ce une montagne de marbre qu'on a taillée? C'est la cathédrale.

On entre, et, du premier regard, l'imagination touche au ciel ; mais, au second, elle tombe : car ses colonnes gothiques sont trop faibles pour la soutenir.

Les Goths croyaient que le grand était le beau, et que l'énorme était le grand.

Que nous avons d'écrits en prose et en vers dans le genre gothique !

La proportion ! Ce n'est pas la proportion seule qui fait le beau, mais sans elle il n'y a point de beau.

On dit que la nature ne fait rien par *sauts* ; l'art doit imiter la nature.

On a bien suivi cette règle dans le Baptistère ou église de Saint-Jean, qu'on a construite à vingt pas de la cathédrale. Chaque face est portée sur deux superbes colonnes ; l'édifice entier s'élève et

s'appuie sur seize, ce qui forme au centre un espace immense, où, du milieu de la voûte, une seule ouverture verse une lumière religieuse et solennelle, qui se répand dans le temple.

Ce beau temple est fermé par des portes d'airain sculptées avec un art admirable, telles que Michel-Ange disait qu'elles auraient dû ouvrir et fermer le ciel. J'en demande pardon à Horace : mais ses vers dureront moins que ces portes d'airain : il sera impossible au temps de les dévorer; plusieurs siècles ont déjà passé dessus, et n'y ont pas laissé la trace d'un jour.

LETTRE XXVIII.

A Florence.

Il ne faut pas manquer de voir le *Poggio imperiale*.

C'est une maison de plaisance où le grand-duc passe quelquefois une partie de l'été.

Elle n'est pas magnifique à l'extérieur, les jardins n'en sont pas brillants; mais elle est entourée de campagnes bien cultivées, véritables jardins d'un bon roi.

Quand le grand-duc est au Poggio, il n'a pas

une sentinelle à sa porte ; il a l'air d'être chez son peuple.

Tous les dimanches, le peuple de la ville et de la campagne y accourt : il y vient boire, chanter, rire sous les yeux de son souverain ; il n'y veut pas, comme ailleurs, oublier seulement ses maux, mais mieux goûter son bonheur.

Le grand-duc se promène souvent au milieu de son peuple. Il anime la joie en la partageant, il ne dédaigne pas de goûter à ces plaisirs, qui ne sont pas raffinés, mais vrais, et en partie son ouvrage.

Le grand-duc a imaginé un moyen sûr et bien simple, pour qu'on n'ait pas à se plaindre des gens en place : on peut s'en plaindre. Il a fait faire dans les murs de ses palais, des ouvertures par où les plaintes les plus timides peuvent arriver jusqu'à lui. Ce sont des passages pratiqués pour la vérité.

Le grand-duc règne pour son peuple; il est vraiment souverain.

LETTRE XXIX.

A Florence.

J'ai été voir la bibliothèque impériale.

Elle n'est composée que de manuscrits. Rien de plus chimérique que le cas qu'on en fait, car ils sont imprimés.

Qu'importe, en effet, que ce manuscrit ait mille ans, s'il est devenu inutile?

Le respect pour l'antiquité, soit des monuments, soit des usages, soit des opinions, soit des hommes, en un mot, pour l'antiquité, est une maladie de l'esprit humain.

On m'a montré avec beaucoup d'appareil un manuscrit du code de Justinien, qu'on prétend, non pas le premier, mais le plus ancien. Pour savoir à quoi m'en tenir sur cette prétention, il ne m'aurait fallu lire que deux petites dissertations à l'italienne, en un gros volume in-folio; j'étais malheureusement un peu pressé.

Le bâtiment de la bibliothèque est très-beau; il était digne des manuscrits quand ils n'étaient pas imprimés. Michel-Ange, qui en est l'architecte, est mort avant de le finir. Il ne sera jamais fini. Qui oserait achever un monument commencé par Michel-Ange, ou un poëme commencé par Virgile?

Florence est le berceau de Michel-Ange. Il y a passé une partie de sa vie. La main patriotique de Michel-Ange a touché la moitié de ces palais, de ces temples, de ces monuments; elle est imprimée partout : celle du temps n'a pu l'effacer.

J'ai été frappé d'un respect presque religieux en entrant dans la maison de ce grand homme, j'allais dire dans son sanctuaire : les plus fameux peintres se sont plu à la consacrer des plus belles actions de sa vie, car il mérita ses talents. Malheureuse-

ment pour leurs tableaux, le souvenir de Michel-Ange en est tout près.

LETTRE XXX.

A Florence.

Le palais Corsini est d'une grande magnificence; il est très-riche en tableaux. En voici trois :

Le premier, c'est la Poésie : elle est couronnée de lauriers. On dirait que c'est celle de Virgile, tant elle est noble, simple, belle, tant elle ressemble à Didon. Elle est née du cœur tendre, de l'imagination délicate et du patient pinceau du Dolcé.

A côté de ce tableau, on voit un Saint-Sébastien; il est aussi du Dolcé. On court pour arracher les flèches.

Le troisième est d'un genre et d'un pinceau bien différent; il est de l'Albane. Vous croyez déjà voir les Amours et les Grâces; vous ne vous trompez point. Les Amours et les Grâces ne quittaient jamais l'Albane.

Il a conduit vers le soir les Amours dans un vallon, sur le bord d'un ruisseau, parmi les gazons et les fleurs; ils rient, ils chantent, ils dansent à l'envi au son de la flûte. C'est le vieux Silène qui

eur joue de la flûte. Un des Amours est resté couhé sur le gazon et regarde; les autres lui font igne de venir; il ne veut pas. Cette scène n'est-lle pas charmante? Les Amours sont jolis comme es Amours. Le vieux Silène contraste à merveille. Comme il est grave!

J'ai passé une heure avec les Amours et Silène ans cette prairie.

LETTRE XXXI.

A Florence.

Je sors du palais Pitti, c'est la demeure du grand-duc.

Quelle masse! quelle élévation! quelle étendue le bâtiments! Cependant cette élévation, cette étendue, cette masse, ne peuvent intéresser qu'un regard : le regard glisse sur cette prodigieuse surface, sans rencontrer un seul ornement, sans trouver un seul point d'appui. Le palais entier ne paraît qu'une pierre.

Sans doute, il faut que dans tout ouvrage des arts l'idée principale brille; mais il faut du moins que les idées accessoires paraissent.

Quoi qu'il en soit, l'imagination errante dans l'immensité du palais Pitti, se sent partout dans l'habitation des rois.

On y voit tant de tableaux, qu'on n'y a vu qu'un seul tableau. Il faudrait un mois pour les démêler et les apprendre. On les parcourt en une heure.

Quelle terrible et sublime composition que la mort du riche et celle du pauvre, représentées à côté l'une de l'autre, dans le salon des quatre fins de l'homme!

Au milieu d'un appartement superbe, sur un lit éclatant d'or, entouré de prêtres qui prient, de médecins qui méditent, de serviteurs qui s'empressent, d'enfants qui sanglotent, d'une femme qui se désespère, parmi le trouble, la consternation et les larmes, un homme exhale sur la soie et la pourpre le dernier soupir de la vie; c'est là le riche: tandis que dans le coin d'une masure, dans l'ombre, sur un grabat, sur la paille, sous des haillons mêlés avec la paille, quelque chose de livide, de sanglant, d'informe, pend jusqu'à terre en lambeaux, moitié rongé par les chiens, qui l'abandonnent et s'enfuient: c'est là le pauvre.

Quelle distance la société a jetée entre le pauvre et le riche! Et si le pauvre a l'audace de vouloir la franchir, de vouloir se rapprocher du riche, toute la foule des lois est là, qui le repousse dans la misère et le précipite à la mort.

La mort seule est juste envers le riche et le pauvre; elle les confond sous sa faux: la mort ne connaît qu'une espèce humaine.

Je réfléchissais sur la société, sur ce qu'on ap-

pelle la justice, qui n'est plus aujourd'hui, en grande partie, qu'une injustice consacrée : mon imagination avait passé en revue tous les maux de la civilisation; elle entrait dans les forêts du Canada pour interroger, sur le bonheur, la vie sauvage. Dans ce moment, je me suis trouvé dans les beaux jardins du palais Pitti, au milieu des premières fleurs du printemps, des premières haleines du zéphyr, sur des gazons qui naissent à l'heure où la voix du rossignol, plus tendre et plus amoureuse, exhale ses derniers accents. Le beau soir! il semblait que le jour quittait à regret la nature! Je ne puis vous exprimer avec quel plaisir j'abandonnai mon âme, obsédée par tant d'images funestes, à tous les charmes de la saison et du lieu. Je me mis à respirer le printemps, la nature et la vie : la vie que je voyais éclore partout, à toutes les branches des arbres, à toutes les feuilles des arbustes, à toutes les herbes des gazons, dans tous les accents des oiseaux. Oh! que les beautés de la nature sont supérieures aux beautés de l'art!

LETTRE XXXII.

A Florence.

Il y avait, il y a quelques années, quatre académies à Florence. Elles ne faisaient rien : c'étaient quatre académies.

Le grand-duc les a réunies en une seule, sous le nom d'académie florentine; mais il a eu beau créer deux cents places; il aurait fallu créer en même temps deux cents talents.

L'académie a deux séances par semaine; elles sont publiques. Les membres ouvrent tour à tour la séance par un discours à leur choix. Le secrétaire invite ensuite à lire les autres académiciens et même les étrangers.

J'ai assisté à une de ces séances, elle commença par un recueil de lieux communs sur la vie et les ouvrages de Galilée. Il fut psalmodié d'un bout à l'autre.

Cette psalmodie des Italiens est bien odieuse! Quelle monotonie insupportable! Ces débris de la langue chantée dans la langue parlée, font un effet malheureux? Les Italiens et les partisans de leur langage ignorent, sans doute, que c'est à l'âme seule, suivant les sentiments qu'elle veut

exprimer, à moduler la parole, à la noter. Toutes ces réflexions artificielles repoussent celles de la nature, empêchent surtout de les reconnaître; elles ne leur laissent aucune place : la parole alors ne naît que sur les lèvres, et ne part plus que de là.

Après les lieux communs sur Galilée, un petit jeune homme profite de l'invitation du secrétaire pour psalmodier un sonnet sur l'âme.

C'était un Juif : voilà la seule chose de remarquable dans son sonnet.

Ensuite une improvisatrice se leva et chanta des vers sur la mort d'une de ses amies. On riait.

La séance fut terminée par le comte *** qui, très-modestement, lut une idylle qu'il avait fait imprimer. Il n'eut pas tant de tort, car l'idylle parut nouvelle. Il ne se borna pas à lire son idylle, il la joua. Que de mines pour une bergère!

Les académiciens n'ont aucune place marquée dans l'assemblée, excepté le président, les secrétaires et les censeurs; ce qui fait peut-être qu'ils n'en ont pas non plus dans les lettres.

Tout ce qui pense dans cette académie a honte et gémit.

Le grand-duc voudrait qu'elle continuât le dictionnaire de la langue italienne, commencé par l'académie de la Crusca. Elle s'y refuse; elle a raison. Il est téméraire de chercher à fixer une langue, quand elle n'est pas encore formée, peut-être même quand elle est formée.

La formation d'une langue est l'œuvre des grands écrivains; l'Italie en compte trop peu : plus de la moitié de l'esprit et du cœur humain n'a pas encore passé sous la plume des Italiens, et par conséquent dans leur langue.

C'est un *dictum* vide de sens que celui qui fixe à Sienne la patrie du bon langage italien.

Cette langue n'a point encore de patrie, de domicile; elle est errante : elle mendie encore de tous les côtés, surtout en France.

Les divers langages des grands écrivains sont autant de domaines différents que la langue générale réunit à la couronne, et qui composent son empire.

Il existe, en Italie, une langue de l'Arioste, une langue du Tasse, une langue de Bocace, une langue de Machiavel; mais il n'existe pas encore en Italie de langue italienne.

Le comte Alf..., dans des tragédies admirables où respire souvent le génie de Sophocle, a tenté récemment de ressusciter le langage italien du siècle de Léon X; mais cette tentative n'a réussi ni à Naples, ni à Rome. On ne peut plus souffrir dans ces deux villes que de l'italien *francisé*, c'est-à-dire dégénéré.

Les Italiens conviennent qu'en général ils ne savent pas faire un livre; qu'on ne sait en faire qu'en France. Aussi ne lisent-ils par choix que nos écrits; mais la moitié de nos écrits leur échappe :

tout ce qui est grâce, tout ce qui est finesse, tout ce qui est délicat; en un mot tout ce qui échappe.

LETTRE XXXIII.

A Florence.

J'ai été voir l'académie des arts, que le grand-duc a remise en vigueur.

J'ai visité la salle de dessin, celle du nu, celle des plâtres, celle du burin, celle du pinceau.

La salle des plâtres est immense : sur deux lignes parallèles sont rangés tous les plâtres des plus belles statues que possède aujourd'hui l'Italie.

C'est au milieu des plus belles formes humaines, écloses dans les plus heureux climats, choisies par le goût le plus pur, exprimées par le ciseau du génie, qu'on voit incessamment errantes les imaginations de cent jeunes artistes, qui essaient à l'envi ou de les comprendre, ou de les sentir, ou de les imiter.

Le grand-duc leur fournit tout, excepté le génie, que la nature seule peut fournir.

J'ai été indigné dans l'école de la peinture.

En Italie, à Florence, le maître faisait copier un de ses tableaux.

On recommence à Florence, comme dans le

reste de l'Italie, tous les beaux-arts : on y fait des ébauches devant des chefs-d'œuvre.

C'est un peu la faute du grand-duc; le grand-duc appelle les arts et il a banni le luxe!

Il veut de l'architecture et plus de palais; des mœurs et des statues!

Les arts ne produisent, comme la nature, qu'autant qu'on consomme leurs productions.

Léopold, on ne peut réunir Athènes et Sparte, on ne peut être Lycurgue et Périclès tout à la fois.

LETTRE XXXIV.

A Florence.

Le palais *Richardi* mérite d'être vu : il fut la demeure du premier Médicis.

C'est dans ce palais que mourut la liberté de Florence et que les beaux-arts naquirent. Le tombeau de la liberté est le berceau des beaux-arts.

La galerie du palais Richardi est admirable. Le pinceau de *Jordano*, aussi fécond et brillant que celui d'Ovide, conseillé par les plus belles imaginations de son siècle, par des philosophes et des poëtes, en a peint et peuplé la voûte. Il en a fait un poëme : le sujet, c'est le destin de l'homme.

On voit d'abord la naissance de l'homme. Le Destin, le Temps, les Parques et la Nature sont

dans l'attente; le Destin fait signe au Temps, le Temps fait signe aux Parques; à l'instant leur fuseau tourne, et, dans les bras de la Nature, on aperçoit un enfant. Prométhée s'approche de cet enfant et secoue sur lui son flambeau; cette étincelle est la vie. Déjà l'enfant rampe aux pieds de la Nature, il se lève, il marche, il veut la quitter. En vain la Nature tâche de le retenir; en vain elle pleure: il est bien loin; bientôt il s'est égaré. Après que ce jeune homme a erré quelque temps, deux chemins s'ouvrent devant lui : l'un est hérissé de cailloux et d'épines; il est partout escarpé : l'autre, au contraire, est uni; il est tapissé de fleurs. Au bord de chacun de ces deux chemins, on aperçoit une troupe d'hommes et de femmes. Les hommes et les femmes de la première troupe ont un air doux, mais grave, point de fard, nul ornement, nulle parure, seulement quelques feuilles de laurier dans leurs cheveux. Cette troupe est restée au bord du chemin: c'est là que, sans chercher à séduire le voyageur, elle lui parle et lui dit simplement : *Jeune homme, voici le chemin du bonheur.* Ce sont les Talents et les Vertus.

La troupe qui borde le chemin uni, beaucoup plus nombreuse que l'autre, offre les figures les plus piquantes : leur contenance est animée; elles rient, elles chantent, elles folâtrent. Quel luxe dans leurs vêtements! Elles ont des fleurs dans

leurs cheveux, des fleurs sur leurs fronts, des fleurs encore à la main. A la manière dont elles sourient, vous les prendriez pour les Grâces; cependant, en les regardant par derrière, un léger ruban qui serre leurs têtes, décèle que ces charmants visages ne sont que des masques, et quelques ouvertures dans ces masques laissent entrevoir des figures hideuses.

Cette troupe s'est empressée au-devant du voyageur, elle lui sourit, le caresse, le prend par la main : *Charmant voyageur*, lui dit-elle, *voici le chemin du plaisir; suivez-nous donc.* Il les suit... L'infortuné suit les Vices!

Ingénieuse allégorie! Jamais la Vérité n'a mis sur son visage de voile ni plus brillant, ni plus diaphane.

Que n'ai-je le pinceau de Jordano! que n'ai-je le talent qu'avait ce peintre, d'imprimer, en un moment, son imagination sur la toile.

LETTRE XXXV.

A Rome.

Que la route de Florence à Rome est différente de Livourne à Florence!

Après qu'on a quitté Livourne, d'où autrefois la Toscane embrassait avec les bras du commerce

tout l'univers, vous suivez un chemin magnifique, à travers des champs, des bois, des vallons, et vous arrivez à Pise, où l'Arno vous attendait.

On coupe ensuite avec l'Arno une vaste plaine, parmi les cultures les plus riches, sous une température modérée, qui ne connaît ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs de l'été.

J'étais ravi de rencontrer à chaque pas, dans des champs émaillés de fleurs, des hommes et des femmes, pleins de santé, de bonheur et d'innocence. Répandus ainsi dans les champs, ils semblaient y célébrer plutôt des jeux et des fêtes, que s'occuper des travaux rustiques. Mais laissons-les dans leurs belles campagnes, entrons avec l'Arno dans Florence.

Quelle situation que celle de Florence! La plaine, au milieu de laquelle elle est assise, est couverte d'arbres de toute espèce, et surtout d'arbres fruitiers. Dans le printemps, Florence est au milieu d'un bouquet de fleurs et mérite de porter son nom.

Mais à mesure qu'on s'en éloigne, le terrain devient inégal, la culture monotone, la terre stérile, les hommes rares, les troupeaux maigres. Toute la nature enfin dégénère.

En avançant dans la Toscane, j'ai trouvé *Sienne*, qui n'a rien de remarquable que le groupe des trois *Grâces* placé au milieu de la sacristie de la cathédrale, entre un Christ qui meurt et un Christ qui ressuscite.

En sortant de Sienne, la terre est toute bouleversée. Plus de culture, plus de troupeaux, plus d'habitations, plus d'hommes. Là semblent finir la nature et Léopold.

Parvenu, après trois heures de marche, de monts en monts, de rochers en rochers, au sommet escarpé de *Radico-Fani*, je trouvai le chaos, le désert, le silence; il était nuit : mais le lendemain, en descendant à *Ronciglione*, je trouvai l'aurore, le chant du rossignol, la première branche d'aubépine, des vallons couverts de verdure, le célèbre lac de Trasimène, et *Viterbe* tout en fleurs : tout à coup, par un contraste nouveau, comme si on traversait les lieux habités par Armide, sous le plus beau ciel, rien ne se meut, rien ne vit, rien ne végète, et dans le lointain, on voit Rome : le moment d'après, on ne voit plus rien.

Dans ces chemins où jadis, de tous les coins de l'univers, les rois et les nations accouraient, où roulaient les chars de triomphe, qu'inondaient les armées romaines, où le voyageur rencontrait César, Cicéron, Auguste, je ne rencontrai que des pèlerins et des mendiants.

Enfin, à force de percer le désert, la solitude et le silence, je me trouve au milieu de quelques maisons; je ne pus m'empêcher de verser des larmes; j'étais dans Rome.

Quoi! c'est là Rome! quoi! Rome qu'on pressentait autrefois des extrémités de l'Asie, c'est

aujourd'hui le désert, c'est le tombeau de Néron qui l'annonce!

Non, cette ville, ce n'est pas Rome; c'est son cadavre : cette campagne où elle gît, est son tombeau; et cette populace qui fourmille au milieu d'elle, des vers qui la dévorent.

LETTRE XXXVI.

A Rome.

Je suis arrivé hier au soir fort tard.

Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Toute la nuit cette idée allait dans mon âme, *tu es à Rome*. Les siècles, les empereurs, les nations, tout ce que ce vaste mot de Rome contient de grand, d'imposant, d'intéressant, d'effrayant, en sortait successivement ou à la fois, et environnait mon âme.

Il me tardait que les premiers rayons du jour montrassent à mes yeux cette ancienne capitale de l'univers.

Enfin je vois Rome.

Je vois ce théâtre où la nature humaine a été tout ce qu'elle pourra être, a fait tout ce qu'elle pourra faire, a déployé toutes les vertus, a étalé tous les vices, a enfanté les héros les plus sublimes et les monstres les plus exécrables, s'est

élevée jusqu'à Brutus, a descendu jusqu'à Néron, est remontée jusqu'à Marc-Aurèle.

Cet air que je respire à présent, c'est cet air que Cicéron a frappé de tant de mots éloquents; les Césars, de tant de mots puissants et terribles.

Sur cette terre a donc coulé tant de sang! Dans ces murs ont donc coulé tant de larmes! Horace et Virgile ont récité ici leurs beaux vers!

Allons : mais où aller? Je suis au milieu de Rome, comme au milieu de l'Océan: trois Romes, comme trois parties du monde, se présentent en même temps à mes regards; la Rome d'Auguste, la Rome de Léon X, et la Rome du pape actuel.

Laquelle visiterai-je d'abord? elles m'appellent toutes à la fois. Où est le Capitole? où est le musée de Clément XIV? Qu'on me mène à l'arc de Titus; que l'on m'arrête au Panthéon. Montrez-moi Sainte-Marie-Majeure? Je veux voir le tableau de la Transfiguration de Raphaël. Je ne vois pas l'Apollon du Belvédère! Comment choisir à Rome? Peut-on y arrêter ses regards?

Il faut que je commence par errer de côté et d'autre, pour user cette première impatience de voir, qui m'empêcherait toujours de regarder!

Je suis donc à Rome! Je suis donc dans cette ville que tout le monde regarde!

Il n'y a point ici une pierre qui ne recèle une connaissance précieuse, qui ne puisse servir à

bâtir l'histoire de Rome et des arts. Sachez les interroger, car elles parlent.

LETTRE XXXVII.

A Rome.

J'ai consacré la soirée d'hier à chercher dans Rome moderne les débris les plus intéressants de Rome antique; ceux que la faux du temps ou la hache de la barbarie a ménagés; car ils n'en ont respecté aucun.

Qu'il reste peu de parties intactes de cette cité prodigieuse!

Le Panthéon et le Colysée en sont les deux principaux restes, mutilés toutefois et dégradés; mais dans cette cité prodigieuse, mais dans cet état même, conservant quelque chose de si vivant et de si romain, que la renommée de Rome n'étonne plus, et que Rome étonne encore!

J'ai dirigé d'abord mes pas vers le Panthéon, consacré par Agrippa à tous les dieux, et depuis, par je ne sais plus quel pape, à tous les saints.

C'est cette dédicace qui a préservé le Panthéon du sac général que la plupart des autres temples ont subi.

Il a été dépouillé de tout ce qui le faisait riche,

mais on lui a laissé tout ce qui le faisait grand; il a perdu ses marbres, ses porphyres, son albâtre, ses bronzes; mais il a gardé sa voûte, son péristyle et ses colonnes.

Quel magnifique péristyle! votre regard est d'abord arrêté par huit colonnes corinthiennes, sur lesquelles repose le fronton de ce monument immortel.

Ces colonnes sont belles de l'harmonie des proportions les plus parfaites, du travail le plus exquis, et de la durée de vingt siècles, dont elles sont revêtues et ornées.

L'œil ne peut se lasser de monter avec elles dans les airs, et d'en descendre avec elles.

Elles offrent je ne sais quoi d'animé qui fait illusion, une taille élégante, une stature noble et une tête majestueuse du tour de laquelle l'achante s'est plu à déployer en couronne ses feuilles si superbes et si souples tout à la fois : et cette couronne, comme celle des rois, sert tout ensemble à parer la tête auguste où elle brille, et à déguiser le fardeau immense qui pèse sur elle.

Que l'architecture, quand elle crée de pareils monuments, mérite bien une place parmi les beaux-arts!

C'est comme un harmonieux concert que l'architecture donne à l'œil.

La pureté des formes est pour l'œil ce que la pureté des sons est pour l'oreille.

Quelle idée simple et grande tout à la fois, que ce fronton et ces huit colonnes! On la saisit et on la retient comme un beau vers de Corneille.

Ce n'était point par le fracas d'une multitude d'impressions différentes et isolées, que les Grecs cherchaient à intéresser, à émouvoir, à satisfaire la sensibilité : ils n'en employaient qu'une seule, mais ils la choisissaient grande : ils la répétaient plusieurs fois et la modifiaient beaucoup; ils la modifiaient par toutes les nuances fugitives de gradation et de dégradation insensibles dont elle était susceptible.

Par là ils satisfaisaient deux caprices singuliers de la sensibilité, qui, paresseuse et avide tout à la fois, veut tout à la fois garder la même sensation et recevoir une autre émotion.

On retrouve chez les Grecs, dans leur architecture, dans leur sculpture, dans leur peinture, dans leur éloquence, dans leur poésie et même dans l'habillement et la parure de leurs femmes, ce système de beau idéal réalisé constamment.

Il n'existe en effet qu'une espèce de beau idéal, non plus qu'une poésie et qu'une logique pour composer ce beau, soit avec des sons, soit avec des couleurs, soit avec des formes, soit enfin avec ces combinaisons si compliquées et si étonnantes de formes, de couleurs et de sens, qu'on appelle des sentiments et des idées.

Les Grecs furent heureux d'avoir rencontré dès

le principe ce beau idéal, cette poétique et cette logique de tous les beaux-arts : ils n'ont presque fait que des chefs-d'œuvre.

Les modernes n'ont pas eu cet avantage: aussi, presque toutes les fois qu'ils ont quitté, dans les beaux-arts, les traces des Grecs, n'ont-ils jamais fait trois pas de suite, sans tomber ou sans s'égarer.

C'est ce qui est arrivé aux *Bernin* et aux *Borromini*, qui, à côté des monuments du meilleur goût, en ont élevé d'autres d'un goût si dépravé et si ridicule.

Au reste, comparez, avec les artistes grecs, la plupart des artistes modernes.

Les artistes grecs étaient tous plus ou moins initiés dans la philosophie, la poésie et l'éloquence; c'était le génie qui leur mettait à la main le ciseau, ou le pinceau, ou la plume, et non pas la nécessité.

Ils choisissaient parmi ces différents instruments, celui qui allait le mieux à leur génie et à leur talent. Souvent ils les employaient tour à tour; les beaux-arts n'étaient pour eux que les différents dialectes d'une même langue, de la langue sacrée du beau. Ils savaient exprimer du beau, même avec du bronze, comme Gessner et Haller l'ont su faire avec l'allemand.

Je jette ici pêle-mêle toutes les idées que m'a suggérées hier la méditation du Panthéon.

En considérant avec quelle économie et quelle

sagesse ce monument est orné, j'ai vu que les Grecs pensaient, et avec raison, que les ornements mêmes ne sont pas dispensés d'être utiles; qu'on ne doit décorer que la surface et les extrémités des parties nécessaires; que le fond, en un mot, de tout ornement, doit être de l'utilité.

C'est, au reste, la source d'un plaisir très-piquant; on est étonné qu'une chose si nécessaire soit en même temps si agréable.

Je ne peux me passer de contempler, dans mon imagination, ce beau péristyle. Toutes ces pierres étaient en bloc dans les carrières; on les coupe, on les tire, on les jette là, on les taille, et je les foule en passant; mais le génie vient; il prend ces pierres, il les place, il les dispose, les voilà enfin dans les airs : et mon œil alors, ainsi que mon âme, s'arrêtent devant elles, saisis d'une émotion, d'un respect, d'un plaisir, qui les étonne et les charme.

C'est ainsi que fait la musique, de tous les sons et de tous les accents isolés de la voix humaine, pour en composer ces airs admirables, que le cœur chante avec la voix, et chante encore après elle.

Je ne regrette point les marbres qui revêtissaient autrefois le Panthéon.

Cette sombre couleur du temps, dont aujourd'hui il est teint, vaut bien l'éclatante couleur du marbre dont il brillait autrefois.

Il faut pardonner au temps, qui enlève insensiblement à ces colonnes quelque chose de la surface : il met des années à la place. C'est une grande magnificence que la durée!

Mais il ne faut point pardonner au *Bernin,* qui a placé ces deux clochers entre le péristyle et la rotonde.

La porte de la rotonde est bien la porte d'un temple! C'est bien celle du Panthéon. C'est bien la porte par laquelle devaient s'écouler sans cesse les flots des nations, que toutes les superstitions de l'univers continuellement poussaient là.

Le dessin du Panthéon est simple et grand. Sa forme circulaire est heureuse. Une vaste coupole voûte majestueusement son enceinte. Mais pourquoi tous ces pompons d'or et de marbre? On ne sait qui a fait le plus de mal à ce monument, des barbares qui l'ont dépouillé, ou de ceux qui l'ont décoré.

Voilà donc le Panthéon qui étonna l'imagination romaine, et n'étonna pas celle de Michel-Ange! Ce Panthéon, qui avait été une pensée du siècle d'Auguste, et ne fut dans la suite qu'une des idées de Michel-Ange, le dôme de son église de Saint-Pierre. Vous admirez, dit-il aux nations, la masse du Panthéon, et vous êtes étonnées que la terre la porte : je la mettrai dans les airs.

Le génie de Michel-Ange disait de ces choses, et sa main les exécutait.

Quel dommage que le goût moderne ait blanchi la voûte du Panthéon! Cette couleur l'a rapprochée de la terre. Blanchir un édifice antique, c'est pire que si on noircissait un édifice moderne. Et c'est Benoît XIV qui a ordonné que l'on fît à la voûte du Panthéon une pareille injure!

Je laisse à d'autres le soin de compter tous les marbres, tout le porphyre, tout le granit qui enrichit l'intérieur du Panthéon. Il possède un trésor bien plus précieux, les cendres de Raphaël.

Carle Marate a fait ériger à Raphaël un tombeau où Agrippa lui eût fait élever un autel.

Il mourut, ce grand homme, en 1520. Il mourut âgé de trente-sept ans. Approchons de ce tombeau, et lisons :

Ille hic est Raphaël, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori.

Le cardinal *Bembo* a mis de l'esprit dans ces vers, il n'aurait dû y mettre que de la douleur.

Que ne se bornait-il à dire : *hic est Raphaël!* Raphaël est ici!

J'avais été voir, le matin, des tableaux de Raphaël. Ah! quand on vient de voir les ouvrages d'un grand homme, c'est une chose bien touchante que son tombeau.

LETTRE XXXVIII.

A Rome.

Hier, en sortant du Panthéon, j'ai été au Capitole.

Cet endroit, qui a dominé l'univers, où Jupiter avait son temple, et Rome avait son sénat, d'où jadis les aigles romaines s'envolaient continuellement dans toutes les parties du monde, et de toutes les parties du monde continuellement revolaient en rapportant des victoires; d'où un mot échappé de la bouche de Scipion, ou de Pompée, ou de César, courait parmi les nations menacer la liberté et faire la destinée des rois; où enfin les plus grands hommes de la république respiraient, après leur mort, dans des statues qui exerçaient encore sur l'univers une autorité romaine : eh bien! ce lieu si renommé a perdu ses statues, son sénat, sa citadelle, ses temples; il n'a conservé que son nom, tellement cimenté par le sang et les larmes de tant de peuples, que le temps n'a pu encore en désunir les syllabes immortelles : il s'appelle encore le Capitole.

C'est au Capitole que l'on voit bien tout ce peu que sont les choses humaines, et tout ce qu'est, au contraire, la fortune.

Je cherche la place où était la citadelle.

La roche Tarpéienne est plus des trois quarts enterrée.

On ne peut se consoler des ravages qui ont détruit tant de grands monuments, que dans un musée qui en est tout près, où les papes ont recueilli quelques-uns de leurs débris, et devant la statue équestre de Marc-Aurèle.

Cette statue est de bronze, elle est la plus belle qui soit restée aux anciens : Michel-Ange lui a fait un piédestal.

On a beaucoup critiqué cette statue, et ce n'est pas sans fondement.

Ce cheval, j'en conviendrai, est court, lourd, épais; mais il vit, il va, il passe....

LETTRE XXXIX.

A Rome.

J'ai fait hier une promenade intéressante.

J'ai dirigé ma route vers la voie Appia, hors des portes de la ville.

J'ai traversé, pour y arriver, un des faubourgs, maintenant le plus désert, autrefois le plus habité; c'était même le quartier le plus brillant de Rome. On l'appelait et on l'appelle encore le *Vélabre.*

Ce quartier est presque retombé dans l'état où le représente Tibulle dans une de ses élégies. Vous ne serez peut-être pas fâché que je vous rappelle cette description. Elle est très-courte; la voici :

Là même où le Vélabre, étalant ses portiques,
Fait briller dans les airs vingt palais magnifiques,
La jeune villageoise, en voguant sur les eaux,
Au fils du possesseur de ses riches troupeaux,
Portait, les jours de fête, attentive à lui plaire,
Du lait et des agneaux, doux tribut de leur mère :
La colonnade monte où l'humble toit rampait.
Formé d'un bois grossier, que sans art on coupait,
Pan, la flûte à la bouche, y régnait sous un hêtre.
Les pâtres, en offrande, aux pieds du dieu champêtre,
Répandaient un lait pur, et les branches d'un pin
Balançaient les pipeaux qu'y suspendait leur main.

En sortant du *Vélabre*, je me suis trouvé sur la voie Appia, et je me suis promené quelque temps.

J'ai rencontré le tombeau de Cécilia-Métella, la fille de ce Crassus qui balança, par son or, le nom de Pompée et la fortune de César.

Ce monument célèbre, consacré par un père tendre à la mémoire de sa fille, est une tour ronde : sa circonférence est très-grande; toute la partie supérieure est détruite; elle servit longtemps de forteresse dans les guerres civiles d'Italie. Elle est encore environnée de casernes qui sont en ruines.

Je suis entré dans le tombeau de Cécilia-Métella, et je m'y suis assis sur l'herbe.

Ces fleurs qui, dans le coin d'un tombeau, dans

'ombre, pour ainsi dire, de la mort, faisaient ›riller leurs couleurs; cet essaim d'abeilles réfu-;iées entre deux rangs de briques; le miel qu'elles ;omposaient là; ce doux bourdonnement de leur 'ol léger qui s'échappait du silence et venait dis-raire ma pensée; cet azur des cieux formant au-lessus de ma tête une voûte magnifique, que des ıuages d'argent ou de pourpre peignaient tour à our en fuyant; le nom de Cécilia-Métella, qui ans doute fut malheureuse; le souvenir de Cras-ıus; l'image d'un père désolé, qui tâche, en ımoncelant des pierres, d'éterniser sa douleur; ;es soldats que mon imagination apercevait en-;ore combattant du haut de cette tour; tout cela ;t mille autres impressions que je ne saurais ni démêler, ni nommer, jetèrent peu à peu mon âme dans une rêverie délicieuse! J'eus de la peine à ;ortir de ce tombeau.

LETTRE XL.

A Rome.

Je n'ai pas le temps, ce soir, d'entrer dans le Musée. Il me tarde d'entrer dans le *Forum*.

Il doit être près d'ici. Il s'étendait entre le Mont-Palatin, où Rome est née, et le Mont-Capitolin, où Rome est ensevelie.

Quoi! ce Forum, autrefois couvert de temples, de palais, d'arcs triomphaux, jadis le centre de Rome, et, par conséquent, du monde, le théâtre de tant de révolutions, qui d'abord ont changé l'univers par Rome, et ensuite ont changé Rome par l'univers; c'est là lui!

Adossé à la muraille où les tables des lois étaient attachées, debout sur la prison où les complices de Catilina furent conduits à la mort, quand Cicéron eut parlé; appuyé sur le tronçon d'une colonne d'un temple de Jupiter Tonnant, je regarde.... et mon regard, errant dans une vaste enceinte, ne saisit que des débris de chapiteaux, d'entablements, de pilastres, qui la plupart ont perdu leur forme et leur nom! il passe sur six colonnes du temple de la Concorde, sur le fronton du temple de *Jupiter Stator,* sur le portique du temple d'Antonin et de Faustine, sur les murs du Trésor-Public, sur l'arc de *Septime-Sévère*, sous les voûtes d'un temple de la Paix, à travers les ruines de la maison dorée de Néron, et il va se reposer sur une colonne corinthienne de marbre blanc, qui, au milieu de l'étendue du Forum, monte isolée!

Quels changements! dans ces lieux où Cicéron parlait, des troupeaux beuglent! Ce qui s'appelait, dans l'univers, le *Forum Romanum*, s'appelle aujourd'hui, dans Rome, le Champ-des-Vaches, *Campo Vaccino!*

Je ne pouvais me lasser de parcourir cette étendue du Forum; j'allais d'un débris à l'autre, d'un entablement à une colonne, de l'arc de *Septime-Sévère* à celui de *Titus;* je m'asseyais ici sur un fût, là sur un fronton, plus loin sur un pilastre. J'avais du plaisir à fouler aux pieds la grandeur romaine. J'aimais à marcher sur Rome.

LETTRE XLI.

A Tivoli.

J'arrive à l'instant à Tivoli; mais il est nuit. N'importe, me voilà arrivé : je me réveillerai demain à Tivoli.

Déjà la lune me montre, à côté de cette chambre où je dois passer la nuit, les temples de Vesta et de la Sibylle.

Elle me découvre, vis-à-vis de mes fenêtres, cet Anio qui retentira éternellement dans les vers d'Horace.

Il me tarde que le soleil lui-même me montre et ces temples et cette cascade.

J'aime ce bruit qui ébranle mon âme, comme cette montagne. J'aime à écouter l'Anio. Il mugit, il tonne, il tombe. La nuit ici n'a point de silence.

Comme ce fleuve, en se précipitant, se brise tout

entier en écume! comme il repousse les rayons de la lune sur ces arbres, sur ces monts, sur ce abîme, sur ces belles colonnes corinthiennes de ce temple de Vesta, qu'ils revêtent de la clarté la plus pure!

Où sont les peintres et les poëtes?

LETTRE XLII.

A Tivoli.

Puisque je ne peux fermer l'œil, je vais vous rendre compte de mon voyage.

Je pars de Rome, vers les quatre heures du soir avec un seigneur polonais qui, depuis dix ans fait des lieues dans l'Europe, et un médecin français qui, depuis dix ans, y voyage.

J'ai fait d'abord quatorze milles à travers la solitude, la poussière et les tombeaux, c'est-à-dire la campagne de Rome.

Je suis sur la voie romaine appelée *Tiburtina*

Tout à coup une odeur de soufre saisit; on fait quelques pas, elle enveloppe. La terre est déjà noire : la verdure des buissons et des plantes, que le printemps force d'y végéter, est à moitié desséchée, la rose sauvage éclot et meurt.

On suit cette odeur de soufre, on arrive à un lac rempli d'une eau bleuâtre.

Cette eau bouillonne aussitôt que l'on y jette la noindre pierre.

On voit flotter sur le lac plusieurs petites îles couvertes de roseaux : ce sont des portions de terre minées par l'eau.

La vapeur qui s'élève du lac et qui flotte sur son étendue est funeste aux oiseaux; ils passent, ils meurent et tombent.

Cependant deux malheureux habitent sur la Solfatare : c'est ainsi que l'on nomme ce lac.

La curiosité des voyageurs leur fournit de quoi manger, dormir et s'enivrer; ils sont hâves, défaits, languissants, mais ils ne pensent pas.

On quitte, le plus tôt qu'on peut, les bords de la Solfatare, et on s'avance vers Tivoli.

On rencontre, au pied des montagnes, plusieurs ruines, parmi lesquelles domine un tombeau.

C'est une tour carrée, fort bien conservée : elle présente, sur une de ses faces, un monument triomphal, érigé à Plautia.

Ce rapprochement d'un monument triomphal et d'un tombeau, érigés à côté l'un de l'autre pour le même homme, fait rêver.

La gloire à côté de la mort!

Enfin me voilà à Tivoli!

L'Anio et ses cascades y sont-elles? Le temple de Vesta subsiste-t-il?

A demain.

LETTRE XLIII.

A Tivoli.

Voilà le soleil; courons vite à la cascade.

L'Anio arrive lentement sur un lit égal et uni, en baignant, d'un côté, une ville étalée sur ses bords, et de l'autre, de grands ormes qui balancent sur lui leur ombrage : il s'avance ainsi, calme, majestueux, paisible; soudain, entrant dans une fureur inexprimable, il se brise tout entier sur des rocs; il écume, il rejaillit, il tombe en bouillons impétueux, qui se heurtent, se mêlent, qui sautent; il remplit un moment un vaste rocher, l'entr'ouvre et se précipite en grondant.

Où est-il donc!

Je suis éloigné de plus de cent toises, et la poussière de ses flots brisés m'arrose et m'inonde; elle forme à plus de cent toises, en tous sens, une pluie continuelle.

Mais j'entends mugir encore ces flots : je demande à les revoir, on me conduit à la grotte de Neptune.

Là, une montagne de roche s'avance sur un abîme épouvantable, le creuse, se voûte et se soutient hardiment sur deux énormes arcades. A

travers ces arcades, à travers plusieurs arcs-en-ciel qui les cintrent en se croisant, à travers les plantes et les mousses qui pendent de leurs fronts en festons, j'aperçois de nouveau ces flots furieux qui tombent encore sur des pointes de rochers où ils se brisent encore, sautent de l'un à l'autre, se combattent, se plongent, disparaissent; ils sont enfin dans l'abîme.

Écoutons bien les tonnerres que roulent ces flots bondissants; écoutons bien ce retentissement universel, et, tout alentour, ce silence.

Ces flots, cette hauteur, cet abîme, ce fracas, ces rocs pendant en précipice, les uns noircis par les siècles, d'autres verdis par de longues mousses, ceux-là hérissés de ronces et de plantes sauvages de toute espèce; ces rayons égarés du soleil, qui se brisent, qui se jouent sur le roc, dans les eaux, parmi les fleurs; ces oiseaux, que le bruit et le vent des ondes effraient et repoussent, dont on ne peut entendre la voix, tout cela m'émeut, me trouble, m'enchante!

Horace, tu es venu sûrement plus d'une fois accorder ici ton imagination et ta lyre!

LETTRE XLIV.

A Tivoli.

Je vous écris dans ce moment, devant les Cascatelles; assis depuis une heure sous un olivier antique, occupé à les contempler, à écouter ces belles ondes.

La route qui conduit aux Cascatelles est charmante. On passe sous les arbres les plus riants, à travers les mûriers, les figuiers, les peupliers, les platanes; on foule les gazons les plus verts, les fleurs les plus odorantes; on entend, dans les bois voisins, les concerts de mille oiseaux; des chevaux descendent des montagnes; des troupeaux paissent sur leurs sommets, et les blanchissent: le bruit argentin des clochettes brille, pour ainsi dire, dans les airs. Tout à coup le temple de Vesta et celui de la Sibylle se montrent. Que l'œil tourne avec plaisir autour de ces belles colonnes! Mais on voudrait pouvoir les repousser en arrière, car elles penchent trop sur l'abîme. Comme ces ronces, ces lierres, toutes ces herbes qui disputent à l'acanthe corinthienne de couronner ces colonnes, font un effet pittoresque!

Enfin on arrive vis-à-vis des Cascatelles.

Je les préfère à la grande cascade, à la grotte de Neptune, à toutes les eaux dont j'ai conservé la mémoire.

Ces monts couronnent bien cette ville! cette ville, à son tour, couronne bien ce coteau! Comme ce coteau descend doucement chargé de moissons de toute espèce! Là, un champ de blé, plus loin un verger, plus loin des treilles couvertes de vignes. Tout d'un coup, du milieu de toutes ces riantes verdures, un fleuve impétueux s'élance et se divise en cinq fleuves, qui par cinq routes différentes ou jaillissent, ou coulent, ou se précipitent: ils rencontrent en bas d'autres flots qui, de tous les côtés, accourent et viennent se réunir avec eux sur un tapis d'émerandes.

C'est sans doute ici que Properce venait rêver, venait composer ses vers.

Sans doute il aimait à voir cette scène, à promener ses regards sur ces ondes qui s'élancent en gerbes, sur ces flots qui coulent en filet d'argent, sur cet arc-en-ciel éternel, sur ces mousses nourries d'une poussière humide, sur ce peuple d'arbustes qui tremblent sans cesse du mouvement des flots qui se précipitent alentour.

Horace, n'est-ce pas devant ces mêmes cascades, et enchantée de cette même scène, que ta muse a célébré, en de si beaux vers, les délices de Tivoli *?

* Me neque tàm patiens Lacedemon,

Et toi, Zénobie! Et toi, Lesbie! n'est-ce pas aussi dans ce beau lieu que vous veniez quelquefois vous consoler d'avoir perdu, toi, Zénobie, ta couronne; et toi, Lesbie, ton moineau?

Quelle fraîcheur! quel calme! quelle solitude! et en même temps quel beau jour! un beau jour est vraiment une fête que le ciel donne à la terre.

Ma femme, mes enfants...., tout ce que j'aime, que n'êtes-vous ici dans ce moment! Ils seraient heureux, j'en suis sûr!

Il serait bien impossible à Fanni, à Adèle, à Adrien, à Éléonore, de fouler tous ces gazons, de cueillir la moitié de ces fleurs.

Adieu, vallon; adieu, cascade; adieu, rochers pendants; adieu, fleurs sauvages; adieu, arbustes; adieu, mousses! en vain voulez-vous me retenir: je suis un étranger, je n'habite point votre belle Italie; je ne vous reverrai jamais: mais peut-être mes enfants, quelques-uns du moins de mes enfants viendront vous visiter un jour; soyez-leur aussi charmants que vous l'avez été à leur père.

Mes enfants, il faudra venir vous asseoir sous cet antique olivier, sous lequel je suis assis; c'est celui qui s'avance le plus près du précipice; il est vis-à-vis d'un rocher; c'est sous cet arbre, mes

Nec tàm Larissæ percussit campus amœnæ,
Quàm domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio et Tiburni lacus, et uda
Mobilibus pomaria rivis.

enfants, que vous jouirez le mieux de tout ce site enchanteur.

Adieu encore, belles ondes. C'est votre écume, votre murmure, votre fraîcheur, le trouble et la paix dont vous pénétrez à la fois mes sens; c'est tout ce que je vois, j'entends, je sens autour de vous, que je regretterai encore dans le sein de ma famille et de mes amis, et non pas tous ces marbres, tous ces bronzes, toutes ces toiles, tous ces monuments tant vantés. Car vous, vous êtes la nature, et eux, ils ne sont que l'art.

LETTRE XLV.

A Tivoli.

Ce matin, après avoir quitté les Cascatelles, et en revenant à Tivoli, j'ai rencontré des laboureurs qui poussaient la charrue à travers des tronçons de colonnes.

Je me suis écarté un moment, et je me suis enfoncé sous des restes de portiques qui avaient porté des palais de marbre, et qui portent des champs d'oliviers.

Enfin, nos compagnons et moi, nous voilà de retour à Tivoli, où, dans un temple de la Sibylle, le dîner nous attendait.

De l'appétit, des mets sains, le sentiment toujours présent du lieu où nous étions : à droite, des coteaux couverts de verdure ; à gauche, des monts hérissés de rochers; devant nous, l'Anio tombant tout entier en écume; au-dessus de notre tête un ciel du plus pur azur, reposant en voûte, sur un rang circulaire de colonnes corinthiennes de marbre blanc, des nuages d'argent et de pourpre; des vers d'Horace et de Properce que nous récitions à l'envi; le fracas du fleuve, qui nous dérobait souvent nos paroles; nos noms que nous gravâmes sur la pierre, et que nous adressions à nos amis, s'ils venaient un jour dans ces lieux: tous ces plaisirs réunis m'ont fait, de ce dîner champêtre, un des moments les plus doux de ma vie.

Les plaisirs sont suivis des peines; il faut quitter Tivoli.

LETTRE XLVI.

A Rome.

Le feu prit hier, pendant la nuit, dans la place de Saint-Pierre, à côté du Vatican. Il prit à l'heure où les vieillards et les enfants dorment déjà, mais où les malheureux et les mères veillent encore.

Jamais incendie n'a été plus furieux : il a me-

nacé de consumer Rome. Irrité par un vent impétueux, il s'enflamma tout à coup. La nuit la plus sombre semblait éclairer de ses ténèbres cet incendie.

Quels tableaux ont brillé affreusement à sa clarté! Je vois tout, j'entends tout. Les cris des mères déchirent encore mes entrailles.

J'avais passé la soirée dans les environs du Vatican, je m'en revenais chez moi, à la place d'Espagne. En entrant dans celle de Saint-Pierre, j'aperçois des flammes qui, s'élançant des toits du pauvre qu'elles avaient déjà dévorés, montaient le long de vingt colonnes de marbre au sommet du Vatican.

J'étais seul : je l'avoue, me croyant à un magnifique spectacle, je jouissais. Mais, dans le moment, il passa à vingt pas de moi un jeune homme qui portait un vieillard sur ses épaules. A la manière dont ce jeune homme regardait autour de lui, sondait sous ses pas la route, prenait garde de secouer en marchant le vieillard, je vis bien qu'il portait son père. Ce vieillard, arraché inopinément au sommeil et à la flamme, ne sachant où il est, d'où il vient, où il va, ce qui se passe, s'abandonnait. Cependant un jeune enfant les précède, qui, tout troublé, de temps en temps les regarde; une femme vieille, l'air indifférent, emportant les vêtements du vieillard, marchait derrière.

Je les suivais d'un œil attendri, lorsque je vis

à peu de distance, un autre jeune homme, qui, pressé de la flamme qui le suivait, les mains attachées en dehors à une fenêtre embrasée, et pendant de tout son corps le long de la muraille, choisissait de l'œil, sur le pavé, l'endroit le moins périlleux pour y tomber.

Le vrai jour pour voir tout le cœur d'une mère, c'est bien la clarté d'un incendie ! Comme du haut d'une terrasse, cette femme tendait à son mari, qui était en bas, le cher gage de leur union ! Elle s'avançait, elle se penchait, elle se penchait encore : l'enfant tenait toujours dans ses bras, ou à son sein, ou à ses lèvres : mais enfin, entre les bras étendus de cette mère et les bras étendus de ce père, l'enfant endormi dans son berceau..., j'ai détourné les yeux et j'ai fui.

J'avais déjà traversé la place. Je rencontre, se sauvant d'un palais embrasé, toute parée encore, et en larmes, vêtue d'habits magnifiques, et tenant par la main devant elle deux enfants nus, une femme grande, d'une beauté et d'une taille majestueuses. Le plus petit de ces enfants, en regardant crier et pleurer sa mère, criait et pleurait aussi; la sœur, transie de froid, tâchait de vêtir son jeune et tendre corps de ses bras et de ses mains pudiques ! Malheureuse mère ! il lui manquait sûrement un enfant; elle en tenait deux par la main, et elle pleurait.

Cependant, vieillards, enfants, soldats, prêtres,

riches, pauvres, la foule incessamment s'amoncelle; elle roulait d'un bout de la place à l'autre, comme une mer agitée par la tempête. On entre dans l'église de Saint-Pierre, on en sort, on y rentre, on se précipite, on tombe. J'ai vu passer à côté de moi, emportée par quatre soldats, sur des sabres croisés, une jeune fille évanouie. La clarté de l'incendie flottait sur son front pâle; elle brillait dans des larmes échappées de sa paupière et arrêtées sur ses joues.

Mais, dans toute cette scène effroyable, ce qui me causait le plus d'horreur, c'était, dans les intervalles où le vent se taisait, le silence. Alors il en sortait de toutes parts des soupirs étouffés, des gémissements profonds, le bruissement de la flamme qui dévore, le fracas des édifices qui, de moment en moment, croulent; les cris des mères.

Je sortais enfin de la place. Soudain, à une fenêtre du Vatican, à côté même de la flamme, voilà une croix, voilà des prêtres, voilà, en habits pontificaux, le souverain pontife!

La foule à l'instant pousse un cri, à l'instant est à genoux; à l'instant le pontife est environné dans les airs de cent mille regards en larmes, et de vingt mille bras en prière. Le pontife lève les yeux au ciel, et il prie : le peuple baisse les yeux à terre, et il prie..... Figurez-vous, murmurant comme de concert, dans ce profond et religieux silence, l'ouragan, l'incendie et la prière.

Comment rendre un tableau qui s'est offert en ce moment à mes regards?

Sur une des marches de l'église, seule, isolée, une mère pressait de ses mains les petites mains de son enfant à genoux à côté d'elle, les joignait avec complaisance, et les mettait en prière. Derrière eux, une jeune fille, les cheveux épars, éplorée, debout, tendait vers le pontife, de toute sa douleur, les mains les plus pathétiques; tandis qu'aux pieds de cette jeune fille, au contraire, assise le dos tourné au Vatican et au pontife, ne pleurant point, ne priant point, une femme, d'un air étonné, la regardait.... son enfant, en effet, jouait dans son sein.

Cependant le pontife a prié : il se lève. Le peuple, dans une attente inexprimable, le regardait.

Alors, d'une voix pleine d'espérance et le front calme, le pontife répand sur la foule prosternée les paroles religieuses qui la bénissent. Soudain, les derniers mots de la bénédiction étaient encore dans les airs, les vents se taisent, la flamme retombe sur la flamme, la fumée en noir tourbillon s'élève, enveloppe l'incendie, l'étouffe, et rend à la nuit toutes ses ténèbres.

Ah! que ce tableau de Raphaël, que l'on voit au Vatican, est admirable!

LETTRE XLVII.

A Frascati.

Frascati était autrefois *Tusculum*.

On me proposa, à mon arrivée, de me mener aux villa *Pamphili*, *Mondragone* et *Ludovisi*.

« Non, dis-je, menez-moi à la villa *Marcus-Tullius Cicero*. »

Malheureusement elle est détruite. Le souvenir même des lieux où elle fut a péri.

J'ai donc été réduit à visiter les villa Pamphili, Mondragone et Ludovisi.

J'ai vu leurs eaux, leurs arbres, leurs palais; je ne voudrais pas les revoir.

Je conçois que ces lieux soient délicieux pour les Romains, ils n'en ont pas d'autres.

Mais ni ces eaux, ni ces bois, ni ces gazons ne sauraient arrêter un voyageur qui a respiré la fraîcheur dans le vallon de Maupertuis, ou égaré ses pas dans le pays d'Ermenonville, ou rêvé dans les sentiers du *Désert;* qui a visité quelques-unes des retraites délicieuses que la Seine, que la Loire, que la Saône, que la Dordogne, qu'en France vingt fleuves ou rivières étalent à l'envi sur leurs rivages.

Les palais des villa de Frascati sont immenses: mais ce ne sont que des amas de pierres. On les a dépouillés successivement des statues et des tableaux qui les rendaient habités.

Ces jardins sont dans un état affreux.

Les eaux y arrivent bien encore de tous les monts supérieurs, pures, fraîches, abondantes : mais à peine arrivent-elles, qu'au lieu de les laisser courir de rochers en rochers, de gazons en gazons, murmurer, jaillir comme le voudrait la nature, on les emprisonne dans des canaux et des bassins d'où elles ne peuvent plus s'échapper que par des cascades, ou des jets d'eau, ou des fontaines qui les versent flot à flot, qui leur mesurent tous leurs bonds, qui semblent régler jusqu'à leur murmure. Enfin on dégrade à former des jeux bizarres, propres à amuser seulement des enfants, ces belles ondes, destinées par la nature à inspirer le génie du poëte ou la rêverie de l'homme sensible.

Cependant les Italiens ont eu beau faire, ils n'ont pu détruire ces sites charmants, voiler ces aspects romantiques; ils n'ont pu tarir la sève qui tapisse toutes ces collines d'une verdure toujours jaillissante; ces belles retraites sont restées ouvertes à tous les zéphyrs, aux rayons d'un beau jour et aux oiseaux amoureux.

L'aspect dont j'ai été le plus frappé, est celui qu'on découvre de la terrasse de la villa Mondragone.

A gauche, vos regards vont se poser sur une colline qui coupe entièrement l'horizon, et s'avance au milieu de la campagne, comme un rideau tiré devant elle. Cette colline, qui monte et descend du mouvement le plus doux à l'œil, étale en amphithéâtre les trésors réunis de la plus riche végétation ; sur ses flancs, des arbustes de toutes les fleurs, de toutes les ombres, de tous les feuillages; à ses pieds, des familles innombrables d'arbrisseaux s'élançant, retombant en grappes, en festons, en panaches jaunes, pourpre, aurore, tandis que son brillant sommet se couronne d'oliviers pâles qui courbent leurs fronts, de cyprès noirs qui les élèvent, et de pins verts et pyramidaux.

A la droite de la terrasse se présente un tableau tout différent : le lac Régile, au bord duquel Rome, de toutes ses victoires, a remporté la première; les coteaux de Tivoli foulés par Catule et par Lesbie; les champs labourés par le vieux Caton; des marais qui furent les jardins de Luculle, et les hauteurs où Cicéron a pensé.

Cependant, entre ces deux aspects, j'embrassais d'un regard, à mes pieds, la campagne de Rome : sur ma tête, l'étendue des cieux; devant moi, le cours du soleil; aux bornes de l'horizon, Rome, les Apennins et la mer.

LETTRE XLVIII.

A Rome.

Les artistes anciens avaient un grand avantage sur les artistes modernes pour représenter les héros et les dieux ; ils vivaient au milieu de la fable. Familiarisés, dès son enfance, avec les divers personnages de la fable, ils les reconnaissaient chacun à leur voile, ils les appelaient chacun par leur nom. Ils avaient appris par cœur la langue vraiment vivante de l'allégorie. Ainsi, habitués de bonne heure à parler cette langue d'images, il leur en coûtait peu, dans la suite, pour l'écrire correctement avec le ciseau, ou le pinceau, ou la plume, sur le papier, sur la toile et sur le bronze.

Les artistes modernes, au contraire, séparés du peuple singulier de la fable par tant de siècles et par des mœurs si différentes, ne peuvent distinguer de si loin les vêtements dont il est couvert, ni les discerner d'avec le nu.

Quel embarras donc pour eux toutes les fois qu'ils veulent comprendre ou traduire l'antiquité fabuleuse ! Ce que les anciens voyaient de l'œil, il faut que les modernes le voient de l'es-

prit ; ce que les premiers apprenaient, il faut que les seconds l'imaginent; il faut enfin que les modernes refassent de leurs propres mains le voile déchiré de la fable.

Ces réflexions me sont venues hier, en considérant deux Hercules dessinés par deux jeunes artistes.

J'ai dit à l'un : Parce que vous avez fait une grosse stature, que vous lui avez attaché de gros bras, de grosses jambes, une grosse tête, vous croyez avoir fait un Hercule, et vous n'avez fait qu'un colosse.

J'ai dit à l'autre : Parce que vous avez dessiné une attitude pleine de force, une action pleine d'énergie, le corps le plus mâle et le plus vigoureux, vous croyez avoir fait un Hercule, et vous n'avez fait qu'un lutteur.

Que fallait-il donc faire, me dirent alors ces jeunes artistes, pour représenter Hercule?

D'abord une chose, leur répondis-je, fort nécessaire et fort simple, et universellement négligée; savoir, avant tout, ce que vous voulez faire; savoir, avant tout, ce que c'est qu'Hercule.

Pour moi, si j'interroge sur Hercule l'histoire des héros et des dieux, la fable, il m'est impossible de méconnaître dans la naissance, dans les travaux, dans les exploits, dans la mort, dans l'immortalité d'Hercule, dans Hercule, fils de Jupiter, vainqueur des tyrans et des monstres,

soutenant sur son dos le monde, il m'est impossible de méconnaître la force.

Si je demande ensuite, au génie de l'allégorie, quelles sont, dans sa langue, les expressions propres à dire à nos yeux cet être abstrait, le génie de l'allégorie m'indique d'abord la force la plus sublime dont le corps humain soit capable. Il me montre ensuite les symboles de cette haute force, non dans le développement des formes qui signifie la grandeur, ni dans l'épaisseur des membres qui signifie le poids et la masse, ni dans la rudesse des traits qui accuse la férocité, ni même dans la tension énergique des muscles, qui, bien loin de peindre la force, exprime l'effort; mais dans la prononciation articulée de tous les signes réunis d'une vie étendue, universelle, abondante, active, c'est-à-dire dans le développement, la souplesse et la saillie de toutes les veines, dans lesquelles la vie coule sous toute la surface du corps de l'homme.

Ainsi, dans le dessein où je suis de faire la statue d'Hercule, je commence par tirer de ce bloc de marbre un corps, ni vieux ni jeune, mais mûr et en pleine virilité ; non pas colossal, non pas massif, mais robuste. Le voilà, mais il ne brille encore ni de la beauté du héros, ni de la divinité du dieu.

Laissant donc à présent la nature, et prenant pour guide le beau idéal, je dispose, je balance,

je proportionne tous les membres de ce corps, j'assouplis tous ces muscles qui le hérissent; j'aplanis toutes ces veines qui le sillonnent; enfin, par suite de gradations insensibles, je conduis sur toute sa superficie une ligne saillante, et néanmoins onduleuse, qui, partout où elle repose, décide une forme, et partout où elle a fui, laisse un contour.

Mais il reste à faire le plus difficile; il reste à choisir une action.

Choix embarrassant, en effet, s'écria le plus jeune artiste, parmi tant de travaux et d'exploits dont est composée la vie d'Hercule! Qu'il étouffe une hydre, ou qu'il terrasse un géant, ou qu'il déchire un lion, chacun de ces actes de force prouvera également Hercule.

Loin de moi, jeune homme, lui répondis-je, de représenter Hercule dans aucun de ces travaux héroïques. Est-ce que l'aspect seul de ce corps ne vous les a pas déjà dits? Ne comprenez-vous pas, en voyant seulement ce bras, que tout tyran ou tout monstre devait sentir à l'instant le bras d'Hercule et la mort?

Ne comprenez-vous pas enfin que tout acte pourrait rendre la force d'Hercule suspecte d'efforts, et le dieu d'humanité?

Mais si mon ciseau n'a plus de force à ajouter à ce corps, il lui reste à faire sentir combien toute cette force est naturelle, c'est-à-dire qu'elle est divine.

Or, cet effet ne saurait être obtenu ni par des développements de formes, ni par des actes de vigueur, mais seulement par des contrastes.

Ce sont des contrastes qui montrent ce qui ne fait encore que de paraître, font briller ce qui ne fait encore que de se montrer; eux seuls détachent sur le fond uniforme de l'étendue, la foule des êtres, les terminent, les éclairent et les séparent.

Sans les contrastes, l'univers entier ne serait qu'un seul être.

Ainsi donc je vais tâcher de frapper tout ce sublime corps du contraste le plus lumineux; et voici dans quelle attitude il se dépouillera du marbre.

Debout, toutes les veines, tous les muscles et tous les membres en repos, la poitrine apaisée et aplanie, les jambes croisées devant lui négligemment; le bras gauche appuyé sur une massue, tenant derrière son dos, dans sa main droite qui vient d'étouffer le dragon des Hespérides, trois pommes d'or; sur un cou nerveux et flexible, il porte fièrement vers le ciel et incline avec grâce à la terre sa noble tête; la sérénité sur le front, la majesté dans les traits; la paix de son âme et du monde dans ses sourcils abaissés, dans ses yeux de la rêverie, et le sourire sur ses lèvres. Ciseau, arrête, ce marbre est Hercule.

C'est l'Hercule du palais Farnèse, se sont écriés à l'instant les jeunes artistes Il est vrai, eur ai-je répondu, c'est l'Hercule du palais Farnèse.

L'Hercule du palais Farnèse est un des miracles immortels du ciseau grec.

Quelle raison! quelle sensibilité! quel génie a dû réunir l'artiste, et poëte, et savant, et philosophe, qui conçut et exécuta le dessein hardi d'allier à la beauté, objet essentiel de tous les beaux-arts, non pas seulement quelques-unes de ces qualités sympathiques qui recherchent en quelque sorte son alliance, telles que la tendresse qui semble être une autre beauté, ou la jeunesse qui en est la fleur, ou l'innocence qui la pare, ou la fierté qui l'ennoblit, ou la douceur qui la rend sublime; mais la force, la force qui semblerait devoir être l'ennemie naturelle de la beauté!

Peut-on mieux comprendre la force que ne l'a fait ce sublime artiste! l'avoir mieux distinguée de l'effort et même de la vigueur qui lui ressemble!

Voyez en effet comme chacun de ces muscles savants est enflé et comme aucun n'est tendu. Ce corps ne repose pas, mais est seulement en repos; ne s'appuie pas, mais est seulement appuyé; la tête est d'une grosseur ordinaire, les bras seulement plus puissants.

Mais ce qui me paraît encore plus agréable,

c'est la science profonde et le choix heureux de contrastes. L'artiste avait bien compris que l contraste le plus propre à faire ressortir la force c'était la douceur, la majesté, le sourire.

Enfin, il n'y a pas dans tout ce marbre un cou de ciseau qui ne soit un trait de génie.

LETTRE XLIX.

A Rome.

J'ai erré encore ce matin dans Rome modern pour chercher des restes de Rome antique.

Tout ce qu'on a pu exhumer de Rome antiqu s'est trouvé mutilé par les barbares ou le temps

Cependant les Italiens le conservent, ce peu d débris, avec grand soin ; non par goût, non par res pect pour l'antiquité, mais seulement par avarice Ce sont ces débris, en effet, qui attirent, de tou les coins du monde, cette foule d'étrangers don la curiosité nourrit, depuis longtemps, les troi quarts de l'Italie.

Les Italiens entretiennent ces ruines comme le mendiants entretiennent leurs plaies.

J'ai éprouvé je ne sais quelle sensation en en trant dans un mausolée d'Auguste, en m'y pro menant.

Ce magnifique palais de la mort renfermait un grand nombre d'appartements; chaque membre de la famille d'Auguste avait le sien.

J'ai pris plaisir à fouler sous mes pieds des particules de cette poussière vaine et froide, qui, un moment réunies, il y a environ deux mille ans, furent Octave.

Un théâtre est bâti sur ce mausolée. On y donne de temps en temps des combats de bêtes : on entend des lions rugir dans cet antique silence de la mort.

Ce superbe obélisque, conduit avec tant de peine et de frais, sous les Césars, des bords du Nil sur les bords du Tibre, tout écrit en caractères hiéroglyphiques dont l'alphabet est perdu; qui, au milieu des sept monts, élevant son front dans les airs, réfléchissait les rayons du soleil, et donnait l'heure à tout Rome, le voilà gisant dans un coin, tronqué par morceaux comme un cadavre, couvert de poussière et de fange, et de siècles qui le dévorent.

Il est séparé de sa base, qui gît aussi à quelque distance. On lit sur cette base : *Senatus populusque Romanus.*

De tout le *forum* de Trajan, il ne subsiste plus que la colonne qui présentait, aux adorations de l'univers, l'image de cet empereur.

Elle est debout : elle est intacte, si ce n'est qu'au lieu de Trajan, elle porte aujourd'hui saint Pierre.

Cette colonne est admirable par ses proportions, par sa forme, par sa sculpture. Toute la vie militaire de Trajan y est écrite en triomphes. Cette colonne offre peut-être mille personnages, parmi lesquels le crayon et le pinceau viennent choisir, encore tous les jours, des expressions, des attitudes et des formes.

Sa base est magnifique, elle est revêtue de casques, de cuirasses, de glaives, d'une foule d'instruments de guerre. Mais le plus grand prix, le plus grand intérêt de ce monument superbe, c'est qu'il porte ton nom, ô Trajan!.... il s'appelle la colonne Trajane.

Comment décrire les deux chevaux de marbre que l'on voit sur la place de Monte-Cavallo, vis-à-vis du palais du pape, ainsi que les deux esclaves qui les conduisent?

Ces deux groupes sont sublimes de pensée et d'exécution; on lit sur la base de l'un : *Œuvres de Phidias;* sur la base de l'autre : *Œuvres de Praxitèle.* Ces inscriptions sont évidemment modernes, et cependant elles n'indignent point.

Ces chevaux, en effet, sont vraiment des chevaux, seulement d'une nature particulière, des chevaux de marbre.

Ces hommes-là des esclaves! quels corps! quelles têtes! quelles jambes! quels bras! et puis, quels corps! car c'est dans cet ordre-là qu'ils me frappent.

Mais comment cet esclave contiendra-t-il ce fier coursier, libre du frein et du mors, qui frémit, qui bondit, qui se cabre? — Il le regarde.

LETTRE L.

A Rome.

La voilà, cette fontaine si célèbre dans la destinée de Rome, au bord de laquelle le sage Numa feignait de converser avec sa Naïade.

Qu'est devenu ce bois sombre et religieux qui l'ombrageait, qui la défendait des vents, des animaux et des hommes?

Égérie n'était point la divinité qui parlait à Numa. Votre divinité, belles eaux, c'est votre agréable murmure, votre pénétrante fraîcheur, c'est enfin autour de vous tout le charme de ce mystérieux silence.

Et moi aussi, je me sens inspiré par vous : mon cœur est calme, mon esprit serein, mes sens sont en paix, je suis heureux. Cependant, charmante fontaine, lorsque la mousse, le gazon, la violette, le chèvrefeuille, la virginale aubépine, au lieu de cette voûte de marbre, vous couvraient et vous cachaient seuls, vous deviez être bien éloquente!

Que j'ai écouté avec plaisir toutes ces belles

eaux qui, aujourd'hui, libres, indépendantes, suivent uniquement la nature, ruissellent ou s'épanchent, ou bondissent sur la mousse, sur le sable ou sur le marbre, parmi les tronçons des colonnes ! Elles m'ont entretenu de tous les objets chers à mon cœur, elles les ont offerts à mon imagination; j'ai cru les voir.

J'aimais ce dais de ronces, de lierres et de vigne sauvage qui ont pris la place de la moitié de cette voûte de marbre, et qui suspendent autour de la fontaine leurs ombres jeunes et légères que tous les zéphyrs balancent.

Ces chapiteaux corinthiens, qui, brillant autrefois dans les airs, semblaient écraser de leur poids la terre qui les portait, ils gisent sur l'herbe ! Ces feuilles d'acanthe, si délicates, sont couvertes par des feuilles d'ortie ! Que tout ce qui rampe se console, car tout ce qui s'élève tombe !

Il faut te quitter, charmante fontaine ! Ta place devrait bien être aujourd'hui, non plus au milieu de cette campagne muette et déserte, mais au milieu de l'Arcadie; du moins au milieu d'un pays où il y aurait des troupeaux pour s'abreuver dans ton cours, des pasteurs pour se reposer sur tes bords, et des bruyères que ton murmure pût faire rêver !

Voilà de ces promenades qu'on peut faire à Rome. D'autres rapporteront de Rome des tableaux, des marbres, des médailles, des produc-

tions d'histoire naturelle; moi, j'en rapporterai des sensations, des sentiments et des idées, et surtout les idées, les sentiments et les sensations qui naissent au pied des colonnes antiques, sur le haut des arcs de triomphe, dans le fond des tombeaux en ruines, sur les bords mousseux des fontaines.

LETTRE LI.

A Rome.

Que de richesses et de beautés dans le palais de la villa *Borghèse!*

C'est une quantité de colonnes, de pilastres, de vases et d'ornements en albâtre, en marbre, en bronze, en porphyre; et puis en porphyre, en bronze, en marbre et en albâtre.

Mais trop de magnificence est un défaut. — La richesse cache la beauté.

A travers tout cet or, tout ce porphyre, tout ce marbre, je suis pourtant parvenu à distinguer un *Curtius* qui se précipite.

Le héros et le coursier sont véritablement tombés : on détourne la vue.

Comme ce coursier lutte avec effort contre le poids qui l'entraîne! comme il répugne à l'abîme!

Curtius, au contraire, d'un air dévoué, s'abandonne : il se hâte au précipice, il s'y plonge.

Il vaut mieux considérer ce buste de Marc-Aurèle. Cherchons son âme et son esprit dans tous ces traits. Oui, Marc-Aurèle devait avoir cet air mélancolique : il aimait les hommes, il voulait les rendre heureux, et il connaissait les hommes.

Ce buste est fini : le ciseau a pris plaisir à représenter Marc-Aurèle; il s'est reposé partout.

Que l'âme éprouve de délices à contempler les traits des bons princes ! Elle s'enivre de leur image ; on croit être un moment en présence des dieux.

Il faut parler du célèbre Gladiateur.

Dans l'Hercule du palais Farnèse, l'art a montré toute la force que le corps humain peut contenir ; dans le Gladiateur du palais Borghèse, l'art a montré toute la vigueur que le corps humain peut déployer.

On sent que le coup victorieux est déjà hors de la main du Gladiateur, qu'il est lancé; on sent la mort de l'adversaire dans ce regard.

Que les trois lignes de marbre sur lesquelles tout ce Gladiateur est rassemblé et étendu, sont savantes !

Ce groupe d'Apollon qui poursuit Daphné, fait honneur au ciseau de Bernin.

Apollon atteint Daphné, qui soudain est un laurier. Déjà ses cheveux épars sont des feuilles ; les

doigts de ses pieds délicats; des racines, tout son corps fuit sous l'écorce, de jeunes branches ont remplacé ses jeunes bras.

Le vent souffle dans les cheveux d'Apollon.

LETTRE LII.

A Rome.

Je suis entré ce matin chez un libraire, j'y ai trouvé plusieurs de nos bons ouvrages modernes. Ce portrait en grand de la nature, peint par Buffon. — Cet ouvrage sur l'astronomie ancienne et moderne, où la science et le génie ont confié à l'éloquence les secrets du soleil. — Cette histoire sage et humaine de la rivalité de la France et de l'Angleterre. — Cette traduction de l'histoire de Charles-Quint, par un écrivain capable de l'original.

Ces drames si touchants de Mélanie, qui nous rappelle Racine, et de Philoctète, qui nous rend Sophocle *. Cet éloquent Bélisaire qui apprend aux peuples à plaindre les rois, et aux rois à avoir pitié des peuples **. Ce poëme sur les jardins anglais que le goût français écrit ***. Ce poëme des

* Laharpe. ** Marmontel. *** Delille.

mois qui charmera dans tous les temps les amants de la nature et de la poésie *. Ce poëme des saisons, où sont les saisons **. Enfin, ce grand présent fait aux empires, l'*Administration des finances* ***.

J'ai vu le P. J....., justement célèbre par son esprit, ses connaissances et son caractère. Si vous voulez en être bien reçu, ainsi que de tous les savants de l'Europe, présentez-lui une lettre de recommandation du secrétaire des sciences, l'illustre marquis de Condorcet.

J'ai vu ici, au bas du portrait de M. de Condorcet, cette inscription :

D'un sage voici le modèle,
En même temps que le portrait.
La vérité jamais eut-elle
De secrétaire plus fidèle
Et de confident moins discret?

Le P. J.... a beaucoup d'envieux, heureusement il les mérite. Qu'est-ce donc que l'envie? C'est une impatience : dans les petits, de supériorité; dans les grands, d'égalité.

Un mot sur l'académie des Arcades. C'est un nom.

* Roucher. ** Saint-Lambert. *** Necker. Tous ces loges sont xagérés.

LETTRE LIII.

A Rome.

On m'avait proposé d'aller voir un tableau du Guerchin, qui représente l'arrivée imprévue d'Herminie chez des bergers.

J'ai été le voir; j'étais curieux de comparer le tableau qu'en a fait le Guerchin avec celui qu'en fait le Tasse.

Qu'ils sont différents l'un de l'autre!

Lisez d'abord le Tasse. Herminie a longtemps errré, pendant la nuit, dans une forêt; vaincue par la douleur et la fatigue, elle s'arrête et s'endort. Le chant des oiseaux, au lever de l'aurore, la réveille; elle les écoute et pleure : tout à coup elle entend des sons qui arrivent à son oreille, et qui passent jusqu'à son âme : ce sont des voix pastorales et des musettes. Ses larmes s'arrêtent, elle se lève; elle s'avance lentement à travers les arbres, vers les voix pastorales et les musettes.

Elle aperçoit au milieu d'un bocage un vieillard assis sous un platane, son troupeau à côté de lui, et tressant une corbeille d'osier; tandis que deux jeunes bergers et une bergère chantent ensemble, devant leur père, un air champêtre. En voyant un

casque, des armes, un guerrier, les bergers ont peur et se taisent; mais sur-le-champ Herminie ôte son casque, et les bergers n'ont plus peur. Herminie s'approche, leur sourit, et elle leur dit : « Continuez, famille heureuse, bergers chéris « du ciel, continuez à travailler et à chanter; « certainement ces armes ne viennent point porter « le trouble au milieu de vous, je ne viens point « interrompre vos travaux et vos chansons. » Une larme coule alors des yeux d'Herminie.

Regardez à présent le Guerchin. Herminie est au milieu d'une forêt; elle avait ôté son casque. Deux petits enfants qui étaient à vingt pas d'elle, l'aperçoivent, et, tout effrayés, s'enfuient; un troisième se cache dans les bras d'un vieillard assis sous un arbre; à quelque distance, la femme du vieillard, qui tirait de l'eau à un puits, s'arrête, et d'un air étonné regarde.

Composition ridicule!

Comment! Herminie a ôté son casque, et ces bergers ont peur! Comment! Herminie a été attirée dans ce lieu par un concert de voix pastorales et de musettes, et les bergers sont de petits enfants! Enfin ce lieu doit être un bocage et vous y placez un puits! Qu'avez-vous fait du ruisseau?

Mais voyez comme ce coloris est vrai! comme ces couleurs sont harmonieuses! comme le clair-obscur est bien ménagé!

Il est bien question de peinture : je vous demandais un poëme.

LETTRE LIV.

A Rome.

Polidore, jeune sculpteur d'Athènes, venait l'assister aux jeux d'Élide.

Il avait vu exposées, autour du stade, aux yeux de la Grèce entière, les statues des héros et des dieux.

Il avait vu l'assemblée admirer la Vénus de Praxitèle et le Mercure de Termisandre; il avait vu, dans le regard d'un disciple de Socrate, la pensée religieuse immobile devant le Jupiter de Phidias.

L'amour de la gloire et la jalousie (mais cette noble jalousie compagne du talent et de l'amour de la gloire) s'emparent du cœur de Polidore. Il sort de l'enceinte des jeux, il gagne les bords de la mer, et là, seul, en silence, pensif, il n'entend point les flots qui viennent se briser avec fracas sur le rivage; il n'entend que la voix de la renommée qui publie dans l'univers les noms de ses rivaux et les éternise.

Puis, s'écria-t-il, elle publiera aussi le mien; il faudra bien qu'elle le publie; il faudra qu'on dise aussi en me voyant paraître : « Le voilà ! »

Je forcerai à mon tour mes rivaux à entendre mon nom avec inquiétude. J'obligerai ce superbe et pesant regard des hommes puissants à tomber de moins haut sur mon front.

Si je pouvais concevoir un chef-d'œuvre qui vainquît tous ceux que le ciseau grec a jusqu'à présent inventés !

Essayons de réunir, dans un seul œuvre, le vrai, le beau et le sublime tout à la fois.

Pour former cette heureuse alliance, je choisirai le modèle parmi les dieux ; les formes, dans le beau idéal ; les charmes, entre l'adolescence et la virilité ; l'action, parmi celles qui ne commandent que cette expression modérée, où le vrai souffre le beau, et où le beau n'exclut pas le vrai.

Alors l'imagination de Polidore entra dans l'Olympe, et passa en revue tous les dieux.

Elle ne s'arrêta point à Mars ; elle ne s'arrêta point à Mercure ; elle dédaigna Adonis, que Vénus seule avait fait dieu.

Je ne vois, dit-il, qu'Apollon qui puisse remplir mon projet, je ne vois que le dieu du jour, le maître de la lyre, le fils de Jupiter et le vainqueur du serpent Pithon. Polidore choisit Apollon. Le jour commençait à tomber : Polidore revient chez lui, il se couche, il ne peut dormir ; il rêve, il pense, il imagine.

Le voilà, s'écria-t-il. Il marche, il aperçoit le monstre, il tend son arc, le monstre est mort, et

e dieu sourit d'indignation. Le bras qui avait endu l'arc est encore suspendu, l'autre repose.

Au premier rayon du jour, Polidore vole à 'atelier.

Il fixe le regard sur un bloc de marbre. Il est à, dit-il, je le vois (son génie venait de l'y faire passer); il faut maintenant qu'il en sorte.

Déjà les ciseaux de ses élèves se sont emparés lu bloc. Mais sitôt que Polidore croit voir la place où est le dieu, il arrête les ciseaux de ses élèves, et prend le sien.

Chaque coup qu'il donne détache et fait tomber à ses pieds une partie du voile qui lui dérobe Apollon.

Déjà on voit briller le corps le plus noble, le plus harmonieux, le corps le moins viril et le moins adolescent tout à la fois, des membres épurés de tous les besoins de l'humanité, et naissant les uns des autres.

Mais la tête cependant reste cachée; et si le corps doit être dieu, la tête doit être Apollon. C'est la tête surtout qui doit montrer le dieu de la lyre et du jour, et le vainqueur du serpent Pithon.

Le ciseau de Polidore tremble en approchant de cette tête divine, et hésite à la dévoiler; mais enfin, enhardi sans doute par Apollon lui-même, il parcourt légèrement le front, qui soudain pense; il appuie sur les sourcils, et des yeux s'échappe

un regard qui a devancé la flèche : enfin il passe sur les lèvres, et l'indignation s'en exhale.

C'est là cet Apollon du Belvédère! c'est là ce marbre fait dieu par un de ces ciseaux créateurs qui, en choisissant, ou combinant, ou imitant la nature, ont surpassé la nature!

Qu'il est beau! qu'il est noble! qu'il est imposant et touchant tout à la fois!

Comme ce corps parfait se développe! L'œil est forcé, en le parcourant, de suivre la ligne admirable qui le dessine. Il ne peut s'arrêter nulle part.

Quel artiste que Polidore * !

On est obligé de se ressouvenir que cet Apollon est de marbre pour penser qu'il est d'un homme.

C'est un bonheur que le temps ait respecté cette étonnante combinaison des formes humaines les plus parfaites!

Sans cesse je viens la voir, je viens l'étudier sans cesse; je viens élever mon imagination et mon cœur vers ce beau idéal, dont cette statue est peut-être le chef-d'œuvre.

* Polidore est un nom supposé.

LETTRE LV.

A Rome.

J'ai été voir hier les Catacombes du couvent de Saint-Sébastien

Le Jacobin qui m'a servi de guide m'a paru un homme d'esprit et surtout d'imagination.

Après être entré dans la première rue de ce souterrain immense : Vous voyez, m'a-t-il dit, à droite et à gauche, dans ce roc, la place des cadavres qu'on avait étendus les uns sur les autres : on en a trouvé, dit-on, plus de cent mille; c'étaient des corps de martyrs.

Voilà des instruments de supplice, des autels, une statue en marbre de saint Sébastien par le Bernin, et voici des éboulements.

Il en arrive de temps en temps, a-t-il ajouté, aussi n'avance-t-on qu'avec beaucoup de précaution dans ce souterrain dangereux. Plus d'une fois de malheureux étrangers y sont entrés, et n'en sont pas sortis.

Il y a quarante ans qu'un jeune homme et sa femme eurent la curiosité d'y pénétrer. Ils s'avancent, précédés d'un guide et d'un flambeau; soudain, derrière eux, le rocher s'éboule.

La soirée était écoulée. On cherche le guide dans tout le couvent, on va partout, on passe devant les Catacombes : ô terreur! la porte n'était pas fermée!

On se hâte, on allume, on descend, on visite, on pénètre, on rencontre le nouvel éboulement.

On appelle, des cris répondent. — Mais le moyen de remuer ce rocher, de soutenir cette voûte, de pratiquer une issue?

Bientôt on n'entendit plus que des gémissements confus; tout à coup on n'entendit plus rien : on écouta encore, on écouta plusieurs fois, on n'écouta plus; on s'en fut. — Le récit de mon guide me fit frissonner.

Quelle scène mon imagination se peignit derrière ce rocher éboulé, quand la lumière menaça de s'éteindre! quand elle s'éteignit tout à fait! quand la femme ne vit plus son mari! que le guide ne vit plus la route! quand ces ténèbres furent devenues pour eux les éternelles ténèbres de la mort! quand ils se sentirent tous les deux dans le tombeau!

En continuant notre route, mon guide m'apprit l'histoire de ces Catacombes. Il m'en parlait avec un intérêt qui prouvait son imagination et sa foi.

C'est ici, me disait-il avec feu, que les chrétiens, persécutés par les Césars, se rendaient, vers le soir, pour célébrer leurs mystères. Femmes, enfants, vieillards, riches, pauvres, tous ici accouraient à Dieu.

C'est ici que la prière, commencée par un vénérable pontife, circulait d'un bout du souterrain à l'autre, et s'échappait vers le ciel. Quel admirable concert de tous ces cœurs qui priaient!

Dans ce moment religieux, souvent les fidèles apportaient au milieu de l'assemblée, les cadavres de leurs frères qui venaient d'éprouver les bras des bourreaux. On ne gémissait pas, on ne se plaignait pas, on ne pleurait pas, même les mères : on continuait à prier.

Un soir, comme on priait, tout à coup on entend un grand bruit, on aperçoit une grande clarté; c'était une troupe d'impitoyables soldats qui avaient enfin découvert le souterrain. Comme des bêtes féroces, après avoir surpris leur proie, ils entrent, ils pénètrent; on tend la gorge, ils tuent : seulement quelques femmes et quelques enfants ont pris la fuite. Les barbares les suivent, le fer et la flamme à la main; ils égorgent, ils massacrent, ils cherchaient encore; mais le silence affreux qu'ils viennent de faire, les saisit et les repousse. — Ils sortent, et scellent pour jamais ce tombeau immense avec des rochers énormes.

Je me trompe : ces rochers sont en vain couverts et chargés de siècles; la piété des fidèles les soupçonne, les trouve, les roule; elle entre et recueille tous ces ossements, toute cette poussière, tous les corps scellés dans le roc.

Parvenu à un certain endroit, mon guide s'ar-

rête; j'en eus regret, jaurais voulu jeter, dans la profondeur de ces ténèbres antiques et sacrées, deux ou trois rayons de la lumière qui guidait mes pas.

Je me suis assis alors sur une pierre, avec la permission de mon guide; et lui, continuant son discours : « Je me plais souvent à venir dans ce « souterrain, essayer la nuit, la solitude et la « froideur de la mort. »

C'est sous la terre qu'il faut venir penser à tout ce qui se passe sur la terre, à tout ce que les hommes y font ou y croient faire. Que les pas des armées qui la font trembler, que la roue des chars de triomphe qui la sillonnent, que la chute des villes et des empires qui la couvrent, y font peu de bruit!

J'aime les lieux souterrains; là, détachée de tous ses sens, et seule avec elle, l'âme jouit alors de toute sa sensibilité; elle s'élève à une hauteur inconnue. On dirait que la route du ciel est sous la terre.

C'est là qu'il faudrait que les gens du monde se retirassent quelquefois, pour panser les blessures ou de l'envie ou de l'ingratitude. L'ambition y étoufferait.

Nous sortîmes des Catacombes, et j'aurais voulu y rentrer.

LETTRE LVI.

A Rome.

L'imagination de Michel-Ange était véritablement romaine.

Il lui était impossible d'avoir des vues médiocres quand elle regardait ; comme il est impossible à un géant, quand il marche, de faire de petits pas. Elle enfantait à la fois, dans les trois grands arts, la basilique de Saint-Pierre, le tableau du Jugement Dernier, et la statue de Moïse.

Moïse est assis, tenant les tables de la loi sous un bras; l'autre repose majestueusement sur une poitrine de prophète.

Quel regard!

Ce front auguste semble n'être qu'un voile transparent qui couvre à peine un esprit immense.

On est étonné des flots ondoyants de sa barbe, qui descendent, ou plutôt qui coulent jusqu'à sa ceinture, et l'inondent; mais le premier regard ne saisit que Moïse.

Cette barbe n'est pas dans la nature, je le veux; mais elle est dans le beau idéal.

Sa bouche est remplie d'expression; la pensée y attend la parole.

Homère, Bossuet, Michel-Ange, semblent avoir eu successivement la même imagination. — Est-elle éteinte?

LETTRE LVII.

A Rome.

La villa *Adriana* est un espace d'environ dix milles, au pied des montagnes de Tivoli, où l'empereur Adrien, après avoir voyagé pendant six ans dans les différents royaumes de l'empire romain, c'est-à-dire dans l'univers, avait fait imiter les monuments dont la magnificence ou la gloire avaient frappé ses regards. On y rencontrait pendant le cours d'une longue promenade, ici, le Lycée; là, l'Académie; plus loin, le Prytanée; dans une plaine, le Portique; sur le penchant d'un coteau, le Temple de Thessalie; au milieu d'un bois, le Pécile d'Athènes, des bains, des bibliothèques, des naumachies et des théâtres. Là, étaient les Champs-Élysées; là, étaient aussi les Enfers.

Le palais de l'empereur régnait au milieu de tous ces monuments, orné de tout ce que l'architecture pouvait faire alors pour la demeure du maître du monde.

C'est là qu'Adrien passa sept années entières,

jouissant de lui, de la nature et des arts; se consolant avec eux des soins de l'empire, et, de temps en temps, déchargeant la tête d'un philosophe de la couronne de l'univers.

Il réduisait à ces sept années, par un calcul philosophique, le temps qu'il avait vécu.

Jamais la pensée, la puissance et la volonté romaines n'ont rien exécuté d'aussi grand que la villa *Adriana;* c'était un choix des siècles, des arts et du globe.

Figurez-vous le moment où, dans cet espace de dix milles, Adrien, environné des artistes, des philosophes et des poëtes, disait à tous les beaux-arts : Faites-moi ici le Lycée; là, le Portique; là, le Temple de Canope. Je veux, dans ce vallon, les Champs-Élysées; prenez de l'or, un an, et cinquante mille de mes esclaves!

Mais quel moment aussi que celui où la barbarie y entra, et commença avec le temps à ravager! — J'y ai trouvé encore le temps.

Comment rendre l'impression que je reçus, au premier aspect de ce lieu, lorsqu'un malheureux paysan m'ouvrit la porte de bois, à moitié pourrie, qui en garde aujourd'hui l'enceinte?

Je m'avançai pendant trois heures, le cœur serré de tristesse, seul à travers les herbes, les ronces, les tronçons de colonnes et les débris de murailles; je perçai cette solitude profonde d'un bout à l'autre.

Quoi ! Caracalla, les Italiens et le temps n'ont épargné ni le Lycée, ni le Portique, ni l'Académie ! Ils en ont effacé la trace !

Je me mis à parcourir les restes qu'on pouvait reconnaître encore. Je me hâtais de les considérer, comme s'ils eussent dû ne plus subsister le lendemain, comme si, pendant la nuit, eût dû revenir Caracalla. Quelle joie, lorsque mes regards parvenaient à conquérir, au milieu des broussailles, sous les bras d'un figuier ou d'un lierre, les fragments de quelque colonne !

J'allais, j'errais, je m'arrêtais, j'errais encore ; je ne me lassais pas de contempler ces ruines de couleur violette, répandues sous un ciel d'azur, sur des gazons d'un vert tendre.

Je voulus aussi visiter les cent chambres où les gardes prétoriennes étaient logées. Sous la voûte d'une de ces chambres, un figuier, croissant dans la pouzzolane, a pénétré ; il étendait au milieu une de ses branches, sur laquelle des rayons du soleil, s'insinuant à travers le mur, venaient assidûment mûrir ses fruits. J'entendis bourdonner alentour quelques abeilles.

Il commençait à être tard, le soleil allait se coucher. En m'enfonçant dans la bruyère, j'ai rencontré, près d'un temple de Jupiter, qui, de moment en moment, tombe en ruine, une ménagerie.

Là, je me suis reposé sous un pin, tandis que

vis-à-vis, sur une loge où jadis rugissait un lion, un rossignol chantait. Sa voix semblait accompagnée d'un ruisseau qui fuyait, en murmurant, sous la verdure.

J'écoutais alternativement le ruisseau, le rossignol et le silence. — J'étais charmé !

Mais enfin la nuit entra dans le désert, et me chassa.

LETTRE LVIII.

A Rome.

Je ne peux mieux rendre compte du Laocoon du Belvédère, qu'en rapportant ma conversation sur cet admirable groupe avec un jeune dessinateur.

J'étais occupé, depuis près d'une heure, à en étudier tour à tour et à en goûter les beautés.

Comment, me disais-je à moi-même, M. de*** a-t-il pu écrire que la mort de Laocoon est représentée sur ce marbre comme dans les vers de Virgile? M. de*** n'a pas lu les vers de Virgile, ou il n'a pas vu ce marbre. Dans Virgile, l'action est successive : ici elle est simultanée. Dans Virgile, les serpents ont déjà déchiré les deux enfants, quand leur père vole à leur secours; ici, les en-

fants et le père sont attaqués à la fois. Laocoon pousse, dans les vers de Virgile, des cris effroyables, et, sur ce marbre, il se tait. Enfin, Virgile se borne à expliquer la douleur physique. Agasias* a rendu la douleur morale. Il a fait plus : il a peint, au milieu de ces deux douleurs, le courage qui combat contre elles, et les réprime l'une et l'autre. Certainement, de ces deux auteurs, l'artiste, c'est Virgile; et le poëte, Agasias. Le premier a fait un récit, mais le second un poëme. Virgile a eu principalement pour but d'émouvoir; Agasias a voulu plaire, Agasias a vaincu Virgile.

J'achevais dans mon esprit ce parallèle, je pensais à l'utilité dont pourrait être son développement, pour l'instruction des jeunes gens; combien il prêterait à mettre dans tout son jour la différence qui existe dans tous les beaux-arts, entre la mécanique qui traduit, et le génie qui compose; dans ce moment mes regards tombèrent sur un jeune homme qui dessinait, à côté de moi, Laocoon.

Je trouvais son dessin pitoyable, et je me taisais.

« Qu'en pensez-vous, me dit en italien le jeune artiste?

—Mais, lui répondis-je, vous êtes loin encore de l'original. —Je pense comme vous, m'a-t-il dit, je ne suis nullement satisfait.

* Nom supposé.

— Voilà la deuxième fois que je copie ce groupe et je ne passe jamais l'ensemble : cependant je copie, à ce que je crois, avec la plus grande fidélité.

— Si vous aviez copié, lui dis-je, avec la plus grande fidélité, votre dessin réfléchirait votre modèle aussi fidèlement qu'un miroir; mais il s'en faut assurément que votre traduction soit littérale. Elle est remplie d'omissions graves et de contre-sens manifestes. On ne peut vous reprocher, il est vrai, que votre traduction ne soit pas littérale, elle ne saurait l'être en effet. Vous ne pouvez, dans un espace si étroit, rassembler toutes les parties de votre modèle, même en petit. Il en est un grand nombre qui ne sont que des points, et qu'on ne saurait abréger; vous êtes donc obligé de choisir entre elles et de supposer le reste; mais vous avez fait un mauvais choix, et vous avez mal supposé. Vous avez choisi les détails qui peignent le corps, et rejeté ceux qui peignent l'âme. Ce que je vois sous votre crayon, c'est uniquement le corps d'un vieillard, hideux de vieillesse et de souffrance : sous le ciseau d'Agasias, c'est surtout le cœur tendre d'un père, et l'âme forte d'un sage. Aussi le Laocoon d'Agasias m'inspire-t-il une admiration sensible qui m'attache à sa douleur, tandis que le vôtre, au contraire, me révolte et me repousse.

— Mais, me répondit le jeune artiste, l'effet que je produis n'est-il pas plus naturel?

— Sans doute, l'effet que vous produisez est bien plus naturel; mais l'objet des beaux-arts n'est pas simplement d'imiter la nature, mais d'imiter la belle nature; non pas seulement d'affecter la sensibilité, mais de l'affecter en bien. L'artiste médiocre ne sait pas choisir. Il prendra précisément dans un sujet qui révolte, le côté le plus révoltant.

— Expliquez-moi donc, m'a dit le jeune homme, en quoi consistent le génie et l'intelligence qui vous frappent dans le choix de l'attitude préférée ici par l'artiste.

— Jeune homme, Agasias a été chargé de représenter sur le marbre le malheur de Laocoon. Il s'est dit sans doute à lui-même : Si je choisis l'aspect sous lequel il frappe d'abord, il fera certainement horreur, et d'autant plus qu'il sera mieux exécuté. Ces deux enfants et ce vieillard, déchirés par deux serpents! Qui pourra soutenir un pareil spectacle? Il faut pourtant non-seulement qu'on supporte celui que je veux offrir, mais encore qu'on le recherche. Il rêve, médite, descend dans son cœur; il interroge tour à tour la sensibilité et la raison. « Le secret est trouvé, « s'écria-t-il, il faut faire disparaître l'horreur « de l'action principale sous l'intérêt des acces- « soires. Ainsi je livrerai bien le corps du vieil- « lard à la morsure du serpent, mais ce corps, du « moins, sera parfait; et, sous les années, les

« morsures et les souffrances, on verra briller « par intervalle une beauté majestueuse. Ainsi, « j'exprimerais bien encore sur tout le corps de « Laocoon la douleur physique qu'il éprouve; « mais comme elle révolterait si elle paraissait « tout entière, j'en retiendrai dans l'âme une par- « tie; je mêlerai ensuite ce que je laisserai paraî- « tre avec la douleur d'un père. Mais ces deux « enfants m'embarrassent. Les montrerai-je dé- « chirés tous deux par les serpents? quelle mono- « tonie dégoûtante! et je dépasserai la pitié. Non, « il faut montrer ces deux enfants accourant à « leur père par deux chemins différents; les ser- « pents les saisiront tous deux avant qu'ils soient « arrivés; mais un seul sera leur victime et ce « sera le plus jeune; la victime sera plus touchante: « l'autre sera simplement enlacé dans les nœuds « de l'affreux reptible, et son sacrifice sera différé. « Je tâcherai que ces deux épisodes soient extrê- « mement attendrissants, afin d'éteindre, dans « la pitié que ces deux enfants inspireront, un « peu plus encore de l'horreur que doit inspirer « le père; je tâcherai, en un mot, que la pitié « soit l'effet dominant du tableau. »

Regardez maintenant, dis-je au jeune homme, comme Agasias a bien exécuté un plan si sublime et si raisonnable.

—Oui, dit le jeune homme, on voit le travail de tous les muscles tourmentés par la douleur.

—Eh! il est bien question du travail des muscles lui répondis-je. Vous ne voyez presque jamais vous autres artistes, que l'exécution mécanique Vous n'admirez presque jamais que ce que la main a fait : ce qu'a fait le génie vous échappe. Louez j'y consens, l'exécution mécanique, mais à sa place, c'est-à-dire après tout le reste. Qu'importerait, en effet, pour l'impression générale, que l'artiste eût négligé de faire souffrir quelques veines, eût mal rendu quelques chairs! Que son ouvrage serait médiocre, s'il laissait l'œil d'un homme sensible libre sitôt de quitter l'ensemble et d'errer dans les détails! que son ouvrage serait médiocre, si l'âme se ressouvenait si promptement que les personnages sont de marbre, et que le ciseau les a faits! Malheur à l'artiste qui montre son talent avant son œuvre! Son œuvre, pour toucher à la perfection, doit être tel, que d'abord le sentiment puisse en éprouver tout l'effet, et la réflexion, ensuite, en découvrir tout le mérite.

Pour moi, ce qui me saisit à la vue de Laocoon, c'est d'abord le cœur malheureux d'un père; c'est l'âme vigoureuse d'un sage; c'est la destinée déplorable d'un vieillard; c'est enfin (car c'est la dernière chose qui se montre) l'horrible souffrance d'un homme : c'est à la fois tout cela. Admirable mélange qui attache tous mes regards à un spectacle qui, présenté autrement, n'en eût jamais laissé approcher un seul!

Lorsque ensuite ma réflexion cherche le mérite de l'artiste, quelle intelligence, quelle raison, quelles connaissances, quel génie, en un mot, je saisis partout!

Agasias voulait montrer la douleur, la tendresse et le courage luttant ensemble sur le corps de Laocoon. Eh bien! il choisit une attitude qui ouvre à ces trois athlètes, qui leur déploie, qui leur livre absolument tout ce corps; et cette attitude extraordinaire, comme l'artiste l'a motivée! D'abord il fait attaquer Laocoon dans le flanc, de sorte que tout le tronc est contraint de saillir, pour fuir à la dent qui s'acharne; ensuite, il dispose un pli du serpent au-dessus des épaules du héros, de sorte que le héros est obligé, pour tâcher de rompre ce pli, de déployer les deux bras, et de tendre en avant la tête.

Cependant les convulsions de la douleur dérangeront cette attitude : l'artiste imagine de la fixer, en liant toute la partie inférieure du corps, des nœuds redoublés du reptile.

Voyez maintenant ce combat entre le courage et la douleur.

Le cri de la douleur est près de forcer ses lèvres entr'ouvertes ' mais le courage les referme : elles ne le laisseront point passer. Toute la surface de ce corps, en proie à la souffrance, ressemble à la surface d'une mer agitée qui bouillonne. Remarquez-vous, parmi ces regards plaintifs de la dou-

leur, les regards de la tendresse paternelle, qui se plaignent bien davantage?

Agasias a bien su encore intéresser à la mort du plus jeune des deux enfants. Il courait se réfugier dans le sein de son père; un serpent s'élance, l'atteint, et dans un nœud dont il lie ses jambes, le soulève et l'arrête en l'air, tandis que, d'un autre nœud, il raidit un de ses faibles bras. Enfin le serpent, du poids d'un seul de ses anneaux, qui glisse sur le sein de l'enfant, le presse, le plie, l'étouffe ; l'enfant expire en regardant son père : regard touchant! mourir si jeune! mourir ainsi! Ce corps si délicat et si tendre, étouffé par un serpent! mais du moins il a peu souffert.

La tragédie n'est pas finie. Le sort de l'aîné n'est pas décidé. Comment! aucun homme, aucun dieu ne viendra dénouer autour des jambes de cet enfant ces abominables reptiles! En vain il regarde son père; en vain ses mains essaient de rompre ces nœuds. Ses mains, hélas! sont trop faibles; mais peut-être les serpents seront-ils rassasiés quand ils auront dévoré Laocoon, et sucé la vie du jeune frère. L'infortuné, quelle attente! Le sublime artiste qu'Agasias! il me fait penser tout cela.

Avec quel génie, encore une fois, Agasias a su faire, d'un événement si horrible, une scène si attendrissante! Il a tellement occupé mon cœur, par l'image d'incidents qui touchent; mon esprit, par le spectacle d'objets qui font penser; mes

yeux, par la vue de tant de beautés ou délicates, ou sublimes, qu'à peine ai-je aperçu les serpents.

A mesure que je parlais ainsi, que mon enthousiasme s'exhalait, je voyais le jeune artiste s'animer.

Bon! me suis-je écrié, prenez vite votre crayon, vous commencez à sentir.

Le sang-froid, ajoutai-je, n'a jamais imité que ce qu'a fait le sang-froid, c'est-à-dire des choses froides. Artistes, qui n'avez que des yeux, copiez de la matière et des cadavres : il n'appartient qu'aux imaginations sensibles de copier la vie, le mouvement et la passion.

— Mais je ne conçois pas, me dit le jeune peintre, comment il est nécessaire pour bien copier d'avoir du génie, du sentiment, de l'enthousiasme : il me semble que des yeux suffisent; il me semble même qu'une certaine émotion pourrait m'empêcher de bien voir.

— Mon ami, il suffit des yeux du corps pour voir et copier ce que les yeux du corps ont vu; mais ce n'est qu'avec l'œil du génie que l'on aperçoit et que l'on copie ce que l'œil du génie a découvert. Ce n'est que dans l'émotion du même sentiment qui a inspiré tels ou tels traits, qu'on peut reconnaître ces traits. Les traits caractéristiques de l'âme ne sont visibles qu'à l'âme.

Comment voulez-vous qu'un artiste qui ne sera jamais entré dans le dessein d'Agasias, qui n'aura

pas saisi que son projet, par exemple, a été, dans le jeu de ce muscle, d'exprimer à la fois la force de la douleur qui l'irrite et le pousse, et l'effort du courage qui le combat et le retient, puisse concevoir ce mouvement composé; et s'il ne le conçoit pas, comment le rendra-t-il? Il omettra précisément le trait décisif; il croira même se rapprocher davantage de l'exactitude anatomique, en l'omettant; il sera près de placer un défaut où l'artiste a placé une beauté

Jeunes artistes, copiez beaucoup, mais imitez davantage. Ne sentez-vous pas que, pendant que votre main seule travaille, votre génie dort? vous perdez le moment de contracter l'heureuse habitude de l'enthousiasme; vous désespérez de vous.

Vous copiez des chefs-d'œuvre, dites-vous. Non : vous copiez dans des chefs-d'œuvre précisément ce qui n'en est pas. Copieriez-vous si longtemps?

Au reste, savez-vous ce que vous devez copier? les éléments du beau. Quand vous vous en serez une fois rendus maîtres, vous pourrez ensuite en former à votre gré des combinaisons qui seront originales, et vous seront vraiment propres. Copiez la nature tranquille du marbre et de la toile antique, à la bonne heure : et puis, quand vous voudrez passionner vos personnages, au lieu d'emprunter à d'autres tableaux des affections analogues, composez-les vous-mêmes; composez-

les pour le lieu, pour le temps, pour l'action; tout visage de passion empruntée ne peut être jamais qu'un masque. Voilà pourquoi, dans presque tous les tableaux d'histoire, les personnages sont si outrés et si froids; ce ne sont que de mauvais comédiens.

Le travail de copier, je le crois bien, est séduisant: il promet au jeune élève qu'il atteindra son modèle, et il ne lui demande en retour que du temps, de la patience, du crayon et de la couleur; il dispense de toute étude.

— Vous avez rencontré juste, me dit le jeune homme; voilà bien ce que nous pensons tous en nous mettant à copier.

Mais comment donc apprendrai-je à devenir un grand peintre?

— Mon ami, en devenant d'abord un poëte, un historien, un physicien, un philosophe; car pour le mécanisme de l'art qui est la dernière partie de l'art, elle doit aussi occuper la dernière : sans les autres, elle est inutile. Quand on ne sait ni penser, ni raisonner, ni sentir, à quoi sert de savoir parler? A la vérité, les trois quarts des artistes ne veulent que parler; ils ne travaillent, les malheureux, que pour des organes. Vous, si vous voulez travailler pour l'esprit et pour le cœur, prenez une autre route. Commencez par cultiver et votre cœur et votre esprit : sentez *.

* Le conseil que je donne ici est bien justifié par les Greuze,

Ce qui a perdu les arts, c'est de les avoir traités comme des métiers, de les avoir fait embrasser aux jeunes gens comme des professions mécaniques.

Les artistes s'étonnent et se plaignent du peu de goût des hommes éclairés pour les productions des beaux-arts; mais pourquoi, artistes, n'imitez-vous que des objets qui sont de trop dans la nature, ou qui y sont constamment? Offrez-nous une nature qui soit nouvelle et surtout qui soit choisie. Montrez-nous les trois fils du vieil Horace, jurant à l'envi, à la voix de leur père, la ruine d'Albe et le salut de Rome. Montrez-nous Socrate, enchaîné dans la prison et la coupe fatale à la main, conversant avec ses disciples, comme assis à un banquet, et le front couronné de fleurs *.

Mais chacun veut avoir pour soi la foule, et la foule se contente aisément. Le goût du vulgaire finit où celui des connaisseurs commence. Le vulgaire quitte l'œuvre de l'art, quand les couleurs disparaissent et que les pensées se montrent; espèce d'idolâtres pour qui l'image est le dieu.

Dès que j'eus cessé de parler, le jeune dessinateur me remercia, et me dit avec une ingénuité touchante : Il est trop tard, je suis trop avancé.

les Vernet, les Houdon, les David, les Lebrun, etc. (Note de l'ancienne édition.)

* Ces deux tableaux sont de David.

trop pressé surtout par le besoin pour passer de la route que j'ai prise dans celle que vous m'indiquez. Il soupira, et me demanda mon nom.

Je ne vous le dirai pas, lui répondis-je, mais Homère, Virgile, et, plus encore, l'amour de la gloire, voilà ce qu'il est important pour vous de connaître.

Oui, sans l'amour de la gloire, on ne fait jamais rien de grand, car on ne fait jamais d'efforts.

Alexandre ne renversait, dans l'Asie, les royaumes, qu'afin que le bruit de leur chute retentît sur la place publique d'Athènes.

LETTRE LIX.

A Rome.

J'ai vu le Colysée.

En passant sous l'arc de Titus, pour y arriver, je me suis arrêté un moment. Je me suis plu à considérer la pompe du triomphe, les dépouilles des Juifs, les esclaves qui traînent le char, la douce majesté du conquérant, cette foule de Romains heureux de lui, qui le contemplent; enfin mille empreintes du ciseau grec, plus belles les unes que les autres, et qui vivent encore sur le marbre.

J'aimais surtout à contempler un monument érigé par Trajan à Titus.

En quittant l'arc de Titus, on découvre à droite l'arc de Constantin, à gauche le Colysée, au milieu la fameuse *Meta sudans*.

Cet arc, qui fut érigé pour attester la première victoire de Constantin sur Maxence, n'atteste plus, aujourd'hui, que la décadence des arts sous Constantin.

On fut réduit, pour le parer, à dépouiller un arc de Trajan de ses bas-reliefs. Quel attentat!

Je quittai bientôt cet arc. Je jetai en passant un coup d'œil sur les restes de cette *Meta sudans*, qui n'arrête plus personne par la fraîcheur et le murmure de ces eaux abondantes qu'elle répandait autrefois. Je m'avançai enfin vers le Colysée.

Le Colysée est, sans contredit, le monument le plus admirable de la puissance romaine sous les Césars.

A cette enceinte qu'il embrasse; à cette multitude de pierres qui le composent; à cette réunion de colonnes, de tous les ordres, qui s'élèvent les unes sur les autres circulairement, pour soutenir trois rangs de portiques; à toutes les dimensions, en un mot, de ce prodigieux édifice, vous reconnaissez tout de suite l'œuvre d'un peuple souverain de l'univers, et l'esclave d'un empereur.

J'errai pendant longtemps autour du Colysée

sans oser, pour ainsi dire, y entrer : mes regards l'embrassaient avec admiration et respect.

Il n'y a tout au plus que la moitié de ce vaste édifice qui soit debout; cependant l'imagination peut encore en relever le reste et voir le monument tout entier.

J'entrai enfin dans l'enceinte.

Quel coup d'œil! quels tableaux! quels contrastes! quel étalage de ruines, et de toutes les portions du monument, et sous toutes les formes, et de chaque siècle, et de toutes les années, pour ainsi dire, portant, les unes l'empreinte de la main du temps; les autres, l'empreinte de la main du barbare : celles-ci écroulées hier, celles-là il y a peu de jours; un grand nombre qui vont tomber, et quelques-unes enfin qui, de moment en moment, tombent. Ici, c'est un portique qui chancelle, là un entablement, plus loin un gradin; et cependant, à travers tous ces débris, les lierres, les ronces, les plantes, les arbustes rampent; ils s'avancent, ils s'insinuent, ils prennent pied dans le ciment, et incessamment ils détachent, séparent, pulvérisent ces masses énormes que des siècles avaient formées, et qu'avaient unies ensemble la volonté d'un empereur et les bras de cent mille esclaves.

C'était donc là où combattaient, dans les jours des fêtes romaines, pour hâter un peu plus le sang dans les veines de cent mille oisifs, les gladiateurs, les martyrs et les esclaves.

Je croyais entendre les rugissements des lions, les soupirs des mourants, la voix des bourreaux, et, ce qui épouvantait le plus mon oreille, les applaudissements des Romains.

Je croyais les entendre, ces applaudissements, pressant, encourageant, exigeant le carnage.

Que l'ennui romain était féroce ! on ne pouvait l'amuser qu'avec du sang.

Cette pensée de la conquête de l'univers avait exalté tellement la sensibilité romaine, qu'elle l'avait jetée hors des limites de la nature et de celles de l'humanité. De sorte qu'à la fin elle ne pouvait plus trouver d'émotions assez puissantes, que dans des conquêtes de royaumes, des combats de gladiateurs et de lions, des statues colossales et d'or, des règnes de Néron et de Caligula !

Mais quel changement dans cette arène ! Au milieu s'élève une croix, et tout autour de la croix, à d'égales distances, s'appuient, sur les loges où l'on renfermait les bêtes féroces, quatorze autels consacrés à différents saints.

Le Colysée de jour en jour dépérissait, on enlevait les pierres, on le dégradait, on le souillait. Benoît XIV imagina de sauver le Colysée en le consacrant et en le fortifiant d'autels.

Ces murs, ces colonnes, ces portiques, ne s'appuient plus que sur les noms de ces mêmes martyrs, dont le sang a rejailli sur eux.

Je me suis promené dans toutes les parties du

Colysée; j'ai monté à tous les étages; je me suis assis dans la loge des empereurs.

J'aurai longtemps dans mon âme le silence et la solitude que j'ai rencontrés dans ces corridors, le long de ces gradins, sous les voûtes de ces portiques.

Je m'arrêtais de temps en temps pour écouter le bruit qu'y faisaient mes pas.

J'aimais aussi à écouter je ne sais quel bruissement sourd, plus sensible à l'âme qu'à l'oreille, occasionné par la main du temps, qui mine dans le Colysée de tous les côtés.

Quel plaisir encore j'éprouvais en considérant le jour qui se retirait peu à peu de cette vaste enceinte, en voyant la nuit se glisser par les arcades, et y répandre ses ombres!

Mes regards disputèrent longtemps encore aux ombres du soir ces débris si pittoresques. Ils s'arrêtèrent sur cette pierre isolée qui domine le plus dans les airs et sur laquelle le dernier rayon du soleil mourait.

Mais enfin il fallut sortir, riche toutefois de mille idées, de mille sensations, qu'on ne peut recueillir que parmi ces ruines, et que ces ruines en quelque sorte produisent.

LETTRE LX.

A Rome.

La richesse territoriale est peu de chose dans l'État ecclésiastique; elle ne suffirait sûrement pas pour nourrir ses habitants; mais Rome a ses ruines; elle a son nom, qui est la plus riche de toutes ses ruines.

Elle est hors d'état aussi d'envoyer aucune portion de ses denrées ou de son industrie au marché général de l'Europe; elle les consomme.

Ce n'est pas que, si son agriculture et son industrie étaient plus florissantes, elle ne pût connaître aussi le commerce; mais elles sont l'une et l'autre dans l'abandon.

Voici un échantillon de la manière dont on cultive, dans les environs de Rome, le peu de terrain soumis à la culture.

Aux époques du labour et des récoltes, des particuliers se rendent sur une place publique auprès de Rome, avec cent, deux cents, trois cents paires de bœufs; arrivent ensuite les propriétaires qui en louent un certain nombre, et les conduisent sur leurs possessions souvent à huit ou dix milles. Alors, dans l'espace d'une seule

journée, on exécute toute l'opération de la saison. En un jour, on laboure; en un jour, on sème; on moissonne et on récolte en un jour. Ces travaux de l'agriculture ressemblent à des coups de main qu'on va faire dans les campagnes.

Le sol cependant ne demande qu'à produire. Un peu d'art et de sueur obtiendrait toutes les productions qu'on voudrait des sels de cette terre, et des rayons de ce soleil, qui n'y font naître aujourd'hui que des maladies.

On évalue la population de Rome à cent soixante-dix mille âmes *.

On compte près de dix mille mendiants ou pauvres. La domesticité est plus nombreuse.

Il y a à Rome, dans la multitude, peu de raison, assez d'esprit, beaucoup d'imagination; les années y donnent des habitudes et n'y donnent pas d'expérience.

Je ne remarque que ce qui domine.

* La population n'est aujourd'hui que de 160,000 âmes; le nombre des mendiants a considérablement diminué.

LETTRE LXI.

A Rome.

La terre et l'industrie enrichissent peu les Romains ; mais, rassasiés et vêtus de la fécondité et de la chaleur du climat, ils ont peu besoin de l'industrie et de la terre.

La mendicité dont l'état, précaire partout ailleurs, est la source ordinaire des vols, n'a point ici cet inconvénient. Il n'y a pas de mendiant que la mendicité ne nourrisse, et à qui non-seulement elle donne le présent, mais ne garantisse aussi l'avenir.

Un homme, une femme, un enfant, n'ont qu'à arborer quelque guenille dans les rues de Rome, ou étaler quelque plaie, ils trouvent tout de suite à manger. La pitié des Romains ne raisonne jamais.

Il y a plus de mendiants à Rome que partout ailleurs; ils abondent de tous les côtés*.

Tout ici leur est ouvert : il leur est permis de chercher partout la charité, de la poursuivre par-

* Bien moins, cependant, que dans certaines villes manufacturières de France.

tout; la délicatesse souffre et murmure, mais l'humanité dit à la délicatesse : Ce sont des hommes.

LETTRE LXII.

A Rome.

Chez les Romains, tous les besoins ont le nécessaire, et peu est le nécessaire.

La faim est sans énergie. Un repas suffit par jour; et des fruits, des légumes, du petit poisson, peu de viandes suffisent à ce repas unique.

La soif demande et consomme très-peu de vin; mais beaucoup de citrons et de glaces.

On passe du dîner au sommeil, on dort jusqu'à six heures du soir, ensuite on ne fait rien, ou on fait des riens. La nuit arrive : tous les travaux s'interrompent, tous les ateliers se ferment; hommes, femmes, filles, chacun alors prend la volée jusqu'à trois heures du matin; on va à la promenade dans les rues du Cours, à la conversation dans les coteries, à la collation dans les auberges : les esprits même les plus graves s'abandonnent jusqu'au lendemain. Chaque soirée est une fête publique.

LETTRE LXIII.

A Rome.

Si quelque passion a troublé la paix de votre âme, allez à la fontaine de Moïse; et arrêtez-vous devant ces deux lions qui reposent..... et qui, de leur gueule entr'ouverte, laissent échapper des ruisseaux sur ce marbre. Le repos de ces lions vous calmera.

C'est bien là le repos d'un être puissant! toute l'existence de cet animal est en paix. Comme cette patte repliée devant lui a oublié ses griffes! elle semble entièrement désarmée.

Mais quel génie, quel art, quel ciseau, ont animé, en lions, ces deux blocs de marbre noir?

L'art sait faire du repos, mais c'est ordinairement celui de la mort : celui-ci est le repos de la vie.

LETTRE LXIV.

A Rome.

Le Guide a représenté allégoriquement le lever de l'Aurore sur le plafond du palais Rospigliosi.

Tandis que la Nuit enveloppe encore la vaste mer, qui est éclairée, cependant, par intervalles, de l'écume des flots qui bouillonnent, jeune, belle, simple, vêtue de voiles de toutes les couleurs, emblèmes ingénieux et brillants des nuages qui l'accompagnent, et tenant dans ses mains des fleurs, tout à coup dans les airs, rougissants par degrés autour d'elle, paraît l'Aurore. Elle s'avance en regardant derrière elle, d'un œil attendri, le Soleil qui, d'un œil non moins attendri, en la suivant la regarde : l'Aurore et le Soleil, en effet, ne peuvent s'atteindre : ils s'entrevoient à peine un moment dans les beaux jours : cependant quatre superbes coursiers rasent, en bondissant, les flots azurés qui s'enflamment et emportent le char de vermeil : les plus jeunes filles de l'Aurore, les premières Heures, si semblables à leur mère et si semblables entre elles, se tiennent, en riant, par la main, autour du char; tandis que, planant entre la déesse et les cour-

siers, l'Amour porte le flambeau du Soleil: l'Amour le secoue sur l'univers, et à l'instant le jour brille.

Quel dommage que le temps efface incessamment ce beau tableau! l'Aurore, de jour en jour, est plus pâle; elle n'a plus ses doigts de rose; elle sera réduite avant peu à annoncer les jours de l'hiver.

Quoique ce tableau soit charmant, il offre cependant des taches. L'Aurore a l'air trop sérieux, elle n'est pas assez svelte. Elle devrait glisser dans les airs, et elle marche. Pourquoi ces fleurs unies en bouquet? Ces roses sont beaucoup trop dans sa main....; il ne s'en échappe pas une seule.

C'est la Fontaine qui avait vu l'Aurore, lui qui la représente.

> La tête sur un bras, et son bras sur la nue,
> Laissant tomber des fleurs et ne les semant pas:

N'est-ce pas là l'Aurore et la Fontaine?

LETTRE LXV.

A Rome.

J'ai laissé aujourd'hui les statues, les tableaux, les palais, les obélisques, et je suis venu dans

es jardins de la villa *Borghèse*, me reposer l'admirer.

Je suis, depuis trois heures, avec la nature dans ces jardins.

Je viens de voir passer un charmant troupeau de biches, errant, comme moi, dans cette enceinte : en me voyant, elles se sont arrêtées toutes, elles ont tourné toutes ensemble à mon regard leurs jolies têtes; puis, reprenant tout à coup leur course, elles m'ont offert mille pieds délicats et vites, qui, sur la tige des fleurs et la pointe des gazons, semblaient, si j'ose parler ainsi, dévider avec volubilité leur fuite.

Montons sur cette éminence. Quel admirable coup d'œil !

Je vois la campagne de Rome*.

* A côté de la description de la campagne de Rome, par Dupaty, on verra sans doute avec plaisir la description de la même campagne par M. de Chateaubriand ; en voici quelques fragments :

« Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Ecriture ; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne ; quelques traces desséchées des torrents de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit désert d'une onde orageuse, qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez vous quelques arbres ; mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande pleine, j'ai cru voir de riches

Comment n'être pas charmé en voyant dans ce vaste tableau, la réunion de toutes les cultures, le contraste de toutes les couleurs, le mélange d'une foule de chaumières et de châteaux, tout le printemps qui finit et tout l'été qui commence, ces lointains qui unissent la terre et les cieux, ces aspects tellement fugitifs, que deux regards les trouvent changés; cette vapeur bleuâtre qui voile le penchant des monts; cette neige éclatante dont leur sommet étincelle; et, au milieu de tous ces objets, des pins, des peupliers, des cyprès, qui, parmi des tombeaux et des aqueducs en ruine, s'élèvent et semblent découper l'horizon.

moissons : je m'en approchais, et ce n'était que des herbes flétries qui avaient trompé mon œil ; quelquefois, sous ces moissons stériles, vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs; les fenêtres et les portes en sont fermées; il n'en sort ni fumée ni bruit, ni habitants ; une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin, l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que vous voyez ces champs tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte, que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire le Tombeau de Néron, que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble dans son orgueil avoir voulu s'isoler. Elle s'est séparée des autres cités de la terre ; et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Mais j'aime encore mieux ce bocage retiré où je suis assis maintenant; seul, et me sentant seul, du papier et une plume auprès de moi; le ciel le plus pur sur ma tête; à droite, à gauche, les arbustes les plus riants et les plus sombres; tandis que, du milieu de ces groupes verts, le superbe porphyre montant hardiment en colonne, porte sur son brillant sommet de pourpre des statues d'un marbre éclatant.

Mais j'aperçois une colonnade. Levons-nous maintenant, et promenons-nous.

Il me serait impossible de vous peindre ce qu'on éprouve lorsque Rome vous apparaît tout à coup, au milieu de ses royaumes vides, *mania regna*, et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qu'éprouvaient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple. La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments vous oppressent, et votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob.

Vous croirez peut-être, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines? vous vous tromperiez beaucoup, elles ont une inconcevable grandeur; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile:

Salve, magna parens frugum, Saturnia Tellus,
Magna virûm!...

Rien n'est beau comme les lignes de l'horizon romain, comme la douce inclinaison des plans, et les contours suaves et fuyants des montagnes qui la terminent. Souvent les vallées y prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les coteaux y sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait re-

Voilà des statues antiques. C'est Vénus, c'est Apollon, c'est un faune.

Voilà aussi les inscriptions funéraires gravées sur des tablettes de marbre, qui sont incrustées dans le mur :

A un père et à une mère qui m'ont aimé.
A mon enfant.
A une sœur qui m'était chère.

Charmante retraite! comme on est bien caché ici, dans le sein même de la nature!

Mais quel bruit agréable et doux s'insinue in-

mué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et fait disparaître ce qu'ils pourraient avoir de trop dur et de trop heurté; il n'y a pas de masses si obscures dans les rochers et les feuillages où il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre le ciel et les eaux..... Quelquefois de beaux nuages, comme des chars légers portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'Occident toute la pourpre de ses consuls et de ses Césars sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne disparaît pas aussi vite que dans nos climats. Lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elles se raniment tout à coup sur quelque autre point de l'horizon. Un crépuscule semble succéder à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes, l'air ne retentit plus de chants bucoliques. Les bergers n'y sont plus : *Dulcia linquimus arva;* mais on voit encore les grandes victimes du Clytumne, des bœufs blancs ou des troupeaux de cavales demi-sauvages, descendre seuls au bord du Tibre, et venir s'abreuver dans les eaux. Vous vous croiriez transporté aux temps des vieux Sabins, ou au siècle de l'Arcadien Évandre, alors que le Tibre s'appelait encore Albula, et que le pieux Énée remonta ses ondes inconnues. »

sensiblement dans le silence qui m'environne? C'est le concert enchanteur du soir, des rossignols qui exhalent leurs derniers accents, des oiseaux qui s'enfuient devant la nuit qui menace, les zéphrys qui quittent les calices tremblants les fleurs qu'ils ont fait éclore aujourd'hui, enfin, le toutes les eaux qui, dans ce jardin immense, ou ruissellent, ou jaillissent, ou tombent sur les gazons et les marbres.

Que ne puis-je voir paraître en ce moment tous nes enfants, les voir tous accourir, suivis de leur imable mère, belle de ses vertus et de ses enants, et remplissant à la fois mon cœur de cris le bonheur et de joie!

Que j'aurais de plaisir à voir Emmanuel, Auguste, Adrien, Fanny, Adèle, Éléonore, se répandre dans ces bosquets, fouler à l'envi tous ces azons, s'enfoncer dans toutes ces ombres du soir, t dans leurs jeux folâtres remplacer sur la mousse t les fleurs, et les zéphyrs et les papillons!

Je prendrais un moment Charles avec moi; je e mènerais là-bas, sous ces lauriers, devant ces tatues de Brutus, de Caton et de Cicéron; et là e tâcherais d'échauffer un peu sa jeune âme, en ui parlant, avec ces marbres, des âmes de ces rois grands hommes.

Rêve trop aimable! Ils sont à trois cents lieues e moi; plusieurs mois encore nous séparent!....

Mais déjà la nuit s'avance : il ne reste qu'un rayon de jour sur le sommet de cet obélisque ; il meurt sur le front de cette Vénus.

Célèbre villa Borghèse ! d'autres raconteront ton architecture, tes marbres, tes albâtres, tes bronzes, tes tableaux, ta magnificence et ton luxe : et moi, je dirai tes oiseaux, tes gazons, tes colombes, tes troupeaux de daims et de biches, mais surtout le silence et la paix de tes jardins solitaires.

Aimable paix, comme vous restez dans cette enceinte, demeurez aussi dans mon cœur, suivez-moi au milieu des passions des hommes, au milieu des maux qu'ils endurent et des maux qu'ils font souffrir : écartez de moi les ennuis secrets qui tourmentent inévitablement quiconque a jugé et les hommes, et les choses, et la vie, et la mort.

LETTRE LXVI.

A Rome.

Si je ne vous ai pas encore parlé de l'église de Saint-Pierre, c'est qu'il est impossible de trouver, dans aucune langue, des expressions pour en parler dignement.

La place qui est devant cette église est une des plus belles de l'Europe.

Au milieu d'une enceinte immense, couronnée circulairement d'un vaste portique qui soutient, sur quatre cents colonnes majestueuses, deux cents statues colossales; entre deux superbes bassins noircis de bronze et de temps, d'où jaillissent, étincellent, retombent et murmurent nuit et jour des eaux éternelles, s'élève, pompeusement dans les airs, un magnifique obélisque.

Cet obélisque est de granit; il a été taillé en Égypte: il a été élevé par Sixte-Quint.

Il n'est pas étonnant que l'église de Saint-Pierre soit devenue un si prodigieux édifice. Entreprise par le génie de Léon X, qui désirait, des chefs-d'œuvre de tous les beaux-arts, faire un chef-d'œuvre; achevée par le caractère de Sixte-Quint, qui voulait tout achever*.

Ce monument est un des plus étendus qu'on connaisse. Il sépare en deux le mont Vatican; il couvre le cirque de Néron, il achève de fermer, entre Rome et l'univers, la célèbre voie Triomphale.

Rien ne peut rendre ce ravissement qui saisit l'âme, lorsqu'on entre dans l'église de Saint-Pierre pour la première fois; lorsqu'on se trouve sur le pavé étendu, parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de tous

* Voir à la fin du volume l'Appendice.

ces tableaux, de toutes ces statues, de tous ces mausolées, de tous ces autels, et sous ce dôme...; enfin dans cette vaste enceinte où les plus grands pontifes et tous les beaux-arts ne cessent, depuis plusieurs siècles, d'ajouter en granit, en or, en marbre, en bronze et en toile, de la grandeur, de la magnificence et de la durée.

On pouvait amonceler à une plus grande hauteur, sur une plus grande superficie, une plus grande quantité de pierres. Mais de tant de parties colossales, composer un ensemble qui ne paraisse que grand; de tant de richesses éclatantes, faire un monument qui ne paraisse que magnifique, et de tant de parties faire un seul tout; c'est là le chef-d'œuvre de l'art, et l'ouvrage en partie de Michel-Ange!

Il y a, dans l'église de Saint-Pierre, dix-huit années entières de la vie entière de Michel-Ange!

Mais que de défauts, dit-on, dans cet édifice! non pas du moins par le sentiment et le regard : il faut que le compas les y cherche, et que le raisonnement les y trouve.

Vous prenez une toise pour mesurer la grandeur de ce temple! Tout le temps que j'y ai été, j'ai pensé à Dieu..., à l'éternité; voilà sa véritable grandeur.

Il est impossible d'avoir ici des sentiments médiocres et des pensées communes.

Quel théâtre pour l'éloquence de la religion! Je voudrais qu'un jour, au milieu de l'appareil le plus pompeux, tonnant tout d'un coup dans la profondeur de ce silence, volant de tombeaux en tombeaux et répétée par toutes ces voûtes, la voix d'un Bossuet éclatât; qu'elle fît tomber alors, sur un auditoire de rois, la parole souveraine du Roi des rois, qui demanderait compte aux consciences réveillées de ces monarques pâles, tremblants, de tout le sang et de toutes les larmes qui coulent en ce moment, par eux, sur la surface de la terre*.

LETTRE LXVII.

A Rome.

Je compte partir demain pour Naples, mais je reviendrai faire mes adieux à Rome.

Cependant je ne veux plus différer à vous dire un mot du cardinal de B...., et puis du pape.

Le cardinal de B.... a toujours été à sa place, et presque toujours heureux; sur le Parnasse, avec les muses; à la cour, avec les rois; au Va-

* Il n'est pas nécessaire de faire remarquer combien ces déclamations contre les rois sont exagérées.

tican avec les papes; dans sa maison d'Albano, avec lui-même.

Il a toujours trouvé et pris, dans son esprit ou son caractère, les talents et les vertus qu'il lui fallait.

Sa maison est ouverte à tous les voyageurs de toutes les parties du monde; il tient, comme il le dit lui-même, l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe. On ne voit guère les cardinaux qu'à sa table.

J'avais ouï dire qu'on lui faisait de la peine quand on lui rappelait ses vers. Pour moi, je suis témoin qu'il ne fait cette injure ni aux muses ni à la postérité. J'ai entendu le cardinal de B.... parler de l'auteur des *Quatre Saisons* et de l'abbé de B.... de très-bonne grâce et même avec connaissance.

Le cardinal de B.... a l'accueil le plus facile, le commerce le plus uni. Il conte beaucoup, mais vite, et il ne croit jamais avoir fait les mots heureux qu'il redit.

On dit que son esprit a baissé un peu, ou du moins qu'il a pâli; je ne le crois pas : je pense qu'il use seulement quelquefois du privilége que donne la réputation méritée d'avoir de l'esprit, qu'il se dispense de la peine ou de la vanité, ou du ridicule d'en montrer; à peu près comme ces braves qui, après avoir fait leurs preuves, refusent souvent de se battre.

Il paraît n'avoir aucun préjugé, et il ne montre aucune prétention : sa naissance, ses succès, son chapeau, semblent n'être à ses regards que de la fortune.

Il est difficile d'être plus chéri à Rome, quoique singulièrement estimé. Tout ce qui l'approche se retire content; il est si juste! Tout ce qui l'environne est heureux; il est si bon!

A l'égard du pape, il fait dessécher les marais Pontins; il enrichit le musée de Clément XIV; il épure la législation criminelle; son neveu même a perdu un procès immense. Il vient de prendre pour premier ministre un homme du premier mérite : voilà Pie VI.

Ce pape est d'une si belle figure, que le peuple le voit toujours avec complaisance. Une belle figure n'est point un avantage indifférent pour les souverains : leur visage règne.

LETTRE LXVIII.

A Rome.

Je sors de l'église du couvent de Saint-Onuphre. — Et qu'avez-vous été faire à Saint-Onuphre? — Voir la gloire dans tout son néant, la fortune dans tout son caprice, le génie dans tout son mal-

heur; c'est-à-dire contempler la cendre de cet immortel poëte que la nature força de faire des vers à sept ans, et de terminer la *Jérusalem délivrée* à trente; qui, après avoir consumé la plus grande partie de sa vie, ou à la cour, ou dans l'exil, ou dans les fers; traité tour à tour comme un homme de génie ou comme un fou, tout à coup, vers le terme de sa carrière, se vit appelé, par un caprice de la fortune, pour être couronné en cheveux blancs au Capitole; mais, par un autre caprice de la fortune, fut enseveli, la veille de son couronnement, au Capitole, dans le couvent de Saint-Onuphre. Voici une inscription digne du Tasse :

TORQUATI TASSI
OSSA HIC JACENT.

Ici gisent les os du Tasse.

La fin honore les moines qui élevèrent ce monument :

HOC, NE NESCIUS ESSET HOSPES,
FRATRES HUJUS ECCLESIÆ POSUERUNT.

Afin qu'on sût où était le Tasse,
Les frères de ce couvent ont tracé ces lignes.

Ils savaient donc le prix d'un grand homme!

On prétendit que le Tasse était devenu fou : mais jamais il n'eut d'autre folie qu'une sensibi-

lité extrême et qu'un génie supérieur. De tout temps, il a existé de ces grands et de ces hommes médiocres qui, pour se dérober à l'admiration et aux regards dus aux grands hommes, osent appeler la sensibilité de la folie, et le génie de l'exaltation.

Il est difficile d'imaginer à quel degré de misère la fortune abaissa le Tasse. La main qui avait tracé les portraits d'Armide, d'Herminie, de Clorinde, de Bouillon et de Tancrède, écrivait furtivement au fond d'un cachot, chargée de fers : « Ce n'est pas assez d'être exilé, banni, empri-« sonné même, d'être livré à la maladie, à la so-« litude et au silence; ils m'ont encore défendu « d'écrire. »

Que cette plainte du Tasse est touchante! que cette rigueur était horrible! on avait défendu au Tasse d'écrire!

Hommes médiocres, telle fut la destinée du Tasse! Pardonnez donc au talent.

LETTRE LXIX.

A Rome.

Je n'aime point les tableaux allégoriques, à

moins que le voile ne soit transparent, et les ornements peu nombreux*.

La vérité ne doit se cacher, qu'afin qu'on la remarque. Elle peut se parer quelquefois, mais en vierge modeste, et non en courtisane ou en coquette, uniquement pour avertir ou arrêter le regard et non pas pour le séduire.

Je viens de voir deux tableaux où ces conditions sont remplies

Voici le premier.

Un vieillard, la tête affublée d'un bonnet noir, l'œil triste et sombre, compte des écus sur une table. A sa droite, un homme mûr, le front couvert de lauriers, d'un air sérieux lit et médite: à sa gauche, un jeune homme, couvert d'un chapeau orné de plumes, pince, en souriant, de la guitare, tandis que, devant eux, auprès d'une fenêtre, la tête nue, un enfant plein de grâces entr'ouvre, en riant, une cage, et appelle les oiseaux qui passent.

Ne venez-vous pas de voir les quatre âges de la vie de l'homme?

Voici le second tableau qui sert de pendant au premier:

Une petite fille, assise par terre, joue, d'un air

* Cette idée a été très-heureusement rendue par M. Lemière, à qui la poésie doit tant de vers ingénieux et brillants.

« L'allégorie habite un palais diaphane. »

très-sérieux, avec une poupée qu'elle déshabille; tout auprès, une jeune fille, debout, se regarde avec complaisance dans un miroir, et se pare; à ses côtés, coiffée et vêtue modestement, une femme d'un âge mûr, assise devant un métier, brode attentivement, mais sans se hâter, un canevas; plus loin, à moitié couchée, dans un grand fauteuil, et auprès d'une cheminée, une vieille, le visage renfrogné, des lunettes et un livre sur les genoux, tousse et gronde.

Comment ne pas reconnaître là les quatre âges de la vie de la femme?

LETTRE LXX.

A Naples.

Voir Naples, disent les Napolitains, et puis mourir. Et moi, je dis : voir Naples, et puis vivre.

Devant Naples, et à dix-huit milles en mer, on aperçoit l'île de Caprée. Affreux Tibère!

Deux chaînes de coteaux embrassent cette mer, et semblent aller joindre Caprée, pour fermer le passage aux vaisseaux. Chacun de ces coteaux est également favorisé de la nature et des arts. Si celui-ci étale *Portici, Herculanum, Pompeïa,* une foule de maisons de campagne, celui-là étale la

belle promenade et le beau quai de *Kiaja*, la villa *Reale*, et une multitude de palais.

Sur l'un de ces coteaux, il est vrai, domine et fume le Vésuve : mais le laurier du tombeau de Virgile s'élève et verdit sur l'autre.

Ce château qui s'avance au milieu de la mer, ces palais qui la bordent, ces coteaux qui la dominent, ce Vésuve dont la réverbération l'enflamme, ces barques qui la sillonnent, ces vents qui la tourmentent, cette île de Caprée qui la termine, et enfin ce brillant soleil qui, tous les jours, pour aller d'un rivage à l'autre, passe.... : tout cela forme un tableau, une situation, un enchantement qu'il est impossible de rendre.

J'arrive à Naples, et déjà je conçois que Virgile a composé à Naples ses *Géorgiques :* que des hommes sensibles et délicats, la comparant à une vierge, l'ont appelée Parthenope : je conçois enfin, qu'ils lui ont donné le surnom d'oisive. Eh ! qu'y a-t-il à faire à Naples, si ce n'est de jouir et de vivre?

LETTRE LXXI.

A Naples.

Le château *Capo-di-Monte* mérite moins sa réputation que son nom.

Il prend fantaisie un jour, à je ne sais quel roi de Naples, de placer un château sur la crête de la montagne, à laquelle est adossé Naples. On creuse, on porte des pierres, on taille, on élève, on couvre. On aperçoit alors que tout ce vaste édifice pose entièrement sur une carrière; et on a recours, pour le soutenir, à des travaux prodigieux. Enfin, quand l'édifice peut tenir debout, on découvre qu'il n'y a point d'eau aux environs, point de chemin facile pour les voitures, que le château est éloigné de tout. On l'abandonne. Seulement on jette dans les appartements une poignée de livres; on accroche aux murailles quelques centaines de tableaux; on établit un médailler dans une salle : et voilà un château devenu musée. Vous riez! avez-vous fini le Louvre?

Le château *Capo-di-Monte* ne mériterait guères la peine que les étrangers sont obligés de prendre pour obtenir la permission de le voir, sans la *Danaé* du Titien et quelques tableaux du Corrège qui les appellent.

Le tableau de Danaé est beau, il est vrai, mais c'est toujous la même femme que le Titien nous présente, tantôt sous le nom de Vénus, tantôt sous le nom de Danaé, tantôt sous un autre nom. Quoi qu'il en soit, ce peintre me semble, jusqu'à présent, le seul qui ait vraiment peint la nature humaine; les autres ne font que la dessiner plus ou moins mal, et qu'enluminer leurs dessins.

Ce n'est pas l'imagination seule qui trouve, dans les tableaux du Titien, la nature humaine; c'est l'œil lui-même; et l'œil n'a pas besoin, pour l'y trouver, d'être aidé par la mémoire et par l'habitude, car elle y est. L'imitation est tellement complète, qu'elle ne fait pas illusion.

Si ce savant pinceau, qui a réussi à faire la nature humaine, comme d'autres à faire le ciel, ou l'eau, ou les fleurs, eût servi une imagination plus sensible, quels tableaux il eût enfantés!

Mais le Titien saisissait beaucoup mieux le corps que l'âme. Il entendait peu la langue des passions, et savait mal la parler.

La nature avait réservé ce don à l'incomparable Corrège. Le Corrège! comme il entendait particulièrement la tendresse! C'est sur cette aimable affection qu'il versait, pour ainsi dire, toutes les autres; elle en était comme le fond.

Je ne sais par quel enchantement le cœur s'attendrit devant les tableaux du Corrège; il se remplit d'une douce complaisance. On rêve, en les quittant, aux objets qui nous sont chers.

Les autres peintres travaillent d'imagination, de raison, de mémoire, travaillent de tête. Le Corrège travaillait de cœur. Il ne composait pas, il exprimait.

Jamais je n'oublierai son charmant tableau de Sainte-Catherine, de la Vierge et de l'Enfant Jésus.

Et peut-on oublier cette touchante Sainte? Avec

quelle complaisance tendre, mais respectueuse, elle implore le divin Enfant! On voit qu'elle le prie uniquement pour la douceur de prier. Elle est bien volontairement à genoux! C'est bien son cœur qui joint ses mains! L'Enfant regarde, en souriant, sa Mère, qui regarde elle-même l'Enfant et lui sourit. Peut-on peindre dans aucune langue ces doux sourires?

A côté de cela, des batailles, des incendies, des orgies! Le regard passe avec dédain, il ne peut s'arrêter que devant la Madeleine du Gnide ou la Rachel de l'Albane.

J'ai vu encore avec plaisir plusieurs tableaux du Schidone, élève du Corrège. Ce peintre a montré, dans presque tous ses ouvrages, l'esprit de son maître, et dans quelques-uns son âme.

Il s'en faut bien peu qu'il ne soit du Corrège, ce charmant tableau de la Charité, par le Schidone.

Que de grâces et de bonté dans la jeune femme qui donne à ces pauvres enfants des morceaux de pain! Quelle attention et quelle joie dans les enfants!

Je n'aime point la Vénus du Carrache; je n'aime point la mort de Tancrède; je n'aime point son Armide et son Renaud. Le Carrache traite ses sujets en historien, il fallait les traiter en poëte.

Comme tout cela est matériel! Il est des sujets

qu'il ne faut presque pas penser pour les bien rendre; il faut uniquement les rêver.

Voici plusieurs manuscrits dignes d'être vus : un entre autres contenant l'office de la Vierge, écrit sur du vélin, et orné de copies en miniature des tableaux des plus grands maîtres. C'est l'ouvrage d'un certain *Clovio*. Rien de plus parfait que les vignettes. Vous cueilleriez ces fraises et ces roses qui ont trois siècles : un enfant tâcherait d'attraper ces papillons.

Ce manuscrit arabe est curieux; il est écrit sur des feuilles d'arbre.

Je n'ai point vu de bloc de cristal d'une grosseur si prodigieuse. Il étincelle des plus purs et des plus riches feux du soleil.

J'ai remarqué plusieurs instruments de différents arts en usage à *Otaïti*, surtout une flûte dont les Otaïtiens jouent avec le nez.

La collection des médailles en cuivre et en or est considérable. Elle vaut, dit-on, celle de Florence: elle rassure l'imagination ou plutôt la raison, qui, de plus en plus, a de la peine à croire aux Grecs et aux Romains.

Je me suis plu à examiner ces médailles, à passer entre elles les années qui les séparent. Ces médailles sont comme de petits points dans le temps, sur lesquels la mémoire se repose.

Une d'elles surtout est frappante: elle montre

ce fameux Mithridate que d'un corps prodigieux la nature avait armé.

La collection des *Camées* n'a pas moins de prix. Ces *Camées* sont des miniatures parfaites. Mais comment la main de l'homme a-t-elle pu atteindre à tant de petitesse? Sur le plus petit de ces Camées, on voit Alexandre.

Enfin, j'ai encore parcouru avec intérêt une collection de 16 volumes in-fol. des dessins des plus grands peintres, d'esquisses et d'ébauches de leurs tableaux. On aime à voir, à examiner ces germes des productions du génie.

LETTRE LXXII.

A Naples.

J'ai fait hier une promenade charmante.

J'ai d'abord été en pèlerinage sur la montagne de Pausilippe, au tombeau de Virgile.

Je l'ai trouvé, tombant en ruines, enseveli parmi des ronces qui achèvent de le détruire.

Un laurier s'élève du milieu d'elles.

Je suis entré dans le tombeau; je m'y suis assis sur des fleurs : j'ai récité l'églogue de Gallus; j'ai lu le commencement du quatrième livre de l'Énéïde; j'ai prononcé les noms de Didon et de

Lycoris; j'ai coupé une branche de laurier et ensuite je suis descendu, plein des sentiments que ce lieu doit faire éclore dans toutes les âmes qui sont sensibles à la nature et à Virgile.

En continuant ma promenade, j'ai traversé la grotte de Pausilippe, c'est-à-dire un chemin de cinq cents toises, très-haut, très-large, creusé à travers la montagne, pour abréger la route de Naples à Pouzzol. Effort prodigieux de travail et de constance! ce chemin est pavé de laves; il est l'ouvrage des Romains.

Au sortir de la grotte, je me suis avancé parmi des champs couverts de hauts peupliers, unis l'un à l'autre, par des vignes qui se suspendent à leurs fronts, sous lesquels croissent et passent, pour ainsi dire, tour à tour, dans la même année, trois ou quatre moissons différentes.

Tout à coup, une montagne énorme ouvre ses flancs, et, au milieu de coteaux noirs de châtaigniers et d'arbres sombres, je trouve un vallon enchanteur.

Ici sont les étuves sulfureuses de Saint-Germain; là, des ruines de châteaux antiques; plus loin, la célèbre grotte du Chien; partout, des allées percées dans les bois, d'une profondeur et d'une étendue immenses; enfin, au milieu du vallon dans la bouche d'un volcan éteint, un lac, le lac d'Agnano, dont la moitié est couronnée de deux rangs de hauts peupliers; le lac d'Agnano qui

roule les flots les plus purs, et que mille oiseaux aquatiques peuplent, animent et sillonnent sans cesse à l'envi.

J'entrai d'abord dans les étuves de Saint-Germain.

Dans une maison bâtie exprès, s'élèvent de la terre, en plusieurs endroits, des vapeurs de soufre plus ou moins fortes. On reste au milieu de ces vapeurs plus ou moins de temps, suivant le genre ou le degré de la maladie. C'est ainsi qu'on prend les bains à sec. J'avais peine à respirer dans certaines chambres. La vapeur me brûlait la plante des pieds. Les murailles sont enduites de soufre.

A quelques pas de ces étuves, vous trouvez la grotte du Chien. C'est une excavation dans le rocher qui peut contenir trois personnes.

Mon guide avait amené un chien. A peine avait-il ouvert la grotte que le malheureux voulut fuir; mais son maître le prit par les quatre pattes, et le coucha sur le côté. Au bout d'une seconde, la vapeur * qu'en cet endroit exhale la terre, commença à agir sur l'animal. Il enfla, se raidit,

* L'acide carbonique, ce gaz d'une odeur piquante, est impropre à la respiration. Il se dégage de la terre en plusieurs localités. Ainsi, dans cette *grotte du Chien*, dont parle Dupaty, l'acide carbonique forme à la surface du sol une couche d'environ deux pieds de hauteur. Un homme peut entrer dans cette grotte sans être incommodé: mais un chien, se trouvant, par sa taille moins élevée, plongé dans l'atmosphère d'acide carbonique, tombe bientôt en syncope, et finirait par succomber si on ne se hâtait de l'en retirer. (Note de l'éditeur.)

eut des convulsions, il avait perdu le mouvement; il expirait. On le traîne hors de la grotte, on l'expose au grand air. — Il court.

L'expérience du pistolet n'a pas réussi; tiré à deux pouces de terre, il a parti; ordinairement à cette distance, il ne part pas.

En sortant de la grotte, j'ai laissé mon escorte et j'ai fait seul, à pied, le tour du lac. Je me suis assis sur les bords; j'ai regardé les flots; en les regardant, j'ai rêvé.

J'ai été ému du contraste de ce calme heureux, de ce doux murmure, de ces ondulations insensibles des eaux du lac, avec l'agitation, avec les vagues, avec le bruissement de la mer, que je venais de quitter tout à l'heure.

Combien je me suis plu dans ce charmant vallon! Le ciel était parfaitement beau; quelques légers nuages, d'une teinte argentée, en adoucissaient l'azur. J'aimais à les voir passer sur ma tête : aimable union des couleurs et de ces eaux, et de ce ciel, et de ces montagnes, et de ces rayons vifs du soleil couchant qui étincelaient!

Je dirai aux cœurs mélancoliques et tendres, qui iront à Naples: « Ne manquez pas d'aller vous asseoir sur les bords du lac d'Agnano. »

LETTRE LXXIII.

A Portici.

Il faut voir Portici, non pour le château du roi qui n'a rien de bien important ni en architecture, ni en ornements extérieurs, mais pour sa situation pittoresque.

Portici est assis sur Herculanum, au milieu des gazons et des fleurs, entre le Vésuve qui au-dessus de sa tête fume, et la mer qui, à ses pieds, bouillonne.

Herculanum, le Vésuve et la mer, menacent tous les trois d'engloutir Portici : le Vésuve, dans ses laves ; la mer, dans ses flots; Herculanum, au milieu de ses ruines.

Portici mérite encore d'être vu pour quelques statues de marbre qui décorent son péristyle, surtout pour les statues équestres des deux Bourbons, monuments de la reconnaissance ou de la flatterie ; car on a prostitué les statues dans tous les temps. Ce n'est pas que je sois aussi enthousiaste que beaucoup d'amateurs, de celle du fils; il est placé naturellement à cheval; mais il a une figure ignoble; mais il se tient en paysan; mais le cheval, qui est de marbre, paraît de marbre.

Les objets les plus dignes de votre curiosit sont deux cabinets, l'un de peintures antiques et l'autre de vases, d'instruments et de statues également antiques.

Un volume entier ne décrirait pas tout ce qu intéresse dans le second de ces cabinets.

Tout y est, en effet, ou ingénieusement inventé ou élégamment travaillé, ou formé de matière précieuses, et d'ailleurs antique et romain.

Les Romains avaient travaillé les lampes avec un soin singulier. Tous les ornements, toutes les formes des lampes sont animées de figures d'hommes et d'animaux, dans la composition desquelles le goût s'est plu, ou l'imagination s'est jouée.

J'ai remarqué, entre autres, celle-ci : à l'extrémité d'une table de bronze, s'élève le tronc d'un vieil arbre; il a déjà perdu ses feuilles, il va perdre ses branches; à toutes ces branches sont négligemment attachées, par des chaînes légères qui les suspendent à différentes hauteurs, et à différentes intervalles, sept à huit petites lampes de bronze, toutes variées dans leur volume et dans leurs formes, toutes ciselées avec un art, avec une élégance admirable.

Cette élégance et cet art ne se font pas moins admirer dans les candélabres, dans les trépieds, dans les *Lecti-Sternium;* surtout dans un trépied formé par trois Satyres, qui portent sur leur tête,

une large cuvette; ils respirent : c'est avoir coulé la vie en bronze.

Voilà presque nos instruments d'agriculture et de chirurgie. La nécessité a dicté à peu près les mêmes arts et les mêmes lois par toute la terre.

Cette collection d'instruments de chirurgie, d'agriculture, de cuisine, de musique, de guerre, de religion offerts ensemble à l'imagination et à l'œil, présente un tableau bizarre.

La forme des vases, et particulièrement des coupes, est délicieuse : on veut y boire.

Je me suis assis dans une chaise curule.

Je n'avais jamais vu de *lacrymatoires*, de ces petites fioles où l'on recueillait les larmes qui avaient coulé sur les tombeaux. On les ferait aujourd'hui plus petites. Il vaut bien mieux n'en pas faire. Les Romains avaient outré tout; la nature était pour eux trop étroite : ils tâchaient d'en sortir de tous les côtés.

L'idée de la conquête du monde, qui était la première idée romaine, avait donné le ton à toutes les autres; il fallait bien que toutes les autres fussent exagérées, pour être d'accord avec celle-là.

Qui ne serait surpris, en parcourant les restes d'Herculanum, de rencontrer des œufs entièrement conservés, ainsi que du pain, du blé, de

l'huile, du vin, comme aussi des réchauds avec leurs charbons et leurs cendres?

On est étonné et ravi que quelque chose de si périssable ait échappé à tant de siècles qui ont passé dans Herculanum.

On aime à voir un grain de blé triompher du temps, comme la statue de bronze, et partager avec elle l'éternité.

Mais ce qui frappe et étonne peut-être encore davantage, ce sont des manuscrits brûlés qui gardent dans cet état les pensées qui leur ont été confiées. Le feu s'est arrêté à elles, et leur a laissé tout juste ce qu'il fallait de matières pour leur conserver l'existence. Mais comment les tirer de là? comment rétablir entre elles la communication interrompue par le feu?

Le moyen a été trouvé; mais il exige une patience inimaginable, une dextérité extrême, et beaucoup d'années. On déroule insensiblement avec une lenteur et une précaution infinie, chaque couche de cendre; et, à mesure qu'on la déroule, une feuille d'un papier léger comme le souffle la suit par derrière, la saisit, se l'applique, se l'attache: elle reçoit une ligne et puis une autre; quelquefois, au bout d'un mois, elle s'est emparée d'une page.

Quel soin pour empêcher que toutes ces cendres, quand on les remue, ne se confondent, et pour que ces signes de la pensée, conservent en

tre eux leur vraie place, qui fait toute leur existence!

La partie de ces manuscrits conservée est celle qui a été brulée, l'autre que le feu n'a pas touchée, a péri.

On est parvenu à ressusciter un manuscrit grec sur la musique.

Les bustes et les statues de bronze sont la plupart du meilleur goût et du plus beau travail. Rien n'est comparable surtout à un *faune* qui dort. Il est véritablement endormi.

J'ai admiré aussi deux jeunes lutteurs : ils vont lutter? on a peur, car on oublie qu'ils sont de bronze.

Tous les appartements du cabinet sont pavés de débris de mosaïque trouvés dans Herculanum.

Je ne dois pas omettre un des monuments les plus curieux de ce cabinet célèbre : ce sont des fragments d'un enduit de cendres, qui, lors d'une éruption du Vésuve, surprirent une femme, et l'enveloppèrent en entier. Ces cendres, pressées et durcies par le temps, autour de son corps, l'ont pris et moulé parfaitement. Des morceaux de linge sont attachés à la cendre.

LETTRE LXXIV.

A Salerne.

La route de Pompeïa à Salerne est délicieuse. On marche d'abord sur une lave qui coula, il y a quelques années, depuis le sommet du Vésuve jusqu'à la mer.

Ce n'est plus ensuite de tous les côtés, surtout depuis un petit bourg qu'on nomme *la Cave*, qu'une allée d'arbres qui serpente dans un pays enchanté.

Que ces montagnes sont vertes ! comme elles sont bien cultivées ! les charmantes maisons semées çà et là ! Le voyageur ne peut s'empêcher de croire que c'est là qu'on est heureux ; qu'on l'est du moins pendant l'été. On voudrait s'arrêter partout. Mille ruisseaux se cachent dans ces montagnes, et murmurent : on n'entend que ruisseaux et qu'oiseaux. On respire à midi la fraîcheur du soir : l'été ici ne fait que passer.

Mais déjà j'aperçois Salerne.

Salerne n'offre aucun monument curieux ; seulement la cathédrale est précédée d'un portique qui fait admirer ses colonnes.

On admire encore dans l'église des *bas-reliefs*. L'un d'eux représente un Christ mourant.

Les murs qui environnent l'autel sont chargés d'*ex-voto* et de membres de corps humain, en cire, affectés chacun de la maladie dont l'*ex-voto* l'a guéri.

La manie d'avoir des coureurs s'est étendue de Naples jusqu'à Salerne. J'ai vu deux misérables coureurs devant un misérable carrosse, attelé à deux misérables chevaux, qui traînaient deux misérables gentilshommes.

La misère fardée de luxe est effroyable.

LETTRE LXXV.

Sur le fronton d'un temple.

A Pœstum.

Non, je ne suis point à Pœstum, dans une ville de Sybarites.

Jamais les Sybarites n'ont choisi pour habitation, un si horrible désert, n'ont bâti de ville au milieu des ronces, sur un sol aride, dans un lieu où le peu d'eau qu'on rencontre est croupissant et salé.

Menez-moi dans un de ces bosquets de roses qui fleurissent encore dans les vers de Virgile*

* Biferique rosaria Pœsti.

Montrez-moi des bains d'albâtre ; montrez-moi des palais de marbre ; offrez-moi partout l'élégance, et vous pourrez me faire croire alors que je suis à Pœstum.

Il est pourtant vrai que ce sont les Sybarites qui ont bâti ces trois temples, dans l'un desquels j'écris cette lettre, assis sur les débris d'un fronton qui a vaincu deux mille ans.

Des Sybarites et des ouvrages de deux mille ans !

Comment donc des Sybarites ont-ils imaginé et mis debout des colonnes d'un nombre si prodigieux, d'une matière si vile, d'un travail si brut, d'une masse si lourde et d'une forme si monotone ?

Les colonnes grecques n'avaient pas coutume d'écraser le sol ; elles montaient avec légèreté dans les airs, elles s'élançaient : celles-ci, au contraire, s'affaissent avec pesanteur sur la terre ; elles tombent. Les colonnes grecques avaient une taille élégante et svelte, autour de laquelle le regard fuyait toujours ; celles-ci ont une taille évasée et pesante, autour de laquelle les yeux ne sauraient tourner : nos crayons et nos burins, qui flattent tous les monuments, ont cherché vainement à l'amincir.

Je suis de l'avis de ceux qui pensent que ces temples sont les premiers essais de l'architecture grecque, et n'en sont pas les chefs-d'œuvre. Lors-

qu'elle a construit ces piliers, elle cherchait encore la colonne.

Cependant il faut convenir que, malgré leur rusticité, ces temples offrent des beautés ; ils offrent du moins la simplicité, l'unité, l'ensemble, qui sont les premières beautés : l'imagination peut suppléer toutes les autres, elle ne peut suppléer celles-ci.

On ne pénètre pas dans ces lieux sans émotion. J'avance à travers des campagnes désertes, dans un chemin affreux, loin de toutes traces humaines, au pied des montagnes décharnées, sur des rivages où la mer est seule; et, tout à coup, voilà un temple, en voilà deux, en voilà trois ; j'approche à travers les herbes, je monte sur le socle d'une colonne ou sur les débris d'un fronton; une nuée de corbeaux prend son vol; des vaches mugissent dans le fond d'un sanctuaire: la couleuvre, entre les colonnes et les ronces, siffle et s'échappe : cependant un jeune pâtre, appuyé nonchalamment sur une corniche, remplit des sons d'un chalumeau le vaste silence de ce désert.

On peut juger combien cet endroit est sauvage : il n'y a pas quarante ans, qu'un chasseur, en suivant un sanglier, rencontra ces ruines; il les trouva.

Aujourd'hui Pœstum n'est, pour ainsi dire, habité que par des voyageurs français, anglais, russes, et non par des Napolitains.

Le propriétaire du sol n'a pas été fort touché de la découverte : c'est un prince. Il a laissé ces temples à la destruction!

Quel dommage qu'il faille sitôt quitter ces lieux! qu'il faille déjà finir cette lettre! Mais la chaleur est extrême; il n'y a d'abri nulle part. Je voudrais pourtant bien recueillir et remporter dans mon cœur toutes les sensations que je viens d'éprouver. — Qu'on me laisse puiser encore, dans cette solitude, dans ce désert, dans ces ruines, je ne sais quelle horreur qui me charme. — Oui, j'aime à reculer de deux mille ans dans le passé, au milieu des ruines d'une ville grecque, et parmi les Sybarites.

LETTRE LXXVI.

A Naples.

J'arrivai hier de Salerne, où j'avais été coucher en quittant Pœstum.

J'ai fait toute cette course avec une célérité prodigieuse, dans un de ces cabriolets qui sont en si grand nombre à Naples. Il était traîné par un seul cheval. J'ai fait en deux jours et demi cent vingt milles.

Je me suis arrêté à Portici, pour voir le cabi-

net des peintures antiques, et le théâtre d'Herculanum.

Le Vésuve, dans une éruption, couvrit Herculanum, non-seulement de cendres comme Pompéïa, mais de couches de laves très-épaisses. Herculanum est resté enseveli pendant seize siècles. Le hasard, qui, avec le génie, a seul le privilége de déchirer les voiles de la nature et du temps, l'a découvert.

Pour voir le théâtre d'Herculanum, il faut descendre, à la lueur d'un flambeau, sous une voûte humide. Il faut errer longtemps dans les corridors d'un amphithéâtre circulaire, dont la circonférence est immense.

On admire, en passant, la solidité et la masse de ce grand monument bâti pour des milliers de siècles, mais non pas pour le Vésuve.

Après bien des détours, on arrive devant la scène; à chaque coin on voit un piédestal, avec cette inscription :

CLAUDIO ET PAPIRIO CONSULIBUS, HERCULANENSES
POSUÈRE POST MORTEM.

C'est exactement l'inscription : *A Louis XIV après sa mort.*

Le cabinet des peintures antiques, tirées des fouilles d'Herculanum, de Pompéïa et de Stabia, est intéressant. Cependant ces peintures, les unes à fresque, les autres à l'huile, plusieurs in-

crustées dans le marbre, sont placées, ou dans un jour peu favorable, ou hors de la portée de l'œil, et échappent à l'admiration.

Les animaux sont rendus avec une élégance et une vérité qui étonnent. A-t-on cueilli ces fruits et ces fleurs?

Les ornements sont véritablement des ornements, car à peine en sont-ils. On les prendrait la plupart pour des jeux du goût de Raphaël; quelques-uns pour des fantaisies de l'imagination chinoise.

J'ai remarqué un petit chariot traîné par deux abeilles : un papillon est assis sur le siége en cocher; il tient les rênes avec ses pattes.

J'en ai rémarqué un autre traîné par un perroquet, et guidé par une cigale.

Un troisième, chargé d'une aiguière entrelacée de roses, est conduit par deux petites sirènes.

Le pinceau a très-heureusement réalisé ces jolis rêves.

La plupart des grands tableaux sont aussi d'une composition grecque, c'est-à-dire fort simple, mais infiniment délicate. C'est une nymphe qui cueille une fleur; — une bacchante qui présente à boire à un monstre marin; — une dryade endormie; — un danseur qui, sur une corde, déploie toute l'adresse et toute la vigueur du corps de l'homme. C'est encore le vieux Silène, élevant entre ses bras un petit enfant qui tend ses

mains vers une grappe de raisin, que lui présente une jeune fille par-dessus la tête du vieillard.

Chacun de ces tableaux, vous le voyez, n'est qu'une pensée, comme chaque ode d'Anacréon, qu'un sentiment.

LETTRE LXXVII.

A la lueur d'une éruption, à minuit.

A Naples.

J'ai tracé ces deux lignes sur le sommet du Vésuve, à la lueur d'une éruption.

C'est comme une médaille que j'ai frappée pour constater mon voyage; pour rappeler un jour à ceux de mes enfants qui viendraient assister aussi à cet admirable incendie, ce moment de la vie de leur père; pour embellir encore à leurs yeux, de ce souvenir, un tableau si magnifique.

Arrivé vers les six heures du soir à Résina, petit village au delà de Portici, je quitte la voiture qui m'a conduit, et je monte sur un mulet. Trois hommes robustes m'accompagnent avec une provision de flambeaux.

Je commence par monter entre deux champs

couverts de peupliers, de mûriers, de figuiers entrelacés de vignes souples et vigoureuses, qui tantôt s'appuient et se suspendent à ces arbres, tantôt montent et se soutiennent d'elles-mêmes au milieu des airs.

On me fit remarquer, en passant, la maison où Pergolèse vint essayer d'adoucir cette mélancolie si heureuse et si fatale, à laquelle il dut, à vingt-sept ans, son *Stabat* immortel et sa mort.

Après avoir traversé, pendant une heure, de beaux vergers, j'arrive à une lave immense.

Le Vésuve la vomit dans une éruption, il y a environ soixante ans.

Elle fit pâlir toute la ville de Naples. Mais après l'avoir menacée pendant un moment, elle s'arrêta là.

Quoique arrêtée et éteinte, elle effraie encore et menace.

Les bords de cette lave sont tapissés, comme les bords de la Seine, de gazons et de fleurs, et ombragés çà et là de jeunes arbustes qu'une cendre féconde arrose, pour ainsi dire, et nourrit toujours.

Après avoir suivi quelque temps un sentier très-difficile, je me trouvai sur des rochers affreux, au milieu de la cendre mouvante.

Là, la terre cesse pour le pied des animaux, mais non pas pour celui de l'homme, qui a

trouvé presque toutes les bornes que lui avait prescrites la nature, et souvent les a franchies.

Là, il fallut gravir péniblement des monceaux de scories qui s'écroulaient sous mes pas.

Je m'arrêtai un moment pour contempler.

Devant moi, les ombres de la nuit et les nuages s'épaississaient de la fumée du Volcan, et flottaient autour du mont; derrière moi, le soleil, précipité au delà des montagnes, couvrait de ses rayons mourants la côte de Pausilippe, Naples et la mer; tandis que sur l'île de Caprée, la lune à l'horizon paraissait; de sorte qu'en cet instant je voyais les flots de la mer étinceler à la fois des clartés du soleil, de la lune et du Vésuve. Le beau tableau!

Lorsque j'eus contemplé cette obscurité et cette splendeur, cette nature affreuse, stérile, abandonnée, et cette nature riante, animée, féconde, l'empire de la mort et celui de la vie, je me jetai à travers les nuages, et je continuai à gravir.

— Je parvins au cratère.

C'est donc là ce formidable volcan qui brûle depuis tant de siècles, qui a submergé tant de cités, qui a consumé des peuples, qui menace à toute heure cette vaste contrée, cette Naples où dans ce moment on rit, on chante, on danse, on ne pense seulement pas à lui! Quelle lueur autour de ce cratère! quelle fournaise ardente au milieu! D'abord ce brûlant abîme gronde; déjà

il vomit dans les airs avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendres, une immense gerbe de feux : ce sont des millions d'étincelles; ce sont des milliers de pierres, que leur couleur noir fait distinguer, qui sifflent, tombent, retombent, roulent : en voilà une qui roule à cent pas de moi. L'abîme tout à coup se referme; puis tout à coup il se rouvre, et vomit encore un autre incendie : cependant la lave s'élève sur les bords du cratère; elle se gonfle, elle bouillonne, coule..... et sillonne en longs ruisseaux de feux, les flancs noirs de la montagne.

J'étais vraiment en extase. Ce désert! cette hauteur! cette nuit! ce mont enflammé! et j'étais là!

J'aurais voulu passer la nuit auprès de cet incendie, et voir le soleil, à son retour, l'éteindre de l'éclat de ses rayons éblouissants.

Mais le vent qui soufflait avec impétuosité, m'avait déjà glacé; je descendis : avec quel chagrin! Il en coûte de détacher d'un pareil tableau, le regard qui sera le dernier!

Adieu, Vésuve; adieu, lave; adieu, flamme dont resplendit et se couronne ce profond abîme! Adieu, enfin, mont si redoutable et si peu redouté! si tu dois submerger dans tes cendres, ou ces châteaux, ou ces villages, ou cette ville, que ce ne soit pas du moins dans le moment où mes enfants y seront!

Mes guides avaient allumé leurs flambeaux. Je descendis, ou plutôt je roulai, enfoncé dans la cendre jusqu'à mi-jambes : je roulai si vite (on ne peut faire autrement), que je ne mis qu'une demi-heure à descendre un espace que j'avais mis plus de trois heures à gravir. Un de mes souliers, déchiré en mille pièces, m'abandonna à moitié chemin; l'autre, à l'endroit où j'avais quitté les mulets.

En descendant, je rencontrai des Anglais qui montaient au cratère : nous nous arrêtâmes; nous parlâmes du Vésuve; nous troublâmes un moment, de la clarté de nos flambeaux, la nuit étendue sur ce fleuve de laves, et du son de nos voix, ce profond silence.

Nous nous dîmes adieu, et je poursuivis ma route. Enfin j'arrivai à Portici bien harassé; je me couchai en arrivant, et dormis d'un profond sommeil.

Mais à six heures du matin, je me réveillai, en retrouvant le sommet du Vésuve, et son cratère, et son incendie, et sa lave devant mon imagination. Mon âme frémissait encore de toutes les émotions qu'elle avait éprouvées la veille.

L'éruption du Vésuve est un de ces spectacles que ni le pinceau, ni la parole ne sauraient reproduire, et que la nature semble s'être réservé de montrer seule à l'admiration de l'homme, comme le lever du soleil, comme l'immensité des mers.

LETTRE LXXVIII.

A Naples,

Voici quelques aperçus sur les habitants du royaume de Naples.

La première chose qui m'a frappé, après avoir regardé l'espèce humaine dans l'Italie, c'est que l'espèce humaine est presque la même dans tous les États civilisés. Elle est la même pour le fond; elle est aussi peu différente dans les formes; seulement elle varie par *des plus* ou par *des moins*, difficiles, à la vérité, à déterminer, à cause de l'imperfection des signes et du défaut des mesures.

On ne réfléchit pas assez que la plupart des phrases faites, qui roulent depuis longtemps dans le commerce de la pensée, ne peuvent presque plus aller aux choses, tant les choses ont partout changé.

Les phrases usitées dans le langage d'une nation, n'auraient pas moins besoin que les monnaies, d'être de temps en temps refondues; mais les grands écrivains, qui seuls possèdent le coin propre à les frapper, sont infiniment rares.

La population du royaume de Naples, dans les endroits habités, est prodigieuse.

On y vit à peu de frais, on vit de peu, on vit longtemps.

On vit à peu de frais : la chaleur du climat émousse singulièrement la faim, et si elle aiguise la soif, elle multiplie en même temps les moyens de la satisfaire; les Apennins désaltèrent le Napolitain de leurs neiges; la mer le nourrit de ses poissons et de ses coquillages; la cendre du Vésuve, de fruits et de blés; on est vêtu du climat.

On vit de peu : en effet, point de travail et beaucoup de sommeil.

On vit longtemps : à Naples, la sobriété et le repos économisent singulièrement la vie. La vie s'use beaucoup plus vite en France, où sans cesse les travaux, les passions et la misère la fatiguent. D'ailleurs, les maladies ici sont très-rares; car le relâchement, causé par la chaleur, y prévient les maladies chroniques; et la transpiration, causée également par la chaleur, y guérit les maladies aiguës : et puis presque partout des eaux thermales, et presque nulle part des médecins.

Aussi, l'abondance de la population est-elle extrême à Naples. On la voit. Partout on fend la foule; partout on craint d'écraser un enfant; les places, les rues, les boutiques, les maisons, semblent inondées d'habitants.

Cette population, toujours courante, pour ainsi dire, à travers la ville, est continuellement sillonnée par une multitude de carrosses, et surtout de petites calèches qui ne vont pas, mais qui volent.

Cependant il arrive dans les rues fort peu d'accidents.

Le mouvement de la rue Saint-Honoré, à Paris, n'est pas comparable au mouvement de la rue de Tolède, à Naples.

Lorsque le soir vous allez dans la rue de Tolède, la multitude des flambeaux portés par la multitude des coureurs, devant la multitude des voitures, vous présente l'aspect d'un grand convoi funèbre.

LETTRE LXXIX.

Suite de la précédente.

A Naples.

On se trompe, à Naples, avec une fourberie singulière, mais en riant.

Tout le commerce de la vie est, pour les Napolitains, un jeu *au plus fin;* ailleurs, c'est un combat *au plus fort.*

On avoue ici qu'on a trompé, et on s'en vante, comme on avoue et on se vante ailleurs qu'on a gagné.

Ce jeu ralentit prodigieusement la marche des affaires; on y médite à chaque pas, comme à chaque coup aux échecs. Il se fait aussi très-peu d'affaires. Les promesses ne sont que des paroles; on n'est lié que par des écrits, et chaque écrit recèle un procès.

La chicane, au reste, est une passion; on l'aime comme une sorte de jeu : on plaide pour se désennuyer et pour tromper.

Nulle morale dans les idées, pas même dans les sentiments. La probité paraît aux Napolitains une duperie d'esprit : la franchise, une vivacité de tempérament : l'esprit est de tâcher de tromper, l'habileté, de réussir.

La sensibilité est machinale. A l'aspect de l'homme assassiné et de l'assassin, c'est par le premier que la pitié commence; mais elle passe bientôt au second.

Le peu qu'on travaille, c'est pour parvenir à ne rien faire. Ne rien faire, est ici le bonheur.

Les cafés, les boutiques, les promenades, les lieux publics, sont pleins dès le matin, et jusqu'à midi, de toutes sortes de gens, qui lisent, en bâillant, la gazette, et regardent passer le monde.

Ne pouvant exciter en eux-mêmes des sensa-

tions par la pensée, les Napolitains demandent des sensations à tous les objets.

Il faut absolument les faire sentir, comme on fait marcher les enfants.

A midi, on va dîner. Peu de gens, comme on dit, *mettent la nappe*. Après que la vanité a bien fermé la porte, on mange un morceau dans un coin. Quand l'estomac est rempli, on se couche; et une heure avant la nuit on se lève, on retourne au café, ou bien l'on monte en voiture pour la promenade.

C'est dans ce moment que l'essaim des coureurs prend l'essor, et remplit la ville. La profession ici de quinze mille personnes c'est d'être devant un carrosse; la profession de quinze mille autres, d'être derrière.

On va se promener au *Môle* ou à *Kiaja*, ou le long de la côte de Brésilique; jamais hors de Naples, jamais à pied. Un gentilhomme n'oserait paraître le soir dans les rues à pied; il serait déshonoré.

On reste à l'Opéra, ou à la promenade, ou a l'Académie, jusqu'à cinq heures du matin.

Vous ne trouvez sur les visages, ni joie, ni plaisir, ni contentement; à la vérité, vous n'y trouvez point de peine.

Le souverain bien, comme je l'ai dit, c'est, pendant le jour, de ne rien faire; le soir, c'est de

respirer. Le soir, la fièvre de la chaleur se relâche; cela suffit au bien-être.

Peu de gens savent jouir de la nature, qui est admirable; on n'en n'a pas la force. La nature, ici, a pas d'amants. Le peuple entier est blasé. La plus grande partie du peuple ne travaille tout juste qu'autant qu'il faut pour ne pas mourir de faim. On appelle ces gens-là *lazzaroni*.

Les lazzaroni ne font pas de classe à part; il y en a dans tous les états : ce sont, tout simplement, des fainéants. Au reste, s'ils travaillent moins, c'est qu'ils ont moins besoin de travailler pour vivre; chez eux, ce n'est pas vice, c'est tempérance. Eh! quel homme travaille sur la terre, si ce n'est pour ne plus travailler?

Quand un lazzaroni a gagné pendant quelques heures de quoi vivre pendant quelques jours, il se repose, ou se promène, ou se baigne; il vit.

LETTRE LXXX.

Suite de la précédente.

A Naples.

Les beaux-arts ne sont plus connus à Naples,

si vous en exceptez pourtant la musique; car, dans un grand nombre de conservatoires, on travaille plus que jamais la voix; on la cultive à l'envi.

Les arts mécaniques sont ici dans l'enfance.

Les arts mécaniques manquent ici des instruments les plus communs aujourd'hui dans le reste de l'Europe. Ici, on met huit jours à faire un ouvrage qui, en France, coûterait une heure.

Le commerce, le service militaire, une grande partie de l'industrie et de la culture, sont dans la main des étrangers.

Cependant, les nationaux commencent depuis peu de temps à s'en mêler. On attend dans ce moment le premier vaisseau qui ait jamais tenté d'aller s'approvisionner directement dans nos ports, de sucre et d'indigo. Le capitaine de ce vaisseau sera pour Naples, un Colomb*.

Cette année a vu la première gazette napolitaine. Mais comment se fait-il qu'un petit État puisse subsister, surchargé d'une extrême population, d'une nombreuse mendicité, d'une domesticité prodigieuse, d'un militaire de plus de vingt mille hommes, et d'une armée de trente mille gens de justice?

La mer, le climat et le sol résolvent ce problème. Le climat, en réduisant tous les besoins;

* Dupaty écrivait ces lettres en 1785; les choses ont bien changé depuis.

la mer, en apportant de tous côtés ses coquillages et ses poissons; le sol, en donnant quatre récoltes différentes.

Remuer un peu la terre, ou plutôt la cendre, c'est labourer. Cette cendre est très-féconde au pied du Vésuve; elle le serait bien davantage, si elle était, non pas sollicitée, mais aidée.

Ce devrait être l'œuvre du gouvernement; mais il n'y est pas disposé. Loin de combattre la mollesse des Napolitains, il la favorise au contraire.

Le climat sans doute pousse ici l'espèce humaine à la paresse, mais pas avec assez de violence pour que des influences morales et politiques ne pussent la retenir et la repousser au travail.

On pourrait, par des moyens législatifs, tendre l'esprit.

On pourrait, par l'éducation et par des bains, neutraliser, pour ainsi dire, l'excès de la chaleur, comme les Romains l'avaient fait. Mais il n'y a pas même ici un seul bain public.

L'esprit n'est point rare à Naples, le climat lui est favorable, ainsi que la situation physique. Cette mer, cette terre, ce soleil, un regard d'Auguste et la lecture d'Homère, ont produit l'Énéïde.

Mais aujourd'hui, sur cent personnes, deux tout au plus savent lire. Il existe des provinces entières où il n'y a pas de maître d'école.

Le peu de littérature qui circule parmi un petit nombre de personnes, se borne à des traductions d'ouvrages français. C'est nous qui, dans l'Italie, fournissons maintenant des modes aux femmes et des opinions aux hommes. Tous nos grands écrivains sont connus, sont traduits, sont compilés.

J'ai trouvé l'ouvrage de M. *Necker* dans la tête, dans l'estime et dans les entretiens de tout ce qui veut prendre la peine de penser, ou qui s'en est fait un besoin. On proclame ici M. Necker, comme le fera la postérité, l'*Instituteur des assemblées provinciales en France.*

On parle sans cesse de Paris à Naples. Les Français sont aujourd'hui les Grecs de l'univers; les Anglais en sont les Romains. L'éloignement, l'imagination, et surtout le mécontentement, nous prêtent beaucoup d'avantages.

Mais tout ce que je viens de dire n'a lieu que dans une sphère très-peu nombreuse.

Disons encore un mot de la condition du peuple.

La misère ne fait point de mendiants à Naples, point de soldats. La vie y est si facile! elle y est si naturelle! La misère commet ici très-peu de vols caractérisés, et très-peu d'assassinats.

La filouterie y est plus une tromperie qu'un vol. Quand le peuple en voit faire un, il rit et il laisse faire.

La vengeance seule assassine.

On n'a encore, à Naples, rien épuré, rien dépravé, rien perfectionné.

Naples ne cherche encore les regards, ni de l'Europe, ni de l'avenir.

LETTRE LXXXI.

Suite de la précédente.

A Naples.

Les gens de loi pullulent à Naples.

On compte pour le seul royaume de Naples (la Sicile à part), c'est-à-dire pour environ quatre millions de justiciables, près de trente mille avocats ou procureurs.

Il y en a qui gagnent cinquante mille livres par an; non par leur savoir et leur intégrité, mais par leur talent pour l'intrigue et leur accès près des juges.

Les écrits que j'ai vu sortir de ce barreau, sont érudits et enflés. Nulle éloquence, car nulle vertu. Ce n'est point le barreau de France.

Les procès sont innombrables et durent souvent plusieurs siècles : ils finissent ordinairement comme les incendies, par consumer les plaideurs.

Il y a un premier tribunal, appelé la *Vicairie*, et un tribunal suprême, appelé la Chambre royale.

On ne peut rendre le vacarme qui règne dans les salles de la Vicairie tous les matins. Tous les gens de loi sans exception, conseillers, greffiers, procureurs, avocats, y ont un établissement. L'antre de la chicane est là.

Les avocats du premier ordre, qui sont au nombre de quatre cents, ont une supériorité marquée. J'ai vu les autres, ainsi que les clients, leur prendre la main et la baiser.

La justice criminelle n'est pas mieux administrée que la justice civile.

On vend l'impunité.

On emprisonne beaucoup; mais, soit corruption, soit indolence, soit esprit national, soit toutes ces raisons réunies, on ne punit que très-rarement, et presque jamais du dernier supplice.

Mais en revanche, un supplice terrible, c'est la prison. Nul accusé n'en sort guère avant quatre ans, les trois quarts y périssent; le reste, que la longueur des procès et l'horreur des cachots n'ont pu consumer, la justice le rejette aux galères.

La loi exige l'aveu du coupable pour autoriser une condamnation capitale; mais tant qu'il n'a pas avoué, on l'enferme dans un cachot, où on le prive de toute lumière; on lui ôte jusqu'à la paille, le malheureux ne peut se coucher que sur la pierre et ne vit que de pain et d'eau, si c'est là vivre.

Je me suis fait ouvrir un de ces tombeaux. Dans l'instant trois ou quatre spectres à longue barbe, les yeux caves, le visage hâve, le corps décharné, moitié nus, étonnés et éblouis d'un rayon de jour qui m'éclairait à peine, se sont élancés sur le seuil. J'ai reculé d'effroi.... Une vapeur pestilentielle s'est exhalée; ils étaient ensevelis là depuis plus de dix ans. J'ai été tenté de leur crier : *Vivez-vous?*

Un d'eux s'est avancé d'un air furieux, et s'est écrié : *Non, je n'ai point assassiné mon père!* Il avait assassiné son père, mais il n'avait pas avoué.

LETTRE LXXXII.

Suite de la précédente.

A Naples.

Je n'ai point parlé jusqu'ici de la Sicile, qui est sous des lois, sous des mœurs, sous une administration absolument différentes.

Cette belle partie de la domination du roi de Naples, où fleurit une population d'un million d'hommes, à qui la nature a prodigué ses trésors, qui nourrissait autrefois les Romains, qui donna à Athènes, à Rome, à l'univers, tant de chefs-

d'œuvre de tous les beaux-arts, est abandonnée depuis des siècles à des vice-rois et à l'Etna.

Cependant on lui a envoyé depuis peu le marquis de Carraccioli. Ce vice-roi attaque tous les abus; mais sa vice-royauté touche à sa fin.

Les Siciliens sont regardés à Naples comme des étrangers.

En tout, la Sicile est regardée par le ministère comme une excroissance incommode; la cour ne voit que Naples : les grandes capitales sont au pied des trônes, comme de hautes montagnes devant les provinces.

LETTRE LXXXIII.

A Naples.

Je vais réunir dans cette lettre plusieurs objets isolés.

Comment pourrais-je omettre, par exemple, ces douze prophètes que l'*Espagnolet* a peints sur la voûte de l'église des Chartreux, ou plutôt qu'il y a placés, tant l'illusion est complète!

Quels beaux caractères de tête! je crois avoir vu des prophètes. Ces tableaux sont le chef-d'œuvre de ce grand peintre, et un des chefs-d'œuvre de la peinture. Le pinceau de l'Espagnolet est

sévère et sombre, il est vrai, mais il est très-vigoureux : on voit qu'il a pris à tâche, comme celui de Carravage, d'effrayer et d'étonner l'œil par des contrastes, plutôt que de l'émouvoir ou de le flatter par des gradations et des nuances : il prodigue la lumière et l'ombre.

Le couvent des Chartreux, si riche d'ailleurs, le serait assez de ces douze tableaux. Le gouvernement paraît penser ainsi, car il le met de temps en temps à contribution.

Pourquoi tant vanter ce tableau de Solimènes, qui représente Héliodore chassé du temple? Il est immense, car il occupe toute la largeur de la nef de l'église de *Giesu-Nuovo;* mais que cette composition est confuse! nul choix, nul effet, aucun intérêt : ce sont des figures et de la couleur.

Quelle épitaphe on a osé tracer sur le tombeau de Sannazar, qui passa sa vie sur le Parnasse, dans les cours, dans les champs, et mourut dans un couvent! qui composa, en vers empruntés à Virgile, à Ovide, à Tibulle, un poëme sur la Vierge, et des poésies érotiques, vantées encore aujourd'hui, parce qu'on a cessé de les lire!

Da sacro cineri flores. Hic ille Maroni
Sincerus * musâ, proximus ut tumulo.

Qui? lui Sannazar, aussi près de Virgile, par son tombeau que par son poëme!

* C'est le surnom de Sannazar.

Voilà ce que fait la manie du bel esprit, et l'affectation de l'antithèse. Que de vérité elles immolent! que de monstres elles accouplent! Elles rapprochent Sannazar de Virgile.

Je vous parlerais des Catacombes de Naples, si je ne vous avais parlé des Catacombes de Rome. La sensation qu'on y éprouve en fait tout le mérite. Ces lieux plairont toujours aux imaginations mélancoliques, qui aiment à s'approcher de la mort, et à en sentir les ténèbres.

LETTRE LXXXIV.

A Naples.

Il a fait hier toute la journée un temps affreux, je n'ai pas pu sortir.

Ne vous attendez donc à aucun détail sur Naples ou ses environs; mais, pour vous en dédommager autant qu'il dépend de moi, voici l'imitation d'une élégie de Tibulle que j'ai finie hier.

C'est une espèce d'hymne que ce poëte avait composée pour les *Céréales* ou fêtes de Cérès.

Tibulle suppose que le peuple est processionnellement en marche dans la campagne.

FÊTES CÉRÉALES.

Pasteurs, faites silence, écoutez tous mes chants :
Le voici, l'heureux jour où chaque dieu des champs
Attend, pour se montrer à nos travaux propice,
Le tribut annuel d'un pieux sacrifice.
Viens, Bacchus, viens, Cérès, venez tous deux parés :
Bacchus, de pampres verts, Cérès, d'épis dorés.
Laboureur, que le soc, en ce jour tutélaire,
Oisif dans les sillons, fasse grâce à la terre ;
Que, libre en son étable, à l'abri des chaleurs,
Repose, en ruminant, le bœuf orné de fleurs :
Et toi-même, bergère, en l'honneur de la fête,
Que le fuseau roulant, que l'aiguille s'arrête.
Cependant vers l'autel, où brille un feu sacré,
D'enfants ceints de festons, l'agneau marche entouré.
Nous voici ! dieux des champs ; dieux, voilà nos domaines !
Détournez les fléaux qui menacent nos plaines.
Que le froid aquilon, que l'auster pluvieux,
N'offensent point la vigne, et ses bourgeons frileux ;
Ne la contraignent point à s'épuiser en larmes ;
Que la jeune Pomone ose étaler ses charmes.
Daigne aider, ô Cérès ! ce tuyau faible encor,
A porter le poids mûr de ta couronne d'or ;
Que ton pied triomphant tue une herbe ennemie.
Oh ! puisse encor, le soir, au bord de la prairie,
La houlette indulgente et le chien complaisant,
Ne point hâter le pas de l'agneau languissant !
Nos vœux sont exaucés ! au sein de la génisse
La fibre prophétique annonce un ciel propice.
Je vous rends grâce, ô dieux, nos guérêts sont sauvés !
Amis, qu'en longs ruisseaux le vin coule.... et buvez.
Le soir d'un jour de fête, un buveur qui chancelle,
N'offense point des dieux la bonté paternelle.
Buvez donc, buvez tous ; moi, je vais, dans mes vers,
Bénir les dieux des champs de leurs présents divers.
Chacun d'eux à l'envi, de sa main fortunée,

Enrichit ou para le cercle de l'année.
Phébus préside aux jours, Phébé préside aux nuits;
Si Flore a soin des fleurs, Pomone a soin des fruits;
Palès règne aux vallons, et Cérès, dans les plaines;
Bacchus aime à mûrir les grappes déjà pleines.
Chaque faune a ses bois, chaque nymphe a ses eaux;
Un dieu léger s'enfuit sur les légers ruisseaux.
Oui, l'homme doit aux dieux tous les biens de la vie;
Il leur doit de vingt arts la rivale industrie:
L'osier avec le chaume en cabane tressé,
Le fer en soc tranchant, dans le roc enfoncé;
Le tremblant chariot, qui sur son axe crie,
Et mille autres bienfaits que l'univers publie.
Déjà de nos aïeux, le chêne nourricier
N'offre plus qu'au vil porc un mets vil et grossier;
Un arbre d'un autre arbre adopte la famille:
Où croissait le chardon, la rose s'ouvre et brille.
Tout prospère, tout vit. A travers le vallon,
L'eau court en murmurant abreuver le gazon.
L'Été, lorsque son frère a perdu sa couronne,
Livre au fer recourbé des champs d'or qu'il moissonne;
Puis des feux du soleil, le raisin tout brillant,
Promet au vendangeur un nectar pétillant.
Bacchus paraît, soudain, enluminé de lie;
Par des jeux, par la danse, égayant sa folie,
Le pâtre immole un bouc, qui lui-même jadis
Avait servi de pâtre aux crédules brebis:
Pomone ensuite arrive, et riante et vermeille,
Aux pieds du sombre Hiver épanche sa corbeille.
D'abord le laboureur, en traçant un sillon,
Pour charmer ses travaux, fredonna quelque son:
Bientôt, en temps réglé, la voix avec aisance,
Modula des sons doux, frappa l'air en cadence.
Enfin, par sept tuyaux qu'interrogent les doigts,
Le roseau fit entendre une seconde voix.
O jours heureux! l'enfant de couronnes rustiques,
L'enfant orne le front de ses lares antiques:
L'enfant dans la prairie, en gardant les agneaux,
Façonna la houlette et creusa des pipeaux,
Tandis qu'à ses côtés, la bergère innocente,
Soulagea la brebis de sa toison pesante.
Alors tout s'empressa pour servir nos besoins,
Le sexe eut ses travaux, et l'enfance, des soins.

Du haut de la quenouille, alors la laine humide,
Descendant lentement sous le doigt qui la guide,
Arrive en fil léger au fuseau qui l'attend;
Le fuseau la rassemble et s'enfuit en roulant.

LETTRE LXXXV.

A Naples.

J'ai vu dans l'église de Saint-Janvier, le tombeau de ce malheureux André II, roi de Naples, fiancé à l'âge de sept ans à Jeanne Ire, et victime à dix-huit, au milieu de sa cour, la veille de son couronnement, de la perfidie de sa jeune épouse, dont le crime fut légitimé par la politique, mais auquel ne pardonna jamais ni la nature, ni la conscience, ni Louis II, roi de Hongrie, qui, pour venger son frère, accourut, du fond de l'Allemagne, un étendard noir à la main, et, pendant quarante ans, poursuivit ou menaça ou épia cette tête coupable, qui, enfin, blanchie dans le malheur et le remords, tomba, avec sa couronne teinte encore du sang du premier de ses quatre époux, sous le fer de la vengeance.

Cet infortuné André II fut assassiné à Averse, et jeté par une fenêtre. Sa nourrice chercha et découvrit son cadavre au bout de trois jours. De concert avec un chanoine de l'église de Saint-Jan-

vier, elle le transporta de nuit dans cette église, où le généreux prêtre, après l'avoir arrosé de larmes fidèles, l'inhuma furtivement et lui fit ériger dans la suite, à ses frais, ce monument mémorable.

En quittant ce tombeau (c'était le soir), je fus me promener le long de la côte de Pausilippe, sur le bord de la mer, et je passai devant un antique palais de Jeanne, abandonné aux flots qui le baignent, et au temps qui le détruit. Là, je m'arrêtai; je m'assis sur une pierre, et je me mis à écouter, au clair de la lune, le bruissement des vagues qui expiraient à mes pieds. Je ne saurais vous rendre quelle profonde et délicieuse mélancolie s'empara alors de moi, au souvenir de ce tombeau, à la vue de ce palais antique et désert, à ce clair de lune élizéen, à cette fraîcheur de la soirée, enfin à ce murmure des vagues, qui accouraient vers moi, se brisaient et retentissaient dans l'intérieur du palais. Parmi ces ruines, mes yeux laissèrent échapper des larmes.

LETTRE LXXXVI.

A Pompéïa.

Je suis tout étonné de me promener de maisons en maisons, de temples en temples, de rues en

rues, dans une ville bâtie il y a deux mille ans, habitée par des Romains, exhumée par un roi de Naples, et parfaitement conservée, c'est-à-dire Pompéïa.

Ses habitants dormaient. Tout à coup un vent s'élève, détache une portion de la cendre qui couvrait le sommet du Vésuve, et la pousse en tourbillons dans les airs sur Pompéïa. Elle fut ensevelie toute vivante en un quart d'heure avec *Herculanum*, avec *Sorente*, avec une foule de villages et de villes, avec des milliers d'hommes, et Pline.

Quel réveil pour les habitants ! Ils maudirent sans doute mille fois le Vésuve, et sa cendre, et sa lave. Hommes imprudents, qui avaient bâti Pompéïa au pied du Vésuve, sur sa lave et sur sa cendre !

En vérité, les hommes ressemblent aux fourmis, qui, après qu'un accident a détruit une de leurs fourmilières, le moment d'après la refont.

La cendre couvrit Pompéïa. Les descendants de ceux qui périrent dans cette cendre y plantèrent de la vigne, des mûriers, des figuiers, des peupliers : les toits de cette ville étaient des vergers et des champs. Un jour on bèche; on enfonce la pioche plus avant; quelque chose résiste, c'était une ville, Pompéïa.

Le roi de Naples ordonna de fouiller, mais soit mauvaise administration, soit indifférence des

maîtres, soit qu'en effet l'air attaque et détruise ces ruines, aussitôt qu'il les a touchées, on n'est encore parvenu, depuis trente ans, qu'à exhumer un tiers de cette ville.

En arrivant à Pompéïa, le premier objet qui se présente, c'est le quartier des Soldats.

Figurez-vous un carré long de bâtiments qui renferment une foule de chambres isolées, et dont la façade s'appuie sur le portique qui règne autour.

Ces colonnes sont cannelées, assez minces, peintes en rouge; elles font un joli effet.

J'ai visité plusieurs chambres. J'ai trouvé dans une, un moulin qui servait aux soldats à moudre le blé pour faire du pain; dans celle-ci, un moulin qui leur servait à écraser les olives pour faire de l'huile. Le premier ressemble à nos moulins à café; le second est formé de deux meules qu'on remue à la main dans un vaste mortier, autour d'un noyau de fer.

J'ai vu, dans une autre chambre, des fers qui étaient encore attachés à la jambe d'un criminel; dans une autre, des monceaux d'ossements; dans une autre, un collier d'or.

En sortant du quartier des Soldats, mon guide me mena dans la ville.

Comment appelle-t-on cette rue?

Il faudra bientôt refaire ce pavé.

Cette ornière, que les chariots ont tracée en

roulant sur ces gros quartiers de laves, fera verser des voitures.

J'aime ces deux trottoirs qui règnent le long des maisons.

Où sont donc allés tous les habitants? On ne voit personne dans les boutiques! personne dans la rue! toutes les maisons sont ouvertes!

Commençons par visiter les maisons qui sont à droite.

Celle-ci n'est pas un édifice privé; cette quantité prodigieuse d'instruments de chirurgie atteste un monument analogue à leur objet. C'est sûrement une école de chirurgie.

Ces maisons sont bien petites, elles sont bien mal distribuées, tous les appartements sont isolés, mais aussi quelle propreté, quelle élégance! dans chacune un portique intérieur, un pavé en mosaïque, une colonnade carrée, et, au milieu, une citerne pour recueillir l'eau qui découle des toits; dans chacune, des thermes, des étuves, et partout des peintures à fresque du meilleur goût, sur les fonds les plus agréables. Raphaël est-il venu copier ici ses arabesques?

Passons de l'autre côté de la rue. Ces maisons-ci ont trois étages. Elles sont appuyées sur la lave, qui a formé ici comme une montagne, au penchant de laquelle on a bâti. Le troisième donne en haut sur une rue, et le premier donne en bas sur un jardin. Descendons par cet escalier. Cette

colonnade autour du jardin est agréable; on peut s'y promener pendant la pluie.

Qu'est-ce que j'aperçois dans cette chambre? Ce sont dix têtes de morts. Les malheureux se sauvèrent ici, où ils ne purent être sauvés. Cette tête est celle d'un jeune enfant; son père et sa mère sont donc là!

Remontons; le cœur ici n'est pas à son aise. Entrons un moment dans le temple, puisqu'on l'a laissé ouvert. Quel est ce dieu dans le fond de cette niche? C'est le dieu du Silence, qui, d'un signe de doigt, le commande, en montrant la déesse *Isis* dans le fond du *Sacrarium*.

Le parvis offre trois autels. C'est ici qu'on égorgeait la victime; le sang coulait par cette rigole : il allait se rendre au milieu, dans ce bassin, d'où il tombait sur la tête des prêtres! Cette petite chambre, auprès de cet autel, c'est sans doute la sacristie. Les prêtres se purifiaient dans cette baignoire. Montons à présent au sanctuaire; il est bien étroit. Combien de colonnes? six. Elles sont petites. Ce front est élégant. Pourquoi ces deux portes aux deux coins de l'autel? J'entends! c'est par là que les imposteurs se glissaient pour aller, entre l'autel et la muraille, faire parler la divinité. On t'a donc trompé, pauvre peuple!

Voici des inscriptions. C'est un monument érigé à la mémoire de ceux qui ont fait du bien à Isis. Ils sont appelés *pieux*.

Le temple de Priape est tout près du temple d'Isis. Je ne dois pas être loin de la maison de campagne d'*Aufidius*, car voilà les portes de la ville. Voilà le tombeau de la famille de *Diomède*. Reposons-nous un moment sous ces portiques, où les philosophes venaient s'asseoir.

On ne m'a pas trompé : la maison de campagne d'*Aufidius* est charmante; les peintures à fresque sont délicieuses. Que ces fonds bleus sont piquants ! Avec quelle économie, et, par conséquent, quel goût on a distribué les figures dans les panneaux? Flore elle-même a tracé cette guirlande.

Mais qui a peint cet Adonis? dans ce bain, ce jeune Narcisse? ici ce charmant Mercure? Il n'y a pas huit jours sans doute qu'on les a peints.

J'aime ce portique autour du jardin; et autour du portique, cette cave carrée et couverte. Est-ce du *Falerne* que renferment ces amphores? Combien le vin a-t-il de consuls?

Il est tard. Voici l'heure du spectacle : allons au théâtre couvert; il est fermé. Allons au théâtre découvert; il est fermé.

Je ne sais si je vous ai donné une idée de Pompéïa.

LETTRE LXXXVII.

A Naples.

Quel dommage que ce pays soit si mal administré!

C'est le cri qu'on ne peut s'empêcher de pousser, quand on embrasse ce pays d'un regard, du haut des montagnes qui le couronnent, soit du sommet de Pausilippe, soit de la cime du Vésuve, soit de la maison des Hiéronimites à Renella, soit du couvent des Chartreux.

C'est dans ce couvent que fut dit un mot bien profond : un voyageur, à l'aspect de cette vue magnifique, s'écria devant un Chartreux : *Le bonheur est ici! — Oui,* repartit ce solitaire, *pour ceux qui passent.*

Je préfère la vue qu'on découvre à Renella, quel tableau! Il est digne du pinceau des Vernet, des Robert, des Delille, des Roucher et des *Saint-Pierre:* des rivières, des vallons, des forêts, des montagnes, des coteaux, des volcans et la mer, la ville où naquit le Tasse, la ville où mourut Virgile.

Réunion admirable des couleurs les plus fraîches, les plus vives et les plus belles, avec les-

quelles la nature peint l'univers! de l'or le plus étincelant des astres, de l'émail le plus animé des fleurs, des flammes les plus ardentes des volcans, des flots les plus azurés des mers, du bleu le plus sombre des cieux, des rayons les plus purs du soleil! Joignez à ce tableau tout ce que les heures y ajoutent ou en retranchent, lorsque, dans leur fuite légère, elles traversent cette belle contrée; toutes ces ombres, toutes ces clartés, toutes ces nuances, en un mot, dont chacune d'elles, prenant à son tour le pinceau de la nature, touche et modifie le globe. Quelles matinées fraîches! quels midis brillants! quels soirs calmes et silencieux! enfin quelles nuits délicieuses!

LETTRE LXXXVIII.

A mon fils, à Naples.

Dans mon avant-dernière lettre à votre mère, mon cher Charles, j'ai dit un mot de la mort de Pline l'ancien, c'est-à-dire du premier Buffon. J'imagine que ce mot aura éveillé votre intérêt et votre curiosité, mais sans les satisfaire ni l'un ni l'autre. Si vous étiez un peu plus versé dans l'étude de la langue latine, je vous inviterais à les satisfaire vous-même, en lisant deux lettres de Pline le jeune, à Tacite, sur ce funeste événe-

ment. Mais puisque cette entreprise, mon cher fils, serait encore au-dessus de vos forces, c'est à moi à vous suppléer.

Voici donc en abrégé le récit de Pline.

Pénétrez-vous d'abord, mon cher Charles, de tout l'intérêt que renferme une lettre où le panégyriste de Trajan raconte à l'historien Tacite la mort du grand philosophe Pline, victime, au commencement du règne de Titus, de la première éruption du Vésuve*.

« Vous me demandez des détails sur la mort de mon oncle, afin de pouvoir, dites-vous, la transmettre tout entière à l'avenir. Je vous rends grâces de votre intention. Sans doute le souvenir éternel d'un fléau par lequel mon oncle a péri avec des peuples, promettait à son nom l'immortalité; sans doute ses ouvrages aussi l'en flattaient; mais une ligne de Tacite la lui assure. Heureux celui à qui les dieux ont accordé de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire de dignes d'être lues. Plus heureux celui qui en obtient à la fois ces deux faveurs. Tel a été le sort de mon oncle. J'obéis donc avec empressement à vos ordres, que j'aurais sollicités.

« Mon oncle était à Misène, où il commandait la flotte.

« Le 23 août, une heure environ après midi, comme il était sur son lit, occupé à étudier, après

* Première éruption connue.

avoir, suivant sa coutume, dormi un moment au soleil et bu de l'eau froide, ma mère monte à sa chambre. Elle lui annonce qu'il s'élève dans le ciel un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires. Mon oncle se lève; il examine le prodige, mais sans pouvoir reconnaître, à cause de la distance, que ce nuage montait du Vésuve. Il ressemblait à un grand pin : il en avait la cime, il en avait les branches. Sans doute un vent souterrain le poussait avec impétuosité et le soutenait dans les airs. Il paraissait tantôt blanc, tantôt noir, tantôt de diverses couleurs, suivant qu'il était plus ou moins chargé, ou de cailloux ou de cendres.

« Mon oncle fut étonné : il crut ce phénomène digne d'être examiné de près. Vite une galère, dit-il, et il m'invite à le suivre. J'aime mieux rester pour étudier. Mon oncle sort donc seul; et, ses tablettes à la main, il s'embarque.

« Cependant je continuai à étudier. Je prends le bain, je me couche; mais je ne pouvais dormir. Le tremblement de terre qui, depuis plusieurs jours, agitait aux environs tous les bourgs et les villes même, augmentait à tout moment. Je me lève pour aller éveiller ma mère, ma mère entre soudain dans ma chambre pour m'éveiller.

« Nous descendîmes dans la cour; nous nous assîmes. Pour ne pas perdre mon temps, je me fis apporter *Tite-Live*. Je lis, je médite, j'extrais,

comme j'aurais fait dans ma chambre. Était-ce fermeté? Était-ce imprudence? Je l'ignore : j'étais si jeune* !

« Dans le moment arrive un ami de mon oncle, parti nouvellement d'Espagne pour le voir. Il reproche à ma mère sa sécurité, à moi mon audace. Je ne levai seulement pas les yeux de dessus mon livre.

« Cependant les maisons chancelaient à un tel point, que nous résolûmes de quitter Misène. Le peuple épouvanté nous suivit : car la frayeur imite quelquefois la prudence.

« Sortis de la ville, nous nous arrêtons. Nouveaux prodiges, nouvelles terreurs. Le rivage, qui s'élargissait sans cesse, couvert de poissons demeurés à sec, s'agitait à tout moment, et repoussait fort loin la mer irritée, qui retombait sur elle-même, tandis que devant nous s'avance, des bornes de l'horizon, un nuage noir, chargé de feux sombres qui, incessamment, le déchirent et jaillissent en larges éclairs.

« L'ami de mon oncle revient alors à la charge. Sauvez-vous, nous dit-il, c'est la volonté de votre oncle, s'il est vivant, et son vœu, s'il est mort. — Nous ignorons le sort de mon oncle, répondîmes-nous, et nous nous inquièterions du nôtre !

« A ces mots, l'Espagnol part.

« Dans l'instant, la nue s'abat des cieux sur la

* Il n'avait alors que dix-huit ans.

mer et l'enveloppe ; elle nous dérobe l'île de Caprée et le promontoire de Misène. Sauve-toi, mon cher fils, s'écrie ma mère; sauve-toi, tu le dois, et tu le peux, car tu es jeune : mais moi, chargée d'embonpoint et d'années, pourvu que je ne sois pas cause de ta mort, je meurs contente. — Ma mère, point de salut pour moi qu'avec vous.... Je prends ma mère par la main, et je l'entraîne. — Oh! mon fils, disait-elle en pleurant, je te retarde!

« Déjà la cendre commençait à tomber; je tourne la tête : une épaisse fumée, qui inondait la terre comme un torrent, se précipitait vers nous. Ma mère, quittons le grand chemin; la foule va nous étouffer dans ces ténèbres qui accourent. A peine avions-nous quitté le grand chemin, qu'il était nuit, la nuit la plus noire. Alors ce ne furent plus que plaintes de femmes, que gémissements d'enfants, que cris d'hommes. On entendait à travers les sanglots, et avec les divers accents de la douleur : mon père! — mon fils! — ma femme! — On ne se reconnaissait qu'à la voix. Celui-ci déplorait sa destinée; celui-là, le sort de ses proches; les uns imploraient les dieux; les autres cessaient d'y croire : plusieurs appelaient la mort même contre la mort. On disait que l'on était maintenant enseveli avec le monde dans la dernière des nuits, et dans celle qui devait être éternelle. Et au milieu de tout cela, que de récits funestes' que

de terreurs imaginaires ! La frayeur outrait tout et croyait tout.

« Cependant une lueur perce les ténèbres : c'était l'incendie qui approchait; mais il s'arrête, s'éteint : la nuit redouble; et avec la nuit, la pluie de cendres et de pierres. Nous étions obligés de nous lever, de moment en moment, pour secouer nos habits. Le dirai-je? Au milieu de cette scène d'horreur, il ne m'échappa pas une plainte. Je me consolais de mourir, dans cette pensée : *L'univers meurt.*

« Enfin cette épaisse et noire vapeur peu à peu se dissipe et s'évapore. Le jour ressuscite, même le soleil; mais terne et jaunâtre, tel qu'il se montre ordinairement dans une éclipse. Quel spectacle s'offrit alors à nos regards encore incertains et troublés! Toute la terre était ensevelie sous la cendre, comme elle l'est, en hiver, sous la neige. Le chemin était perdu. On cherche Misène, on le retrouve, on y retourne, on le reprend; car on l'avait en quelque sorte abandonné. Nous reçûmes bientôt après des nouvelles de mon oncle. Hélas! nous avions toute raison d'en être inquiets!

« Je vous ai dit qu'après nous avoir quittés à Misène, il était monté sur une galère. Il dirigea sa route vers *Rétine* et les autres bourgs menacés. Tout le monde en fuyait, il y entre. Au milieu de la confusion générale, il observe attentivement la nue; il en suit tous les phénomènes, et à mesure

il dictait. Mais déjà une cendre épaisse et brûlante s'abattait sur sa galère; déjà des pierres tombaient alentour; déjà le rivage était comblé de quartiers entiers de montagne. Mon oncle hésite s'il retournera sur ses pas, ou s'il gagnera la pleine mer. *La fortune seconde le courage*, s'écrie-t-il, *tournez vers Pomponianus.* Pomponianus était à *Stabie;* mon oncle le trouve tout tremblant : il l'embrasse, l'encourage, et, pour rassurer son ami par sa sécurité, il demande un bain, se met ensuite à table gaiement, ou du moins, ce qui ne prouverait pas moins de caractère, avec toutes les apparences de la gaieté.

« Cependant le Vésuve s'enflammait de toutes parts dans la profondeur des ténèbres. Ce *sont des villages abandonnés qui brûlent*, disait mon oncle à la foule, pour tâcher de la rassurer. Ensuite, il se couche, il s'endort. Il dormait du sommeil le plus profond, lorsque la cour de la maison commença à se remplir de cendres : toutes les issues s'obstruaient. On court à lui, il fallut l'éveiller. Il se lève, il rejoint Pomponianus, et délibère avec lui et sa suite sur le parti qu'il faut prendre. Resteront-ils dans la maison? Fuiront-ils dans la campagne? S'ils restent, comment échapper à la terre qui s'entr'ouvre; et s'ils fuient, aux pierres qui tombent? On choisit le dernier parti, la foule persuadée par la crainte, mon oncle convaincu par la raison.

« On sort donc à l'instant de la ville, et, pour toute précaution, on se couvre la tête d'oreillers. Le jour recommençait partout ailleurs, mais là continuait la nuit ; nuit horrible ! la nue en feu l'éclairait. Mon oncle voulut s'approcher du rivage malgré la mer qui était encore grosse. Il descend, boit de l'eau, fait étendre un drap et se couche. Tout à coup des flammes ardentes, précédées d'une odeur de soufre, brillent et font fuir au loin tout le monde. Mon oncle, soutenu par deux esclaves, se lève; mais soudain, suffoqué par la vapeur, il tombe : — et Pline est mort.... »

Mon fils, la veille de cette éruption, des naturalistes agitaient sur le sommet du Vésuve, en s'y promenant parmi les fleurs, si ce mont était un volcan.

Quel récit, mon cher Charles ! Il vous montre tout à la fois la première éruption connue du Vésuve, une des scènes les plus lamentables, une des morts les plus malheureuses, une des passions de connaître les plus intrépides, un des plus beaux esprits de l'antiquité, et il pourrait vous apprendre encore tout ce qu'est la tendresse d'une mère, si vous n'aviez pas la vôtre.

LETTRE LXXXIX.

A Naples.

Je me suis embarqué hier avant l'aurore, et je suis allé visiter, avec le soleil, les îles semées dans la mer de Naples.

J'ai vu le soleil sortir de la mer en séparant les cieux et les flots; les cieux qui semblaient se relever, et les flots qui s'étendaient. On aurait dit que le soleil s'était reposé au milieu d'eux, pendant la nuit. Je l'ai vu s'élancer sur le sommet du Pausilippe, courir sur le promontoire de Misène, étinceler dans les ondes qui baignent les îles *Procita, Ischia* et *Nisida*, et s'avancer ensuite vers la borne horizontale où le ciel confine à la mer, effleurer de ses rayons les plus doux, Baïes, Pouzzole, et le golfe qui les sépare, et le *Monte-Nuovo*, formé en une seule nuit par l'éruption d'un volcan, et le *Monte-Barbaro*, où jadis mûrissait le falerne, enfin les Champs-Élysées, les débris de *Cumes*, et les ruines de sept cités qui florissaient autrefois sur ces rivages.

Arrête-toi un moment, soleil! laisse-moi parcourir tous ces beaux lieux, que la nature semblait avoir créés exprès pour délasser les Romains de la conquête de l'univers, ou la leur faire oublier.

Me voici avec les flots de la mer, sous le second portique de l'amphithéâtre de *Misène*. Après l'avoir parcouru, je monte dans le portique supérieur; et là, je contemple ce pas que la mer a mis huit cents ans à faire pour entrer dans cet amphithéâtre. Combien de siècles la nature a-t-elle donc pour faire ses révolutions !

Redescendu, j'ai erré à pied sec dans cette Piscine, nommée à si juste titre *Piscina admirabile;* dans ce vaste réservoir, soutenu de distance en distance sur tant d'énormes piliers, qui ressemblent, par leur élévation, par leur masse, par leur nombre, par leur ciment indestructible, par leur voûte immense, leurs ruines, aux fondements de l'empire romain.

J'ai passé devant trois rangs de tombeaux, élevés l'un sur l'autre, et entr'ouverts par le temps à la lumière.

On venait donc déposer les cadavres des habitants de *Misène* sur les bords de cette onde, séparée par un canal du reste de la mer de Naples, qui, là, privée de tout mouvement, est noire, hideuse, fétide, ne vit réellement plus, est morte.

Voici les Champs-Élysées. Quel silence! quelle tranquillité! quelle fraîcheur! quelle soirée mélancolique et délicieuse, sous ces ombrages épais et dans ces sentiers solitaires !

Mais à cent pas, voilà les enfers. Admirable

constraste! comme il est fidèlement rendu dans les vers suivants de Tibulle, que ces lieux me rappelèrent :

Dans l'éternelle nuit qui remplit ces lieux sombres,
Gémit emprisonné le peuple errant des ombres.
Là, tourne incessamment, pour punir Ixion,
La roue inexorable où l'attacha Junon.
Là, de l'affreux Cerbère, acharné sur sa proie,
Epouvantablement la triple gueule aboie.
Sysiphe, en haletant, gravit, roidit ses bras,
Et pousse au haut d'un mont un roc qui roule en bas.
O fureur! ô supplice! ô vengeance inouïe!
Entendez-vous crier l'infortuné Titie?
Son cœur rongé renaît sous le bec du vautour?
Et Tantale? Il est là : du lac qui dort autour,
L'eau s'offre au malheureux sur le bord de sa bouche;
Mais l'eau trompe Tantale, et fuit dès qu'il la touche.
Tout mortel en ces lieux aborde avec horreur....
. . . . . .
. . . . . .
Mais un dieu m'attendait sur la rive infernale.
Il me sourit, m'appelle, et me tendant la main,
Conduit mon ombre heureuse au bois Elyséen.
Là, parmi les lilas, Philomèle amoureuse,
Mêle aux voix des oiseaux sa voix mélodieuse.
Là, l'œillet et la rose, émaillant les vallons,
Boivent l'eau qui murmure et fuit sous les gazons;
Le jour y luit plus doux, et le jeune zéphyre,
Epure en l'embaumant l'air frais qu'on y respire.
. . . . . .

En sortant de Champs-Élysées, je suis allé visiter les restes des temples de Vénus, de Diane, de Mercure, les débris des bains de Néron, les ruines d'une foule de maisons de campagne, et surtout ces charmants rivages, où les zéphyrs, où la mer, où l'air, où tout détachait les esprits

et les cœurs du joug des pensées tristes; où parmi les chants de voix et d'instruments, mêlés au souffle des zéphyrs et aux accents des oiseaux, venaient se perdre les accents des trompettes guerrières, qui, dans tous les pays du monde, célébraient les victoires de Rome et en sollicitaient de nouvelles; où enfin, pendant que des généraux, des consuls, des empereurs chantaient, dansaient, toutes les nations essuyaient leurs larmes, et respiraient un moment.

Oui, je conçois au milieu même de ces ruines, dans l'état même où sont ces rivages, que lorsque ces temples étaient entiers, qu'on y célébrait les fêtes de Vénus et de Mercure; que lorsque tous ces thermes, toutes ces étuves, tous ces bains, tous ces lieux de délices, de santé et de force, étaient incessamment fréquentés, que tous ces théâtres étaient remplis de l'élite des grands de Rome; que ce golfe était couvert de voiles de pourpre, de banderoles flottantes et de mâts ornés de fleurs, qui emportaient et rapportaient sans cesse sur une mer jonchée de roses, une jeunesse folâtre et brillante; oui, je conçois qu'alors ce fût un reproche à faire à Cicéron d'avoir une maison de campagne à Baïe; que Sénèque, en voyageant, craignît d'y dormir une nuit.

Moi-même je trouve ce séjour, quoique tant changé par les siècles et les volcans, quoique désert, quoique couvert de ruines qui pendent,

et tombent, et disparaissent incessamment dans les ondes, je le trouve encore dangereux; il me semble que cet air a retenu quelque chose de son ancienne corruption, dont il n'est pas épuré : je sens mes pensées s'amollir à ces aspects, à ces situations, à cette ombre vague, légère, qui successivement éteint dans le ciel, sur la mer, sur toutes les montagnes, sur tous les sommets des arbres, les dernières lueurs du jour; mes pensées s'amollissent surtout à ce silence qui se répand de moment en moment sur ce rivage, et du sein duquel s'élève, par degrés, le touchant concert du soir, composé du bruit mélancolique des rames qui sillonnent des flots éloignés, des bêlements des troupeaux répandus dans les montagnes, des ondes qui expirent en murmurant sur les rochers, du frémissement des feuilles des arbres, où les zéphyrs ne se reposent jamais; enfin de tous ces sons insensibles, épars au loin dans les cieux, sur les flots, sur la terre, qui forment en ce moment comme une voix incertaine, comme une respiration mélodieuse de la nature endormie!

Quittons-les, ces dangereux rivages, et rembarquons-nous pour Naples. — Après demain, nous retournerons à Rome.

FIN DES LETTRES SUR L'ITALIE.

APPENDICE.

Les chapitres suivants, qui ne peuvent manquer d'intéresser vivement les lecteurs, sont extraits d'un voyage inédit de M. l'abbé ***.

SAINT-PIERRE DE ROME. — LE VATICAN. — FÊTE DE SAINT-PIERRE. — FÊTE-DIEU. — CÉRÉMONIES DE LA SEMAINE SAINTE. — LE PAPE. — NOTRE-DAME DE LORETTE.

SAINT-PIERRE DE ROME.

Rien au monde ne peut être comparé à l'église de Saint-Pierre, pour l'étendue et la beauté des proportions, la richesse et l'élégance des ornements, le soin et la propreté avec laquelle elle est entretenue. Il faut la voir plusieurs fois avant que d'en connaître les beautés, et l'examiner en détail pour juger de la perfection de toutes ses parties.

Dès qu'on arrive sur la place de Saint-Pierre, on est frappé d'admiration et de surprise. On ne peut rien imaginer de plus majestueux et de plus imposant que cette vaste place environnée d'un superbe portique à quatre rangs de colonnes, et présentant à l'œil le plus magnifique amphithéâtre. Les colonnes ont soixante-un pieds de haut, et elles portent un entablement, sur lequel sont placées deux cents statues de onze pieds et demi de hauteur; c'est le chef-d'œuvre d'architecture du chevalier Bernin. Dans le milieu s'élève un superbe obélisque égyptien, et deux belles fontaines. L'obélisque a cent vingt-quatre pieds de haut; les fontaines fournissent une grande quantité d'eau qui tombe dans un premier bassin d'une seule pièce de granit oriental de cinquante pieds de circonférence; l'eau retombe ensuite dans un autre bassin octogone de quatre-vingt-neuf pieds. L'eau s'élève à une telle hauteur, qu'elle forme une gerbe épaisse et blanche qui paraît se dissiper en retombant.

Le frontispice semble, au premier coup d'œil, un peu bas, mais l'architecte l'avait ainsi disposé pour ne rien masquer des campaniles et de la grande coupole. Il est surmonté d'une galerie au-dessus de laquelle sont placées les statues colossales du Sauveur et des Apôtres. Les ornements de sculpture des meilleurs artistes y sont disposés avec goût.

Le vestibule est décoré avec une magnificence qui répond au superbe édifice qu'il annonce. Tout l'ensemble de ce vestibule est si vaste, si riche, si majestueux, qu'on assure qu'un Suisse qui était venu exprès de son pays pour voir l'église de Saint-Pierre, s'en retourna sans y entrer, et ne voulut jamais croire qu'il n'en eût vu que le vestibule.

Cette admirable basilique a six cents pieds de longueur et quatre cent quarante de largeur à la croisée. Le vestibule a en outre soixante pieds, et les murs vingt-quatre pieds d'épaisseur. La nef principale a quatre-vingt-six pieds de largeur, et cent quarante-quatre de hauteur : le diamètre extérieur de la coupole est de cent soixante-dix pieds, et sa hauteur totale, de quatre cent quarante-trois pieds.

		pieds.
La longueur de St-Paul (à Londres) est de		469
	Notre-Dame, à Paris. . .	378
	La cathédrale de Milan. .	413
La largeur de St-Paul.		235
	Notre-Dame.	150
La hauteur de la coupole de St-Paul. .		319
	Tours de Notre-Dame. . .	204
	Aiguille de Strasbourg. .	383

La construction de Saint-Pierre a duré plus d'un siècle, et a coûté plus de trois cent millions.

C'est l'édifice le plus merveilleux qui ait été élevé par la main des hommes; il l'emporte sur tous les temples de l'antiquité par l'immensité de ses dimensions, par la magnificence de sa structure, par la richesse inappréciable de ses matériaux.

Cependant, je l'ai déjà dit, tout y est si bien proportionné, si parfaitement à sa place, que sa grandeur n'a rien qui étonne; ses ornements n'éblouissent pas, sa richesse paraît naturelle : le seul sentiment qu'on éprouve est celui du respect et de l'admiration.

Tous les arts ont contribué à la décoration de cet admirable monument, la merveille de l'univers. La peinture, la sculpture, l'architecture, la mosaïque, y ont épuisé leurs richesses : les plus grands artistes en tout genre y ont développé leurs talents : les marbres les plus précieux, le bronze et l'or y ont été répandus de toutes parts.

Parmi les cinq portes qui donnent entrée à la basilique, l'une est appelée la *Porte-Sainte*, parce qu'on ne l'ouvre que tous les vingt-cinq ans, au commencement du Jubilé. La porte principale est en bronze, ornée de bas-reliefs.

La nef et les croisées sont décorées d'un grand nombre de statues, et de beaucoup de médaillons en marbre. Les piliers sont revêtus de pilastres de marbre blanc cannelés, ayant quatre-vingts

pieds de hauteur, sur huit pieds de largeur. La voûte est décorée de caissons, avec des rosaces au milieu, le tout en stuc doré. Les deux bénitiers sont de marbre jaune, faits en forme de coquille : chacun d'eux est soutenu par deux enfants en marbre blanc, hauts de six pieds. Au bout de la nef, avant le grand pilier de la coupole, on voit sous un baldaquin et sur un piédestal fait avec de beaux marbres, une statue assise de saint Pierre, en bronze, dont les fidèles baisent les pieds avec beaucoup de vénération.

Au-dessous du maître-autel est la Confession de saint Pierre. On appelle de ce nom le tombeau où l'on conserve le corps de ce saint apôtre. C'est là ce qu'on appelle aussi *Limina apostolorum*. Saint Pierre a été enterré dans cet endroit même, et l'on y conserve le corps de ce saint apôtre. La Confession de saint Pierre est entourée d'une balustrade circulaire de marbre, où l'on voit cent douze lampes toujours allumées. (J'ai remarqué, comme une chose assez singulière, que l'on brûle dans ces lampes du beurre mêlé avec de la graisse.) On descend, par un double escalier, dans l'intérieur qui est orné de marbres précieux, d'anges de bronze doré, et de quatre superbes colonnes d'albâtre. On y voit une superbe statue de marbre blanc, représentant Pie VI agenouillé.

Au-dessus de la Confession, sous un majestueux

baldaquin, et au milieu de la grande coupole, s'élève, sur sept gradins, le maître-autel.

Le magnifique baldaquin, en airain de Corinthe, plus précieux, dit-on, que l'or, a cent trente-deux pieds de hauteur : il pèse cent milliers. L'autel est exclusivement réservé au pape, quand il officie pontificalement.

Le dôme est certainement la partie la plus étonnante de la basilique. Il repose sur quatre piliers de près de trois cents pieds de circonférence, et cinq cents dans les fondations. Il est aussi large, mais bien plus haut que le Panthéon; l'épaisseur des murs est de vingt-deux pieds. Quand on pense que cette masse immense à sa base a cent soixante-six pieds de hauteur, et qu'elle s'élève de là à quatre cent vingt-quatre, l'imagination elle-même est confondue. L'antiquité n'a rien produit d'aussi grand et d'aussi hardi. La coupole tout entière est revêtue de mosaïques, d'autant plus riches, que tous les ornements et les figures sont sur un fond d'or, composé avec des cristaux dorés au feu.

Sur les quatre grands arcs qui soutiennent la coupole, est un magnifique entablement, sur la frise duquel sont écrits en mosaïque, les mots suivants : *Tu es Petrus et....* Les lettres qui, du bas de l'église, paraissent n'avoir qu'un pied au plus de hauteur, en ont six, et les anges au-dessus, qu'on distingue à peine, en ont treize.

Dans les quatre niches inférieures des piliers sont des statues en marbre de quinze pieds de hauteur.

Il n'y a dans l'église, ni chœur, ni sanctuaire : le Chapitre célèbre l'office dans une vaste chapelle. On n'y voit également ni chaises, ni bancs, en sorte que l'œil peut se promener à loisir sur les magnifiques compartiments de marbre qui forment le pavé de l'église.

Dans la partie supérieure, qui représenterait le fond du chœur, on voit la magnifique tribune où est un majestueux autel composé de pierres précieuses. On y monte par deux degrés de porphyre. Au-dessus de cet autel, on admire le beau monument de bronze doré, appelé *la Chaire de saint Pierre*, parce que, dans celle de bronze que l'on voit soutenue par les statues gigantesques de quatre grands docteurs de lÉ'glise, est renfermée la chaire dont saint Pierre lui-même s'était servi : au-dessus, est une gloire en bronze doré, dont les rayons éclatants s'étendent à une très-grande hauteur.

Outre la grande coupole, l'église en renferme dix autres, dont quatre sont rondes et six ovales. Tous les tableaux des autels, au nombre de vingt-neuf, et ceux des coupoles, sont en mosaïque, copiés des peintures des plus célèbres maîtres, comme la Transfiguration de Raphaël, la Communion de saint Jérôme, du Dominiquin, etc. Ces

tableaux ont en général vingt-cinq à trente pieds de hauteur; ils ont coûté des sommes immenses.

La mosaïque de Rome ne ressemble pas à celle de Florence. Elle se forme avec des émaux, composés de matières vitrifiées, et de couleurs tirées des métaux et minéraux fondus à un feu très-vif. On en compose de trois à quatre mille espèces différentes. Ces tableaux ont un éclat et une fraîcheur inaltérables, et une solidité à l'épreuve de tout accident.

L'église de Saint-Pierre est si riche en autels, tombeaux, monuments, statues, etc., qu'il faudrait entrer dans de bien longs développements pour en relever toutes les beautés. Il suffit de dire que les Michel-Ange, les Raphaël, les Bernin, les Poussin, les Dominiquin, et la plupart des grands maîtres d'Italie y ont travaillé.

Les principales chapelles sont celles du chœur, de la Présentation, de la Pitié, de Saint-Sébastien, du Saint-Sacrement, de la Sainte-Vierge, et des fonts baptismaux.

Les fonts baptismaux sont formés par une superbe urne de porphyre, de douze pieds de longueur et de six de largeur; c'était le sarcophage de l'empereur Othon.

La chapelle du Saint-Sacrement est la plus riche de toutes : on voit sur l'autel un tabernacle rond en lapis-lazuli et en bronze doré, qui, avec la coupole, s'élève à dix-neuf pieds.

L'église de Saint-Pierre a été bâtie au-dessus de celle de Constantin, c'est-à-dire que, pour conserver le pavé et les monuments de cette dernière église, on a laissé un espace de onze pieds entre l'ancien et le nouveau sol de la basilique, et, pour soutenir l'église supérieure, on a fait des arcades et des piliers sans nombre. C'est cet espace que l'on appelle le souterrain ou les grottes de Saint-Pierre. On y trouve un grand nombre de tombeaux de papes, de rois, etc.; des statues, des bas-reliefs, mosaïque, peintures, inscriptions et autres monuments sacrés, restes précieux de l'ancienne basilique, qui rendent ces grottes très-respectables.

J'oubliais de dire que, dans la croisée septentrionale de l'église, il y a quarante confessionnaux pour toutes les nations du monde catholique.

Pie VI a fait bâtir près de la chapelle du chœur, d'immenses sacristies, décorées d'un grand nombre de colonnes de marbre précieux, de statues et de tableaux distingués et de vastes armoires en bois du Brésil. Ces sacristies seules ont coûté douze millions.

On ne peut juger de l'immensité de ce temple, qu'en montant sur la partie supérieure. On y parvient par un escalier d'une pente si douce, que les chevaux pourraient y monter chargés. On arrive sur une vaste plate-forme où sont les ateliers des ouvriers employés constamment à l'entretien de ce magnifique édifice. On parcourt les

terrasses, on pénètre dans l'épaisseur des murs et des piliers qui soutiennent la coupole; on entre dans cette coupole; on monte ensuite à l'endroit où elle commence à être double, et l'on va jusqu'à la lanterne par plusieurs escaliers placés entre les deux murailles ou voûtes qui forment la double coupole : on entre dans la boule qui est de bronze doré, ayant vingt-trois pieds de circonférence, et qui peut contenir seize personnes. La croix qui surmonte la boule a quinze pieds de haut.

Parmi les cloches qui sont dans les campaniles, nous en avons remarqué une énorme, qui pèse vingt-huit milliers.

LE VATICAN.

Le Vatican ou palais du Pape, contient une immensité de choses remarquables, dont il n'est pas possible de donner le détail. Son étendue peut se comparer à celle d'une grande ville; il occupe, dit-on, un espace égal à celui sur lequel la ville de Turin est bâtie; on assure que l'on y compte onze mille chambres, un grand nombre de cours et de vastes jardins. Cet im-

mense édifice, qui manque de régularité, est composé de plusieurs palais, ouvrage des plus fameux architectes. On compte deux cent huit escaliers pour les desservir. Le principal est à deux rampes, et conduit immédiatement à la fameuse chapelle Sixtine, où le célèbre Michel-Ange a fait l'immense fresque représentant le jugement dernier, que tous les artistes regardent comme un chef-d'œuvre.

Vis-à-vis est la chapelle Pauline, où se font les principaux offices de la semaine sainte.

D'un autre côté, sont les loges de Raphaël. Ce sont de longs corridors en arcades, où Raphaël a représenté, d'une manière admirable, les principaux traits de l'ancien Testament.

C'est dans l'appartement dit *Borgia*, qu'on a placé les chefs-d'œuvre de la peinture : la Transfiguration de Raphaël, louée, admirée, célébrée depuis trois siècles; la Communion de saint Jérôme, du Dominiquin, le plus beau tableau qui existe après la Transfiguration; le Martyre de saint Érasme, du Poussin : dans la salle suivante, la Déposition de la Croix, chef-d'œuvre de Michel-Ange; la Fortune, du Guide; la Naissance de la sainte Vierge, par l'Albane, et le Crucifiement de saint Pierre, autre chef-d'œuvre du Guide.

On y admire en outre une des plus belles peintures de l'antiquité, connue sous le nom de noces Aldobrandines.

Dans la troisième chambre, la Vierge dite de Foligno, de Raphaël; la Vierge de Perugin, et une Assomption de Raphaël. On vient aussi d'y transporter Saint-Romuald, ouvrage célèbre d'André Sacchi.

Plusieurs chambres voisines renferment d'autres chefs-d'œuvre dont le nom m'a échappé.

On arrive ensuite au *corridor des Inscriptions,* qui renferme la plus riche collection d'inscriptions anciennes qui existe en Europe. Le côté gauche est occupé par des inscriptions chrétiennes, trouvées dans les Catacombes; le côté droit, par des inscriptions se rapportant aux charges, arts et métiers, magistrats, empereurs, etc.

La bibliothèque du Vatican est une des plus curieuses qui existent: elle renferme trente mille manuscrits, parmi lesquels beaucoup sont très-précieux; quatre-vingt mille volumes, renfermés dans des armoires; et tel est le mystère de ces armoires, que le voyageur qui traverse cette salle immense n'est véritablement frappé que des peintures, des vases étrusques, et des vases de Sèvres dont elle est ornée. On cite quatre Évangiles qui ont appartenu à Charlemagne; un Térence, écrit très-lisiblement, du neuvième siècle: un Virgile que l'on dit du cinquième; un Missel du Pape saint Gelase.

De cette salle immense, on passe à une autre, où l'on voit dans un sarcophage ancien, un drap

d'amiante incombustible, qui renferme encore des ossements.

La salle suivante est remplie d'ustensiles, de peintures et autres objets des anciens chrétiens.

Suit une superbe chambre, appelée des *Papyri,* incrustée de beaux marbres, et dans laquelle on conserve plusieurs monuments antiques, écrits sur des écorces de Papyrus.

Un autre cabinet renferme une collection d'estampes anciennes et modernes.

Un autre, des terres cuites, trouvées dans des ruines anciennes.

La dernière chambre, incrustée de marbres rares, est un musée d'antiquités profanes, fort curieuses, presque toutes en bronze : on y voit, au milieu, un char antique du même métal.

Le nouveau musée Chiaramonte (Pie VII) est extrêmement riche en antiquités de toute espèce, que les fouilles ordonnées par ce pontife ont fait découvrir. L'abbé Barthélemy avait calculé qu'on avait exhumé soixante-dix mille statues du sol de Rome, et combien de découvertes faites depuis cet auteur!

Le musée Pie-Clémentin, établi dans un édifice magnifique, que Pie VI a fait ajouter au Vatican, mérite la première place dans l'Europe, par le nombre et le mérite des objets qu'il renferme. Parmi les chefs-d'œuvre anciens qu'on nous y a fait remarquer, nous avons distingué le

torse du Belvédère, la statue du Méléagre, le célèbre Mercure, l'Antinoüs, le fameux groupe de Laocoon, et l'Apollon du Belvédère, ouvrage le plus sublime de l'art.

La salle des animaux renferme un certain nombre de mosaïques antiques, et une riche collection d'animaux placés sur des tables de pierre, et sur des consoles antiques.

La galerie des statues et la salle des bustes renferment une foule d'objets extrêmement curieux, mais que nous avons vus trop rapidement pour pouvoir en parler en détail.

Le cabinet, construit sous Pie VI, est décoré de colonnes et pilastres d'albâtre, et enrichi d'un grand nombre de frises et de bas-reliefs antiques. Le pavé est une mosaïque antique, travaillée avec toute la finesse possible.

La chambre des Muses, construite également par ordre de Pie VI, est soutenue par seize colonnes de marbre de Carrare, avec des chapiteaux antiques.

On y voit les statues en marbre des neuf Muses, et celles des sept sages de la Grèce, trouvées à Tivoli en 1774 : c'est, dit-on, la collection la plus accomplie et la plus rare qu'on ait connue jusqu'à présent. Beaucoup d'autres statues et bas-reliefs remplissent cette grande et belle salle.

C'est encore à la magnificence de Pie VI, que l'on doit la salle ronde, somptueusement ornée,

et dont toutes les statues reposent sur des blocs de porphyre; ainsi que la chambre à croix grecque, dont la porte est bien ce qu'on peut voir de plus beau en ce genre. Les jambages sont de granit rouge d'Égypte, et toutes les autres pièces sont formées avec des marbres précieux qui enchâssent de superbes bas-reliefs antiques; le tout est couronné par des statues égyptiennes fort singulières.

Le grand escalier du musée, divisé en trois rampes, est tout entier de marbre de Carrare; il est décoré de nombreuses colonnes de granit, de balustrades de bronze et d'entablements sculptés en marbre. Les fenêtres sont ornées de colonnes de porphyre vert très-beau.

La longue et belle galerie des candélabres renferme une grande quantité de monuments égyptiens; elle conduit à une autre magnifique galerie, qu'on appelle la galerie des Cartes géographiques, d'où l'on passe dans un autre appartement où sont les célèbres tapisseries faites sur les cartons de Raphaël.

Enfin on arrive aux célèbres chambres du même nom, où les amateurs des beaux-arts accourent en foule de toutes les parties du monde, pour admirer les chefs-d'œuvre de peinture de l'immortel Raphaël et de ses meilleurs élèves. Ce sont, sans contredit, les plus belles fresques de l'univers : elles sont distribuées dans quatre

chambres hautes et vastes. Les plus célèbres sont l'École d'Athènes, la Dispute sur le saint Sacrement, la Victoire de Constantin.

Les jardins du Vatican répondent à la magnificence du palais : ils sont immenses et couverts de colonnes, obélisques, statues, etc. On y voit quantité de pièces d'eau, une entre autres fort grande, où l'on a placé un petit vaisseau armé en guerre, auquel on fait faire la manœuvre.

FÊTE DE St-PIERRE. — FÊTE-DIEU.

J'ajouterai encore quelques mots sur les cérémonies dont nous avons été témoins à Saint-Pierre et au Vatican, ainsi que des observations sur les usages et mœurs de ce pays, dont on parle tant, et que l'on connaît si peu.

Le souverain pontife officie très-rarement à Saint-Pierre; mais il officie à vêpres, dans la chapelle Sixtine au Vatican, la veille de toutes les fêtes solennelles. C'est là que nous l'avons vu officier la veille de la Trinité. L'office est noble et imposant; il commence toujours par la cérémonie dite de l'obéissance; c'est-à-dire que les cardinaux, les évêques et les pénitenciers vien-

nent deux à deux baiser, les premiers l'anneau, les seconds la chape, et les troisièmes, la mule du souverain pontife : les cardinaux seuls ne se mettent point à genoux.

Les cardinaux sont sur des banquettes élevées et couvertes de beaux tapis, ayant à leurs pieds leurs caudataires qui tiennent leurs bonnets.

Ces caudataires sont toujours des prêtres.

J'ai remarqué qu'il n'y a point de Capitule à vêpres ; tout le chœur consiste dans vingt musiciens, placés dans une tribune latérale, qui chantent l'office entier sans accompagnement d'instruments. Cette musique jouit d'une grande réputation qu'elle ne me semble pas mériter.

La veille de Saint-Pierre, le pape officia aux premières vêpres dans l'église même de Saint-Pierre : l'office fut beaucoup plus solennel que dans la chapelle Sixtine, mais les cérémonies furent à peu près les mêmes. Une vaste enceinte, formée derrière le maître-autel, par des banquettes à dossier, servait de chœur.

Le jour même de Saint-Pierre, le pape célébra la grand'messe : l'office fut magnifique, voici ce que j'en ai retenu :

A l'heure de la messe, le pape descend par le grand escalier du Vatican, précédé de tout son cortége, qui est formé par un détachement de la garde suisse, qui, dans ces solennités, est armée de pied en cap, avec le casque en tête ; un déta-

chement de chevau-légers, qui sont en bottines, et le pistolet à la main, ensuite les domestiques de livrée, les maîtres de chambre, et les gentilshommes de la suite des cardinaux. Les portiers du pape, vêtus d'une simarre rouge, avec le capuchon bordé d'hermine. La croix est portée par le plus jeune des auditeurs de rote, ayant pour acolytes deux clercs de la chambre apostolique; viennent ensuite les prélats en grand nombre, les protonotaires, les auditeurs de rote, les évêques assistants du trône, et les généraux d'ordre; les cardinaux, suivis de leurs caudataires, en simarre violette; les quatre conservateurs de Rome; les princes assistants du trône. Le pape, en chape, avec la tiare sur la tête, assis dans un fauteuil, placé sur une espèce de palanquin, est porté sur les épaules de quatorze valets de chambre, vêtus de rouge comme les portiers. On tient à côté de lui deux grandes ombrelles ou éventails de plumes d'autruches blanches : le brancard est placé sous un dais pliant, porté par huit gentilshommes ordinaires; la marche est terminée par les camériers secrets et ordinaires de cape et d'épée, et fermée par le reste de la garde suisse.

On descend le pape de son fauteuil, à cinquante pas environ du maître-autel, d'où il vient à pied jusqu'à son trône, dressé à gauche, entre le maître-autel et la chaire de Saint-Pierre.

Tous les prélats sont en camail et en rochet; les cardinaux-évêques, en chape blanche brodée en or; les cardinaux-prêtres, en chasuble; les cardinaux-diacres, en dalmatique; tous, la mitre de drap d'argent sur la tête. Les évêques assistants du trône sont en chape avec la mitre brodée en or.

Pendant que l'on chante l'*Introït*, on revêt le pape, qui est sur son trône, des habits pontificaux; les princes assistants sont placés sur les degrés du trône; les auditeurs de rote, les maîtres du sacré palais et les protonotaires occupent les degrés inférieurs, en aussi grand nombre qu'il peut en contenir; les autres sont placés sur des bancs destinés à la prélature, derrière ceux des cardinaux.

Les conservateurs, en robe de moire jaune, bordée de velours cramoisi, se tiennent debout derrière l'autel, près du buffet où sont les magnifiques vases d'or qui servent à l'office. Le pape commence la messe sur son trône, pendant qu'elle est chantée par les clercs ordinaires de la chapelle, en musique de contre-point. Le chant est beau et majestueux. Il n'y a jamais de musique ni d'instruments, ni même d'orgue, quand le pape officie, ou qu'il tient chapelle pontificale.

Au commencement de la messe, au *Gloria*, au *Credo*, au *Sanctus*, etc., les cardinaux descendent de leurs banquettes, et récitent ces prières tout haut avec le saint-père.

On chante l'Épître et l'Évangile en langues grecque et latine, et on répète deux fois, au *Credo,* le verset *qui ex Patre Filioque procedit.*

Le saint-père descend de son trône à l'Offertoire, après avoir reçu l'encens d'un cardinal qui l'encense à genoux. Un des sénateurs de Rome lui lave les mains. C'est un cardinal qui ôte et remet la mitre (pendant la messe, c'est une mitre et non la tiare que porte le souverain pontife) : le pape monte à l'autel, ayant sous sa chasuble un vaste manteau en soie blanche, et par-dessus un camail en laine et le *Pallium.* Douze chapiers sont placés autour de lui. Près de cent cinquante évêques, prélats ou prêtres, sont employés à l'office. Il y a sept acolytes.

A l'Élévation, le pape se tourne, en présentant l'hostie au peuple; il fait de même pour le calice. A l'*Agnus Dei,* il remonte sur son trône, où il fait les prières qui précèdent la Communion, et où on lui apporte les espèces eucharistiques à consommer. Il partage la sainte hostie, et en donne une moitié au diacre et au sous-diacre; ensuite, avec un chalumeau d'or, il prend une partie du sang précieux, et remet le calice au diacre, qui le reporte sur l'autel, où il consomme le reste avec le sous-diacre.

La messe finie, le pape sort, accompagné du même cortége qu'en arrivant. Au milieu de l'é-

glise, il s'arrête, et, du haut de son fauteuil, il proteste solennellement contre le refus du roi de Naples de payer le tribut accoutumé.

On le porte ensuite à la grande tribune ou loge qui est au-dessus du vestibule de l'église; là, il donne une bénédiction solennelle à la ville et à l'univers, *urbi et orbi.* Les troupes du pape sont rangées en bataille des deux côtés de la colonnade : un peuple immense couvre la place; les fanfares de la musique et le bruit du canon du château Saint-Ange annoncent cette imposante cérémonie.

Le pape n'assiste point aux deuxièmes vêpres, qui sont chantées par cinq ou six cents musiciens, avec de nombreux instruments.

Le soir, l'église et la coupole sont illuminées, et c'est un spectacle extrêmement curieux. L'illumination commence sans éclat; mais, au premier coup de neuf heures, en quelques secondes, on voit paraître des milliers de feux nouveaux, qui effacent entièrement la première illumination. Cinq cents personnes sont employées à les allumer. Une foule immense de curieux se rendent à pied et en voiture pour jouir de ce magnifique spectacle. Des corps de musiciens sont placés de distance en distance sur la route. Vers les dix heures, on tire du château Saint-Ange, un superbe feu d'artifice, appelé la *Girandole.*

Outre la fête de Saint-Pierre, nous avons vu

à Rome, la plus pompeuse de toutes les cérémonies, la procession générale de la Fête-Dieu.

Cette procession se fait autour des portiques et de la place, qui est couverte de tentes en draperies. Elle sort de l'église de Saint-Pierre, à huit heures, dans l'ordre suivant :

Deux détachements de grenadiers.

Les orphelins de Saint-Michel, habillés de noir, avec leur musique.

Des religieux, en robe grise, avec leur croix.

Des religieux, en robe jaune, et d'autres, couleur puce.

Plus de cinquante communautés d'hommes, toutes avec croix et chandeliers.

Le collége romain.

Les séminaires, en soutane violette.

Les prêtres des paroisses.

Les curés de la ville.

Toutes les paroisses avec leurs bannières et leur musique.

Les sept basiliques, qui ont pour bannière une espèce de vaste parasol, à moitié fermé.

Deux tiares et deux mitres portées en cérémonie.

Les Suisses (cuirassiers) commencent à former l'escorte.

Les protonotaires, en manteau, l'épée au côté.

Les supérieurs des communautés religieuses.

Les clercs de la chapelle en soutane rouge.

La croix papale.

Six acolytes prêtres.

Les prélats.

Les évêques et archevêques, en chasuble, la mitre sur la tête.

Les patriarches grecs et latins, avec la tiare.

Les cardinaux.

Le pape, sur son brancard, le Saint-Sacrement à la main, paraissant être à genoux.

Les sénateurs.

Les ambassadeurs.

Un corps nombreux de musiciens.

La garde d'honneur à cheval.

La garde noble.

Les dragons rouges, bleus et jaunes.

La garde civique.

La troupe de ligne.

Les régiments suisses.

Toutes ces troupes sont d'une tenue magnifique. La tête de la procession rentre dans l'église, au moment où la queue en sort. Le plus grand ordre et le plus parfait recueillement règnent dans cette majestueuse cérémonie, dont les fidèles ne

sont que spectateurs. Tous ceux qui sont en procession portent un cierge à la main et tiennent constamment les yeux baissés.

Les processions des autres paroisses de la ville se font dans le cours de l'Octave : elles n'ont rien de remarquable. Les tentures sont mesquines, les fidèles ne se mettent point en rang : ils se contentent de regarder défiler la procession avec recueillement; l'usage permet même de garder son chapeau sur la tête.

CÉRÉMONIES DE LA SEMAINE SAINTE.

DIMANCHE DES RAMEAUX.

La plus grande partie des cérémonies de la semaine sainte qui commencent ce jour-ci, se célèbrent dans la chapelle Sixtine, laquelle, dès le matin, est ornée de six chandeliers et d'une croix couverte d'un voile violet, ainsi que le tableau de l'autel.

Quelquefois, cependant, la cérémonie se fait dans la chapelle Pauline, au Quirinal, si le pape y fait sa résidence.

OBÉISSANCE PRÊTÉE AU PAPE PAR LES CARDINAUX.

Trois heures avant midi (neuf heures du matin), le pape a coutume de venir dans la chapelle avec la mitre d'argent; après une courte prière, il va sur son trône où il reçoit l'obéissance de chaque cardinal, qui porte la robe violette, tandis que le pape a la chape rouge et le formal d'argent, en partie découvert, en partie doré, avec des nuées de séraphins en relief autour, et la figure du Père éternel, enrichie de pierres précieuses.

Lorsque chaque cardinal descend de sa stalle pour se rendre à l'obéissance, son caudataire l'accompagne jusqu'au bas de l'autel.

Viennent ensuite les auditeurs de rote, les clercs de la chambre, les patriarches, les archevêques, assistants et non assistants, les abbés mitrés.

BÉNÉDICTION DES RAMEAUX.

Après la bénédiction des rameaux, le gouverneur présente d'abord deux palmes, et en offre une au cardinal-doyen, ou à l'évêque le plus ancien en chape qui la donne au pape, lequel la reçoit et la remet au deuxième cardinal-diacre assistant, et de celui-ci elle passe dans les mains

de l'échanson. Un maître des cérémonies offre la deuxième au connétable, qui la tient tout le temps de la cérémonie. Ensuite le maître des cérémonies couvre les genoux du pape d'un voile richement brodé; alors les cardinaux descendent de leurs stalles et vont recevoir la palme du souverain pontife, le cardinal-diacre le premier. Ils baisent le rameau, la main et le genou droit du pape; s'inclinant ensuite profondément, ils se retirent et retournent à leur place, où ils restent debout jusqu'à ce que tous les cardinaux aient reçu la palme qu'ils consignent à leur caudataire.

Après eux, les patriarches, les archevêques, les évêques, assistants et non assistants baisent la palme et le genou droit; ensuite les abbés mitrés en chape, les pénitenciers en chasuble, baisent la palme et le pied droit*, et puis le reste du clergé

* Cet usage de baiser le pied du pape, dit M. de Lalanne, est oriental. Il rappelle l'hommage rendu à Jésus-Christ par la Madeleine, et celui que l'on rend à la Divinité dans la personne du premier vicaire de son culte. Tous les rois, les ambassadeurs, les princesses, ont en tout temps rempli la même cérémonie et les mêmes devoirs. Les parents du pape sont soumis au même cérémonial. Ce n'est pas aux pieds du pape, comme homme, que l'on se prosterne, mais aux pieds de Jésus-Christ lui-même, dont le pape n'est que le vicaire ou le représentant. Ainsi, comme on le voit, il n'y a, en cette action, ni idolâtrie, ni bassesse, mais humilité et soumission. Certes, tant de gens qui ne rougissent pas des bassesses qu'ils font devant les puissants de la terre, devraient montrer un orgueil un peu moins dédaigneux, quand il s'agit d'incliner leur front devant l'image de la Divinité suprême.

s'avance, faisant les génuflexions ordinaires avant de monter et de descendre. Puis vont à leur tour les dignitaires ou fonctionnaires civils, ou ecclésiastiques; les étrangers de distinction inscrits par le majordome, sans chapeau, ni gants, ni épée, et reçoivent la palme en faisant, en allant et en revenant, la génuflexion à l'autel et au pape à qui ils baisent le pied.

Peu avant la fin de la distribution, six ou huit communs (ou simples gardes) de la garde noble, le cadet et l'exempt, qui sont à l'entrée de l'enceinte avec leurs commandants, etc., se rangent sur deux ailes au-dessous de la dernière marche de l'autel, en commençant vers le trône, et sont tournés vers le peuple en continuant à faire aile aux massiers du côté des cardinaux.

Les rameaux sont présentés au pape de main en main par le cardinal-diacre qui l'assiste à gauche. On distribue de même les palmes simples d'olivier, au haut desquelles on voit une petite croix de palmier, aux écuyers et aux autres assistants.

Anciennement un ambassadeur était à la droite, et un prince du trône était à la gauche, le jour de la Purification et le dimanche des Rameaux.

La cérémonie terminée, le pape se lave les mains; le bassin lui est présenté par le connétable, comme le plus élevé en dignité parmi les laïques assistants, ou par le sénateur en son ab-

sence; le cardinal-doyen, ou le plus ancien évêque, lui présente l'essuie-mains.

Il dit ensuite *Dominus vobiscum* et l'*Oremus*, auxquels les chantres répondent. Il met l'encens que le premier cardinal lui présente, et l'on part aussitôt pour se rendre dans la salle royale où, au milieu de la milice urbaine rangée sur deux files, commence la procession.

Le pape, la mitre en tête, est porté dans une chaise par douze estafiers, sous un dais qui est soutenu par huit référendaires en rochet et en mantelette.

LA MESSE.

De retour de la procession, les cardinaux montent l'escalier vers l'autel, et descendent dans les salles où ils ont pris les ornements et le surplis, et, ayant mis la chape, chacun retourne à son poste dans la chapelle; alors commence la messe.

La passion étant finie, les trois chantres se retirent faisant des génuflexions devant le pape et à l'autel. Le diacre reçoit la bénédiction du pape, il encense le livre des Evangiles; ensuite, sans dire *Dominus vobiscum*, et sans faire le signe de la croix, ni sur lui, ni sur le livre, il dit le reste sur le ton de l'Evangile, et va le faire baiser au pape et non au célébrant. Le pape est encensé par le premier cardinal-prêtre (on en fait autant le vendredi saint).

Le célébrant entonne ensuite le *Credo*, que récitent les cardinaux au milieu de la chapelle, en formant un cercle, et retournent ensuite à leur place. Alors, pendant que les musiciens chantent *Resurrexit*, les caudataires sortent de l'enceinte de la chapelle pour donner aux domestiques leurs rameaux et ceux des cardinaux, et retournent ensuite à leur place. Il ne reste plus dans la chapelle que le prince assistant avec la palme, et l'écuyer avec celle du pape, qu'il consigne au premier cardinal-diacre; celui-ci la pose sur le fauteuil, lorsque le pape s'y met à genoux pendant l'élévation.

A la fin de la messe, qui est chantée en musique ou contre-point, le cardinal célébrant publie l'indulgence de trente ans, accordée par le pape à tous les assistants. L'office étant fini, chacun emporte chez soi les palmes, où, par une pieuse coutume, on les conserve à la tête de son lit ou à la fenêtre, pour préserver les champs, les maisons et les personnes de tout accident fâcheux.

MARDI SAINT.

Le matin, les cardinaux et tous ceux admis à la chapelle, vont entendre au palais le sermon du prédicateur apostolique, qui est toujours un capucin. Ils y assistent en chape violette.

MERCREDI SAINT. — NOCTURNE.

Les étrangers accourent en foule aux cérémonies de ce jour; *in cornu epistolæ* (au côté de l'épître) on dresse une tribune pour les dames, séparée de celle des hommes, mais servie cependant par des camériers d'honneur de Sa Sainteté, en manteau court, et par un *bussolante* en soutane violette. Vers le mur, plusieurs tribunes sont consacrées aux têtes couronnées qui se trouvent à cette époque à Rome.

Au-dessous sont les places réservées au corps diplomatique et aux étrangers.

Les cardinaux arrivent ce jour-là en soutane violette, et le pape en chape de drap d'or rouge, avec la mitre d'argent, s'il ne porte pas la chape de serge rouge avec le capuchon; les deux plus anciens évêques la lui relèvent par devant.

Le premier haute-contre entonne l'antienne *Zelus*; le chœur continue, ainsi que le reste des matines, en plain-chant; on dit les psaumes lestement et battus; après le verset, le pape se lève, dit à demi-voix : *Pater noster*, et s'assied. On lui remet la mitre ou le capuchon de la chape, et l'on commence les lamentations de la composition de *Grégoire Alegri*, à quatre voix.

A la fin des ténèbres, le pape descend de son trône, et va se remettre à genoux devant le fau-

teuil; après, on entonne *Christus Sanctus est.*

Lorsque le premier maître des cérémonies a fait signe que le pape a fini de dire tout bas le *Pater noster*, on commence le célèbre *Miserere* d'Alegri, à deux chœurs et à quatre voix.

DU MERCREDI SAINT.

Il y a, le soir du mercredi saint, un grand concours de monde à la Trinité des Pèlerins, où, selon une pieuse et généreuse institution, on donne le logement et la nourriture, pendant trois jours, aux pauvres pèlerins qui y viennent en plus grand nombre pendant les jours de la semaine sainte. Les cardinaux et autres grands personnages les servent pendant ces trois jours, avec la plus grande édification, et leur rendent toutes sortes de services de charité, jusqu'à leur laver les pieds. Dans un lieu séparé, les dames et les princesses rendent les mêmes services aux pèlerines. Effet sublime de la religion, qui sait ainsi vaincre l'orgueil, attendrir les cœurs et rappeler aux hommes qu'ils sont tous frères, et qu'ils doivent s'entr'aider mutuellement!

JEUDI SAINT.

C'est le cardinal-doyen, ou le plus ancien à sa place, qui célèbre la messe ce jour-là. L'autel et la croix sont couverts de voiles blancs, parce qu'on

n'y dit point les heures ni les vêpres, pour lesquels il faudrait en mettre de violets. Les cierges aussi sont blancs.

Le siége du pape est un fauteuil précieux de la forme des antiques chaises curules, dont Charles d'Anjou fit présent à Clément IV.

On se sert aujourd'hui du précieux et magnifique prie-dieu, d'un travail achevé, dont le prince de Saxe-Gotha et la princesse Joséphine Schowalow de Dietrichstein ont fait présent à Pie VII.

Le pape vient avec la mitre en moire d'or et la chape blanche.

Au commencement de la messe, les cardinaux, en chapes violettes, prêtent l'obéissance. Avant l'élévation, douze écuyers, en habit rouge, viennent de la sacristie avec des flambeaux allumés et se mettent à genoux, six de chaque côté de l'autel.

Je n'ai pas besoin de dire que le chant le plus délicieux se fait entendre pendant la messe.

Après la messe, le pape donne sa bénédiction; ensuite les deux cardinaux-diacres, accompagnés d'un maître de cérémonies, montent sur le trône par les côtés, et les deux premiers assistants sont accompagnés par le même maître de cérémonies qui les revêt de leurs ornements et les reconduit au trône.

La procession est ordonnée comme celle de la Chandeleur et du dimanche des Rameaux.

Les cardinaux s'avancent deux à deux, ayant à la main leur cierge et la mitre, dans laquelle ils déposent leur calotte rouge, par respect pour le Saint-Sacrement qui est porté à la chapelle Pauline par le souverain pontife à pied, la tête découverte, et placé sous le dais, appelé antiquement *canopeum linteum mappula*, lequel est porté par huit évêques assistants ou par les protonotaires en leur absence.

La chapelle Pauline s'ouvre alors : cinq cent soixante-sept torches l'éclairent et la rendent plus brillante que le jour.

Arrivé au pied de l'autel, le premier cardinal-diacre, après une génuflexion, prend le calice des mains du pape et le place sur l'exposition couverte d'un corporal. *Il signor sacrista* découvre le calice, retire la sainte hostie du croissant d'or, la met dans une boîte et la place dans l'urne, appelée communément sépulcre, sans fermer la petite porte.

Le cardinal-diacre retourne vers le pape, qui se lève après que le premier cardinal lui a présenté l'encens pour mettre dans l'encensoir, et vient se mettre à genoux et encense le Saint-Sacrement. Le sacristain alors ferme le sépulcre et consigne la clef au cardinal pénitencier qui doit officier le lendemain.

A peine le cardinal-diacre est-il retourné devant l'autel, qu'on entonne le *Tantum ergò ;* après quoi tout le monde se lève.

Cette cérémonie, dit l'abbé Cancellieri, semble contraire à l'ordre et à la série des mystères que l'on célèbre ; mais l'Église a voulu représenter, par anticipation, le sépulcre du Seigneur plutôt que le jour suivant, où elle est en deuil pour sa mort.

L'usage de faire le sépulcre dans la chapelle Pauline fut introduit par Paul III, qui l'avait fait construire. Il fut toujours suivi par ses successeurs.

Dans le même ordre on passe par la porte contiguë à cette chapelle, et l'on entre dans la loge de la bénédiction papale, tapissée de damas et couverte d'une tente. Le pape, la mitre en tête, est porté dans une chaise ou trône portatif, appelé Gestatoria, placé sous un dais, qui est soutenu par huit prélats référendaires. Arrivé à la tribune de la façade de Saint-Pierre, il donne la bénédiction à un peuple nombreux rassemblé sur la place, en faisant trois fois le signe de croix, et lorsqu'il dit *descendat*, il élève les mains vers le ciel et les replie ensuite sur sa poitrine. Puis se rasseyant, un cardinal-diacre dit en latin, et un autre cardinal-diacre, en italien, l'indulgence plénière accordée aux fidèles assistants, et ils jettent l'écrit dans la place.

Le pape alors se retire dans ses appartements.

LAVEMENT DES PIEDS.

Le pape, autrefois, était porté sur sa chaise à la salle ducale, aujourd'hui c'est à la salle Clémentine, qui est beaucoup plus vaste. Son trône est sans baldaquin, avec deux tabourets pour deux cardinaux assistants, et deux flambeaux placés derrière lui contre la tapisserie. A droite est le prince assistant au trône, ou, à sa place, le sénateur et le magistrat. Les cardinaux, les évêques, les prêtres, se rangent sur deux files, et les choristes sont placés sous la tribune des souverains.

Le pape descend de la chaise sur laquelle il est porté ; il quitte sa chape blanche, la mitre de gaze d'or et le formal, pour prendre le manteau rouge la mitre de gaze d'argent, le formal d'argent doré. Il s'assied alors sur un fauteuil qu'on lui a préparé.

Après l'Évangile qu'on chante, le pape se lève, on lui ôte sa chape, et on lui attache à sa ceinture un petit tablier de batiste, plissé et orné d'une dentelle.

Il monte sur la barrière pour commencer à laver les pieds aux treize apôtres, assis sur des bancs élevés, revêtus d'une soutane de laine blanche, avec un bonnet en forme de capuchon

qui descend autour du cou sur les épaules. Ils ont le pied droit nu; le pape le lave à genoux, l'essuie, le baise (vraie marque assurément de la charité et de l'humanité chrétiennes). Deux prélats suivent le pape avec deux bassins; dans l'un il y a treize essuie-mains, dans l'autre treize bouquets de fleurs, qu'on distribue aux treize apôtres, après le lavement des pieds. En même temps le trésorier, qui suit en chape et en rochet, et qui porte une bourse, leur fait présent d'une médaille en or et d'une en argent.

Le pape, après avoir fini, retourne à son fauteuil, et le cardinal-diacre lui détache le tablier qui, une année, appartient au premier maître de cérémonies, et l'année suivante au deuxième. Le pape se lave alors les mains, et, en reprenant la chape, il entonne le *Pater noster*, récite les prières ordinaires, par lesquelles il termine cette si tendre et si édifiante cérémonie; il va dans la salle contiguë se dépouiller de ses ornements, puis se retire dans ses appartements.

Les galeries où se placent les souverains sont aux côtés du trône, et deux galeries s'élèvent au milieu de la salle pour les dames qui y sont admises. Si le pape n'est pas en état d'assister, le plus ancien cardinal-évêque le remplace; mais alors l'Évangile est chanté par un diacre de la chapelle et non par un cardinal.

TABLE DES APÔTRES, SERVIE PAR LE PAPE.

Elle est placée dans la salle dite du Lambris-Doré, contiguë à la salle Clémentine. Le pape s'y rend aussi avant que les treize apôtres se mettent à table, et il fait lui-même la bénédiction de la table qui est abondamment servie. Ensuite le maître de la chambre lui met un tablier, et il présente aux treize apôtres ou prêtres, de l'eau pour se laver les mains. Lorsqu'ils sont placés à table, le saint-père leur présente divers plats, leur offre à boire une ou deux fois, et se retire.

Tant que le pape est présent, un des chapelains secrets de sa sainteté fait une lecture spirituelle; après son départ, un garde-robe en second la continue. Outre l'habit et les médailles, les treize prêtres-apôtres peuvent emporter ce qui reste de leur dîner.

Les ambassadeurs ou ministres d'Autriche, de France, d'Espagne, de Portugal, auparavant celui de Venise, le cardinal protecteur de Pologne, le cardinal secrétaire d'État, le cardinal camerlingue, le majordome et le capitaine des Suisses ont le privilége de désigner chacun un des treize prêtres-apôtres. En outre, le cardinal de la Propagande en nomme deux, et le cardinal protecteur des Arméniens en nomme un de leur nation. Les dames ont leurs places en face de la table des pèlerins.

TABLE DES CARDINAUX.

Pendant que se fait le repas des apôtres, les cardinaux font le leur dans une salle appelée la Grande-Galerie, qui a quarante-cinq pans ou palmes de large, sur six cents pieds de long. Ce repas est magnifique, et se fait avec beaucoup d'apparat; c'est le majordome qui en fait la dépense aux frais de la chambre. Après le repas, un des plus célèbres prédicateurs du carême de Rome, monte en chaire. Le pape y assiste quelquefois dans le tambour qui répond à la salle du consistoire auprès de la chaire.

CROIX DE LAITON ILLUMINÉE.

Cette croix, qu'on illumine le soir du jeudi et du samedi saint, est suspendue devant le maître-autel, dit la Confession de Saint-Pierre. Comme je l'ai dit, elle est recouverte de plaques de laiton; sa hauteur est de trente-trois pans, et sa largeur de dix-sept. On l'illumine avec six cent vingt-huit lampions, pour éclairer la basilique, où tout le peuple accourt pour recevoir la bénédiction des reliques insignes.

Cette croix brillante, qui seule éclaire cette vaste église, produit un effet si admirable par les clairs-obscurs et les effets magiques de lumières

et d'ombres, que les jeunes peintres ne manquent pas de les saisir et de les dessiner.

Dans les Vies des papes, que l'on attribue à Anastase, on fait mention d'une autre croix en argent, dont Adrien avait fait présent et qui était éclairée par mille trois cent quatre-vingts lampions. On la suspendait devant le presbytère quatre fois l'an, et lors de l'élection d'un nouveau pape. On parle aussi d'un grand candélabre qui portait autant de lampes qu'il y a de jours dans l'année, sans compter cent cinquante lampes allumées continuellement dans l'église, et deux cent cinquante que l'on allumait à l'occasion des stations.

VENDREDI SAINT. — CHAPELLE SIXTINE.

Le pape y vient en chape de serge ou de satin rouge et la mitre de moire d'argent, précédé de la croix, sans anneau, sans donner la bénédiction; il se met à genoux devant le Faldistorium (fauteuil ou trône), quitte la mitre et fait une courte prière. L'autel est dégarni pour exprimer la nudité du Rédempteur sur la croix ; alors on y étend une seule nappe, comme on étendait autrefois le corporal à toutes les messes. Le pape, après avoir prié, se lève, va s'asseoir avec la mitre; il est servi par un seul assistant qui soutient le missel; de là il va s'asseoir au Faldistorium,

jusqu'à ce que le plus novice des musiciens chante du côté de l'épître la prophétie d'Osée. Le célébrant la lit à demi-voix, ainsi que le pape, à qui un évêque assistant soutient le livre.

A l'adoration de la croix, le pape, après s'être prosterné, s'assied; on lui ôte ses souliers, puis il se lève, quitte la chape; il ne garde que l'aube, l'étole et la mitre; il descend du trône et s'avance, les mains jointes, jusqu'à l'extrémité du banc des cardinaux: on lui ôte alors la mitre, il fait la première génuflexion à l'extrémité de l'enceinte; la deuxième, au milieu de la chapelle; la troisième au pied de la croix, qu'il adore profondément. Il fait mettre dans un bassin de vermeil, une offrande de cent écus d'or par un chevalier, député du Mont-de-Piété, qui les porte dans une bourse.

Le pape, étant retourné à son trône, reprend le camail, la mitre, la chape, et on lui remet ses souliers.

Les cardinaux, à leur tour, sont déchaussés par leurs camériers, et vont adorer la croix deux à deux. Ils font, comme le pape, trois prostrations à genoux, laissant chacun dans le bassin un écu d'or (seize paoli et demi, environ neuf fr.). Cet argent se partage ensuite entre monseigneur sacrista et les deux premiers maîtres des cérémonies, à qui appartient alternativement la bourse de l'offrande de Sa Sainteté.

Retournés à leurs places, les camériers, qui attendent les cardinaux à genoux, leur remettent les souliers : les prélats et autres ecclésiastiques, vont ensuite successivement à l'adoration.

Ensuite le pape va en procession à la chapelle Pauline, pour en rapporter la sainte hostie à la fin de la messe.

De retour à l'autel, le pape donne le calice au célébrant qui le pose sur l'autel.

NOMS ET RITES DU VENDREDI SAINT.

Ce jour a été appelé *Feria VI in parasceve*, *Feria magna*, *Sexta Sabbatti*, *Dies adoratus*, et chez les Syriens, *Occasus*.

L'on faisait anciennement cette cérémonie dans la basilique Sainte-Croix à Jérusalem, ou *Sestoriana*, où était la station.

Les cierges de l'autel et de la balustrade sont jaunes; le siége du pape est dégarni et sans baldaquin.

Les bancs des cardinaux et des assistants sont sans tapis en ce jour; ils n'ont point l'anneau, le porte-collet, ni les bas violets; la chape de serge est violette. Ils sont précédés de masses renversées en signe de deuil. Le grand pénitencier, qui doit officier ce jour-là, sans mettre ses sandales, se lave les mains et prend les ornements noirs, ainsi que le diacre et le sous-diacre. Ils

vont à la chapelle sans encensoir, sans cierges allumés, pour exprimer les ténèbres répandues sur la terre par la mort du Créateur; il s'assied sur le Faldistorium.

Le pape, en chape de serge ou de satin rouge, et la mitre de moire d'argent, précédé de la croix sans anneau, sans donner la bénédiction dans la chapelle, se met à genoux devant le Faldistorium, quitte la mitre et fait une courte prière; le célébrant aussi, passant à la gauche, se met à genoux devant un tabouret, et fait une prière devant l'autel dégarni pour exprimer la nudité du Rédempteur sur la croix.

Ce jour-là, on chante la passion de saint Jean, qui, parmi les apôtres, fut le seul témoin oculaire et fidèle à son maître; il le suivit jusqu'au pied de la croix : anciennement, on la lisait pieds nus en signe de pénitence et de douleur.

Aux paroles : *inclinato capite emisit spiritum*, le pape fait la génuflexion avec tous les assistants.

TABLE DES CARDINAUX.

La table des cardinaux est ce jour-là sans plateaux. Il y avait après le dîner un discours comme hier; mais l'orateur, au lieu de monter en chaire, était assis sur un fauteuil, entre deux croisées, vis-à-vis des cardinaux; on allait de là à matines.

SAMEDI SAINT.

La bénédiction de l'eau est faite par monseigneur sacrista, et celle du feu et des cinq grains d'encens, par le cardinal célébrant. La procession se fait encore de la chapelle Pauline à la Sixtine, à laquelle, outre la croix, on porte le Tricereo, son illumination et les cinq grains d'encens.

A la messe solennelle arrive le pape avec la chape blanche et la mitre. Parvenu à l'autel, il quitte la mitre, il fait la confession, dit le *Confiteor*, avec le cardinal célébrant à la gauche.

Pendant l'élévation, on entend dans la salle royale, le son des trompettes de la cavalerie; on chante ensuite la bénédiction sans *Agnus Dei*, sans donner la paix.

A vêpres, pendant le *Magnificat*, le pape met de nouveau l'encens dans l'encensoir, et le célébrant encense l'autel; il est encensé par le diacre, et le premier cardinal-prêtre encense le pape comme à l'ordinaire. Le diacre, après avoir encensé le cardinal et les deux diacres assistants, commence à encenser le saint collége, et l'on ne chante le *Gloria Patri*, que lorsque l'encensement est fini.

LE PAPE.

Le pape a daigné nous admettre, le 15 juin, en audience particulière. Voici comment les choses se sont passées : le maître de chambre nous avait fait dire de prendre le rochet italien et la mantelette, sans lesquels les ecclésiastiques ne sont pas admis devant sa sainteté. Nous insistâmes pour obtenir qu'on nous laissât notre costume français; le maître de chambre alla en demander la permission au souverain pontife, qui l'accorda volontiers. Nous fûmes donc introduits en soutane, en manteau long et en rabat. Après avoir traversé de magnifiques appartements, précédés par le maître de chambre, revêtu du rochet et de la mantelette violette, nous arrivâmes dans une chambre assez vaste, mais extrêmement simple : c'était celle du pape. Nous fîmes, suivant l'usage, une première génuflexion à la porte, une deuxième au milieu de la chambre, une troisième en approchant du souverain pontife, qui était assis sur un fauteuil, devant une table, revêtu du rochet, du camail et de l'étole. Nous nous mîmes aussitôt à genoux, et nous nous

inclinâmes pour baiser sa pantoufle. Le saint-père nous releva avec bonté, et nous entretint pendant quelques instants; nous nous retirâmes ensuite, après un quart d'heure environ d'audience. Nous fîmes, en sortant, trois génuflexions, comme en entrant, à chacune desquelles il nous donna une nouvelle bénédiction.

Le pape est entièrement vêtu de blanc, à l'exception de la calotte et des pantoufles qui sont rouges. Il mange toujours seul; son repas est court et frugal; sa dépense, pour les frais journaliers de sa table, ne s'élève pas à 6 fr.; aucune femme n'entre jamais au Vatican quand il y est; il ne leur rend jamais de visite : son unique récréation est d'aller chaque jour dans une église, ou dans un hôpital de la ville. Cette manière de vivre n'est point particulière à Pie VIII, l'étiquette de la cour pontificale l'impose à tous les papes.

Les différents officiers de la maison du pape, qui sont au nombre de plus de deux cents, sont tous prélats, vêtus de noir à l'ordinaire, avec les bas et le collet violets. Il y a peu d'officiers laïques.

Le pape ne sort jamais que pour aller visiter les églises de Rome, où le Saint-Sacrement est exposé (car il y a chaque jour salut solennel dans une des églises de la ville); quatre chevau-légers marchent alors en avant pour ouvrir le passage; viennent ensuite deux ou trois valets

de chambre à cheval, deux chapelains et un porte-croix monté sur une mule blanche, et deux camériers de cape et d'épée. Le carrosse du pape est attelé de six chevaux blancs, le cocher et le postillon, vêtus d'un habit à la romaine, de velours ciselé, couleur de feu, tous deux la tête nue; à côté de chaque cheval du carrosse est un valet de pied vêtu comme le cocher. A la suite sont deux prélats à cheval en habit long et manteau violet, et douze chevau-légers. Viennent ensuite, un second carrosse à six chevaux, pour les prélats de service, et plusieurs autres carrosses pour les autres prélats; quand le saint-père sort, il porte le camail pourpre, brodé d'or et bordé d'hermine blanche, l'étole rouge brodée, le chapeau rouge bordé d'un petit galon d'or; il donne la bénédiction tout le long du chemin; il est même d'usage, quand on le rencontre, de descendre de carrosse, pour se mettre à genoux. Nous avons vu cet imposant cortége sur le pont Saint-Ange.

Les cardinaux sont les princes de la cour romaine; ils y tiennent le plus haut rang, et y jouissent des plus grands priviléges. On en compte ordinairement vingt-cinq à trente, résidant à Rome, où ils sont obligés d'avoir tous un grand état de maison, car il faut qu'un cardinal ait un maître de chambre, qui est toujours gentilhomme, deux gentilshommes de suite, ecclésiastiques ou

laïques, des chapelains ou aumôniers, des secrétaires, une livrée nombreuse, et au moins douze chevaux de carrosse.

L'habillement des cardinaux, quand le pape tient chapelle, est, dans le Carême et l'Avent, la soutane violette de laine, avec un manteau immense, dont la queue n'a pas moins de dix-huit pieds de longueur; ce manteau est de moire, la queue est portée par un caudataire. Le reste de l'année, ils sont vêtus de rouge; en été, de soie légère; en hiver, de velours; à l'ordinaire, ils portent un habit court, noir, doublé de rouge et le manteau avec les bas, la calotte et les talons des souliers rouges; le cordon du chapeau, rouge, brodé en or. C'est un spectacle curieux que de voir arriver sur la place Saint-Pierre, avant un office solennel, les voitures des cardinaux et prélats : tous les équipages sont brillants et somptueux, et les livrées des domestiques en rouge chamarré d'or. Tous les cardinaux doivent avoir au moins deux voitures; la plupart en ont trois.

Les auditeurs de rote tiennent un rang fort distingué à Rome; ils forment un tribunal chargé de toutes les grandes affaires. Ils sont au nombre de douze, dont un nommé par le roi de France, deux par le roi d'Espagne, les autres par le pape. Le plus ancien des auditeurs de rote arrive toujours au cardinalat, et c'est en cette qualité que

monseigneur d'Isoard, maintenant archevêque d'Auch, a reçu la pourpre.

Ce sont des prélats qui sont chargés de toutes les fonctions, même civiles, à Rome et dans les États romains. La plupart sont prêtres, plusieurs sont seulement ecclésiastiques tonsurés. Le tribunal du sénateur, siégeant au Capitole, est le seul qui soit composé de magistrats laïques.

Le nombre des ecclésiastiques à Rome, sur une population de 150,000 habitants, est de :

Prêtres séculiers.	1450
Religieux.	2000
Religieuses.	1400
Évêques.	30

Mais presque tout paraît être ecclésiastique à Rome, parce que plus d'un tiers de ses habitants en portent l'habit. Tous les avocats, médecins, professeurs, étudiants, sont vêtus comme les ecclésiastiques : l'habit noir, le collet et le petit manteau, sont du goût de tous les états, ce qui entraîne de graves inconvénients pour le clergé, parce que la plupart des jeunes gens qui ont adopté cet habit ont des manières qui seraient fort peu convenables à des ecclésiastiques. Les étrangers, et surtout les Français, toujours si prompts à censurer, n'ont pas voulu faire cette distinction : ils aiment mieux mettre tout sur le

compte du clergé, et ils déclament avec amertume contre l'indécence de ses mœurs, et son peu de respect pour son état.

On parle beaucoup du désordre des ecclésiastiques romains : c'est-à-dire que des voyageurs superficiels, qui ont passé quelques instants à Rome, ont recueilli quelques-unes des anecdotes scandaleuses qui s'y débitent si légèrement, ou qu'ils s'en sont rapportés à ces satires outrées, qui se fabriquent à Rome même, et qui ne respectent pas plus la vérité que le rang des personnes qu'elles attaquent. Mais il faut connaître l'esprit des Italiens pour savoir apprécier à leur juste valeur toutes ces ridicules inculpations. Ils sont d'une indiscrétion et d'une malignité qui n'a point d'exemple ailleurs. On prétend savoir tout ce qui se passe de plus secret dans l'intérieur des maisons : on débite tous les jours une gazette manuscrite, dans laquelle personne n'est respecté, et où se trouvent habituellement mêlées les noirceurs de la calomnie avec les malignes révélations de la médisance. Comme le clergé occupe toutes les places, tous les honneurs, on comprend qu'il doit être, par là même, plus exposé aux censures amères, aux injustes accusations. La vérité est qu'il se conduit généralement d'une manière régulière, et même édifiante. Sans doute, le clergé inférieur est ordinairement si pauvre, si désœuvré, qu'il a perdu le respect

des peuples. Vivant avec les dernières classes de la société, il en a contracté les mœurs et les habitudes. L'avidité du gain l'engage à tout faire pour de l'argent ; c'est là son vice dominant ; mais les religieux et tous les prêtres exerçant le ministère sont loin de ressembler aux ecclésiastiques dont je viens de parler. On les voit quelquefois, il est vrai, dans les promenades et même dans les cafés ; ils paraissent souvent dans les cercles et les sociétés ; mais cela tient aux mœurs et aux habitudes de ce pays ; et en vérité, quand on se dépouille un instant des idées françaises, il est facile de voir que là du moins il n'y a aucun inconvénient.

Du reste, il est faux que tous les ecclésiastiques aillent aux spectacles et aux assemblées mondaines ; il résulte des informations bien précises que nous avons recueillies à ce sujet, qu'on n'y voit que quelques ecclésiastiques sans fonctions, et ceux dont je parlais tout à l'heure, qui n'ont d'ecclésiastique que l'habit ; les cardinaux n'y paraissent jamais, quoi qu'on ait débité à ce sujet, et quoiqu'il n'y eût rien de bien scandaleux à voir ceux d'entre eux qui ne sont pas même dans les ordres sacrés, assister à des représentations soumises à une censure sévère et où les femmes ne figurent jamais : quelques prélats qui n'ont aucun caractère ecclésiastique que la tonsure, et qui exercent des emplois purement ci-

vils, s'y montrent quelquefois, mais quoi d'étonnant en cela, et quel argument veut-on en tirer contre le clergé de Rome, ou en faveur des spectacles?

Les religieux, à Rome, jouissent d'un grand crédit, et ils ont l'empire sur le clergé séculier. Ils sont chargés presque seuls de tout l'exercice du ministère. On voit souvent aussi ceux des ordres mendiants parcourir les rues, la besace sur le dos et la boîte à la main. On ne les renvoie d'aucune maison sans leur donner. Les frères quêteurs ont le privilége d'aller seuls, et le droit de pénétrer jusque dans les appartements les plus reculés des maisons, sans se faire annoncer.

Voici quelques autres observations que nous avons faites à Rome.

La noblesse a un grand luxe de domestiques à livrée, qui remplissent les antichambres et dont tout l'emploi est d'annoncer tour à tour ceux qui viennent faire visite à leurs maîtres : on ne les paie point; mais ils se font un assez joli salaire des *buona mano*, qu'ils obtiennent de ceux qui sont venus visiter leurs maîtres : car le lendemain du jour où l'on a été présenté dans une maison, ils viennent complimenter l'étranger sur l'honneur qu'il a eu de voir leur maître, et solliciter, en conséquence, la gratification d'usage. Les domestiques du pape usent de ce privilége comme les autres, et on leur doit près de trente sous de

notre monnaie, toutes les fois que l'on est admis à l'audience de Sa Sainteté.

Il ne faut pas se flatter de voir rien à Rome gratis, pas même les églises, qui sont fermées pendant une grande partie de la journée, et qu'on ne peut faire ouvrir qu'en donnant la *buona mano*.

Un des spectacles les plus curieux à Rome, c'est la promenade du Cours, tous les soirs, et surtout le dimanche, vers les cinq heures. On y voit toute la ville rassemblée et une multitude étonnante de beaux équipages, qui se suivent à la file, au milieu de deux haies épaisses de promeneurs ou de spectateurs. Les fenêtres sont remplies de dames qui, par leurs toilettes éclatantes, cherchent aussi à se donner en spectacle. Le seul inconvénient de cette promenade est la poussière qui confond tout.

Il n'y a point de ville au monde où les étrangers vivent plus tranquillement et plus économiquement qu'à Rome. Les habitants sont naturellement bons, complaisants, empressés. Ils paraissent aussi sincèrement religieux, et rien n'est plus injuste ou plus exagéré que le reproche général que font les étrangers aux Romains, de donner tout au culte extérieur et de n'avoir aucune vertu solide. Sans doute, ils attachent une grande importance à la magnificence et à la solennité du culte; ils aiment beaucoup les cérémonies bril-

lantes, et ils sont prodigues de démonstrations extérieures; cela tient et à la vivacité de leur caractère et à leur sincère attachement à la foi; sans doute aussi la ferveur de leur piété ne répond pas toujours à ce grand appareil ou à cette multitude de pratiques: cela ne se peut pas, et la fragilité explique assez pourquoi. Mais ce serait une grande injustice de supposer que leur religion ne fût pas sincère, et que leur piété ne fût qu'hypocrisie. Les offices, surtout ceux du matin, sont très-suivis : la parole de Dieu est écoutée avec beaucoup d'attention, et quoique les prédications soient très-multipliées, non-seulement dans les églises, mais encore sur les places publiques où les jésuites prêchent tous les dimanches, on voit toujours une grande foule aux sermons : les sacrements sont très-fréquentés. Les pénitenciers à Saint-Pierre, à Sainte-Marie-Majeure et à Saint-Jean-de-Latran, ne quittent pas leurs tribunaux. Les religieux se livrent aux besoins des peuples avec un zèle admirable; et, chose assez étonnante, il y a généralement plus d'hommes dans les églises et à la table sainte, que de femmes. Enfin, sous le rapport religieux, nous n'avons rien vu à Rome qui justifie les déclamations de certains voyageurs. Tout nous y a paru édifiant.

NOTRE-DAME DE LORETTE.

La chapelle de Lorette, appelée la *santissima casa*, est la maison même que la sainte Vierge habitait à Nazareth, celle où Jésus-Christ a passé sa vie dans la compagnie de Marie et de Joseph, que Jean-Baptiste et les apôtres ont souvent visitée.

Cette petite maison, en grande vénération dans les premiers siècles de l'Église, fut souvent visitée par sainte Hélène, mère de Constantin, qui fit même relever l'autel sur lequel les saints apôtres avaient offert le divin sacrifice. Elle ordonna en outre la construction d'un temple magnifique, qui entourait cette sainte maison, et elle y fit placer cette inscription : *Hæc est ara in quâ primò jactum est humanæ salutis fundamentum.*

Depuis cette époque, les fidèles accoururent en foule pour vénérer la reine des anges. Les rois et les princes y vinrent en pèlerinage, et saint Louis, roi de France, s'empressa, à la fin de sa captivité chez les Sarrasins, de visiter ce précieux sanctuaire. Il y arriva en 1252, couvert d'un cilice ; il entendit la sainte messe et communia

dans cette chambre adorable. Une ancienne peinture, que l'on voit encore sur un des murs de la sainte maison, représente cette action de saint Louis se consacrant à Marie dans ce sanctuaire sacré.

Trente-neuf ans après, c'est-à-dire en 1291, les Sarrasins s'emparèrent de toute la Galilée, après avoir exterminé la plupart des chrétiens de ce pays; Nazareth vit détruire alors l'auguste basilique que sainte Hélène avait fait bâtir. Mais le Seigneur, toujours admirable dans ses œuvres, pour sauver la maison de sa divine Mère, l'arracha de ses fondements, et, par un miracle inouï, transporta cet édifice en Dalmatie, sur une petite hauteur jusque-là inhabitée; c'était en 1291.

Au bruit de ce prodige, les habitants de deux villes voisines, Tersate et Vienne, accoururent en foule; mais tout en admirant cet édifice, d'une structure si ancienne, ils ne pouvaient comprendre ce qu'il était, lorsque le curé de Tersate, alors dangereusement malade, eut une vision dans laquelle la sainte Vierge lui fit connaître que c'était là sa maison de Nazareth en Galilée. Il se trouve à l'instant miraculeusement guéri, et vient annoncer au peuple la révélation qui lui a été faite. Les habitants de Tersate se livrent aux transports de la joie la plus vive, et cependant le gouverneur envoie quatre députés à Nazareth, pour s'assurer de la vérité du fait. De retour de leur mission, ils

s'accordèrent à dire qu'il ne restait plus à Nazareth que les fondements de la maison de la sainte Vierge, et après avoir pris la mesure exacte de ces fondements, il fut reconnu qu'ils étaient conformes à la maison, pour la longueur, la largeur, l'épaisseur, la manière de bâtir, et la qualité des pierres.

Ce pèlerinage était déjà célèbre dans toute la chrétienté, et il avait été enrichi de dons précieux, lorsque trois ans et sept mois après sa merveilleuse translation, on voit la sainte maison s'élever de nouveau dans les airs, passer la mer Adriatique, et venir se reposer au milieu d'une épaisse forêt, à peu de distance de l'heureuse colline où on la trouve actuellement, et où tout l'univers vient la vénérer. La sainte Vierge apparaît en même temps à plusieurs de ses fidèles serviteurs, saint Nicolas de Tolentin, entre autres, et leur révèle ce prodige. Le bruit s'en répand aussitôt de tous côtés, et les chemins sont remplis de pèlerins qui accourent pour contempler cette chambre sainte.

Bientôt on sent la nécessité de renfermer ce sanctuaire précieux dans un autre édifice, et on fait construire une grande église, remplacée plus tard par celle que Sixte-Quint fit élever, et sur laquelle il fit graver en lettres d'or cette inscription : *Deiparæ domus in quâ Verbum caro factum est* (maison de la Mère de Dieu, dans laquelle le Verbe s'est fait chair).

On ne peut énumérer les prodiges éclatants qui ont été opérés et qui s'opèrent tous les jours dans ce lieu sacré : les *ex-voto* sans nombre dont les murs de l'église sont comme tapissés, le trésor immense des offrandes dont elle est enrichie, annoncent assez la piété et la reconnaissance des fidèles. Presque tous les saints des derniers siècles ont voulu visiter ce sanctuaire, et les papes l'ont comblé d'honneurs et de priviléges. Ils y ont établi un évêque, un chapitre nombreux, et quarante pénitenciers qui doivent savoir huit langues vivantes.

Il n'est pas inutile de dire qu'après la translation de la sainte maison, la province envoya à Nazareth seize députés choisis parmi la première noblesse du pays, pour constater l'authenticité de cette translation, et plus tard le pape Clément VII voulut encore envoyer trois nouveaux députés qui tous confirmèrent la vérité du prodige.

J'ajouterai que la sainte maison repose maintenant sur un terrain inégal et mouvant, que depuis cinq cents ans elle n'a jamais exigé aucune réparation, qu'elle est sans aucune fondation, que sa forme et la nature des matériaux dont elle est construite, et qui ne se trouvent qu'en Palestine, indiquent assez son origine.

La sainte maison a 13 pieds 3 pouces de hauteur, 14 pouces dans ses murs, 29 pieds 4 pouces

de longueur, et 12 pieds 8 pouces de largeur; l'ancienne porte est surmontée d'une poutre de bois incorruptible, haute de 6 pieds 4 pouces, et large de 4 pieds 3 pouces; le foyer est haut de 4 pieds 3 pouces, large de 2 pieds 4 pouces, et profond d'un demi-pied. Au-dessus de la cheminée, on voit la statue de la sainte Vierge, en bois de cèdre. Son antiquité est telle, qu'elle était vénérée au temps même des apôtres. Elle est de la hauteur de 2 pieds 8 pouces, et celle de l'enfant Jésus, de 1 pied 2 pouces.

La sainte maison est bâtie d'une espèce de pierre couleur de châtaigne, taillée d'une manière grossière, en forme de briques d'inégale dimension.

La statue est couverte de saphirs, de diamants, de pierres précieuses, de perles orientales; elle a les cheveux flottants, à la nazaréenne. L'enfant Jésus porte au doigt un solitaire magnifique.

La toiture n'a de remarquable que son extrême vétusté. Le plafond est ceintré et recouvert d'un beau lambris, dont le fond bleu-céleste et découpé par de petits carrés est parsemé d'étoiles dorées. Les murs, peu conformes aux règles de l'architecture, pour l'aplomb et l'alignement, sont recouverts d'un enduit, avec des peintures fort anciennes, qui ne sont conservées que dans le haut.

Dans l'intérieur de la sainte maison, on voit à

gauche, en entrant, une petite armoire creusée dans le mur; c'est là où l'on conserve, dans des vases d'or, un plat, une tasse et une écuelle de terre cuite, peinte au dedans, qui ont servi à Notre-Seigneur et à la sainte Vierge. Nous avons eu le bonheur de baiser ces objets. A peu de distance de là, on voit l'emplacement d'un foyer ancien; le foyer a 3 pieds 4 pouces de haut, 2 pieds 4 pouces de large, et 6 pouces de profondeur, fait à la nazaréenne, sans issue pour la fumée. De l'autre côté est une petite fenêtre grillée en argent, par où l'ange Gabriel entra lorsqu'il vint annoncer le mystère de l'Incarnation à Marie. La voûte est de bois peint, mais terni par la fumée des lampes. Le pavé est de marbre, mais il ne tient point à la sainte maison. Au bas de la chapelle, on voit un madrier de bois de cèdre, qui faisait partie autrefois de l'architrave, et qui, foulé aux pieds depuis des siècles, se conserve parfaitement. L'or, l'argent, dont on l'avait couvert plusieurs fois, s'est usé, le bois est intact. L'évêque de Lorette nous racontait que des officiers français avaient essayé de l'entamer avec leurs épées, qui s'étaient brisées sans faire à ce bois sacré la plus légère égratignure.

L'autel où les apôtres avaient dit la messe, et où nous avons eu l'avantage inappréciable de célébrer le saint sacrifice, est à quelque distance du fond de la chapelle, couvert de lames d'or et appuyé contre une grille d'argent.

La chapelle tout entière est environnée de ses quatre murailles de marbre blanc, sur lesquelles on voit tout ce que la sculpture, l'architecture et le dessin ont de plus parfait. On a représenté tout autour, en bas-relief, la vie entière de la sainte Vierge, d'un travail admirable; les murailles sont à un pied de distance de la sainte maison, quoiqu'au dehors elles paraissent faire corps avec elle.

Il n'y avait autrefois qu'une seule porte pour entrer dans le sanctuaire, il y en a maintenant quatre, à cause de l'affluence des pèlerins. Des gardes armés veillent à l'entrée et à la sortie des fidèles. Au-dessus d'une des portes, on lit ces mots : *Hic Verbum caro factum est,* ici le Verbe s'est fait chair.

La sainte maison est placée au milieu d'une vaste et magnifique église, décorée d'un grand nombre de statues et tableaux des premiers maîtres d'Italie. Une superbe coupole, où est représentée l'Assomption de la sainte Vierge, s'élève au-dessus de la *santissima casa.*

Le portail de l'église est orné d'un grand nombre de bas-reliefs en marbre d'un travail exquis. Les trois grandes portes sont de bronze ciselé, représentant les principaux traits de l'ancien Testament; le pavé est d'un beau marbre blanc et rouge.

Avant le pillage fait par les Français, le trésor

de Notre-Dame de Lorette passait tout ce que l'imagination peut se figurer : la sainte maison était remplie de tableaux, de bustes, de statues d'or : tout autour brûlaient des lampes d'or et d'argent. Tous les chandeliers de l'église étaient d'argent et de vermeil; douze étaient d'or massif: beaucoup d'ornements étaient brodés de perles et de pierres précieuses. On conservait, en outre, dans le lieu appelé le Trésor, une infinité de calices, de jambes, de têtes d'or, des diamants, des colliers et des pierreries d'un prix inestimable. Tout a été pillé par les Français, qui ont enlevé, dit-on, pour une valeur de plus de cent millions. La statue de Notre-Dame de Lorette elle-même, avait été apportée à Paris, d'où elle a été renvoyée bientôt après à Lorette. Le nouveau trésor est déjà d'une grande magnificence. On chante tous les jours plusieurs messes en musique dans l'église de Lorette; une de ces messes, fondée par Louis XIII, est célébrée pour le roi de France et sa famille.

FIN.

TABLE.

Notice. pag. 5
LETTRE Ire. A Avignon. La Fontaine de Vaucluse. 7
— II. A Avignon. Le galérien innocent. 10
— III. A Toulon. Le régime des galères. 11
— IV. A Nice. Description de la ville. 14
— V. A Nice. Dîner chez M. Thomas. 15
— VI. A Monaco. Détails sur cette principauté. 17
— VII. A Gênes. Les palais. — Les tableaux. 19
— VIII. A Gênes. Le palais Séra. — Celui du doge. — — L'hôpital. 21
— IX. A Gênes. Détails sur l'ancienne république. 24
— X. A Gênes. Le palais Durazzo. 27
— XI. A Gênes. Tableau de la mort de Senèque. 28
— XII. A Gênes. Les galères, les prisonniers turcs. 30
— XIII. A Gênes. M. L..., l'ex-doge. — Les jardins de Pegli. 32
— XIV. A Gênes. L'hôpital des incurables. 37
— XV. A Gênes. Tableau de l'Albane. 38
— XVI. A Gênes. L'asile des pauvres. 39
— XVII. A Gênes. Les églises. 41

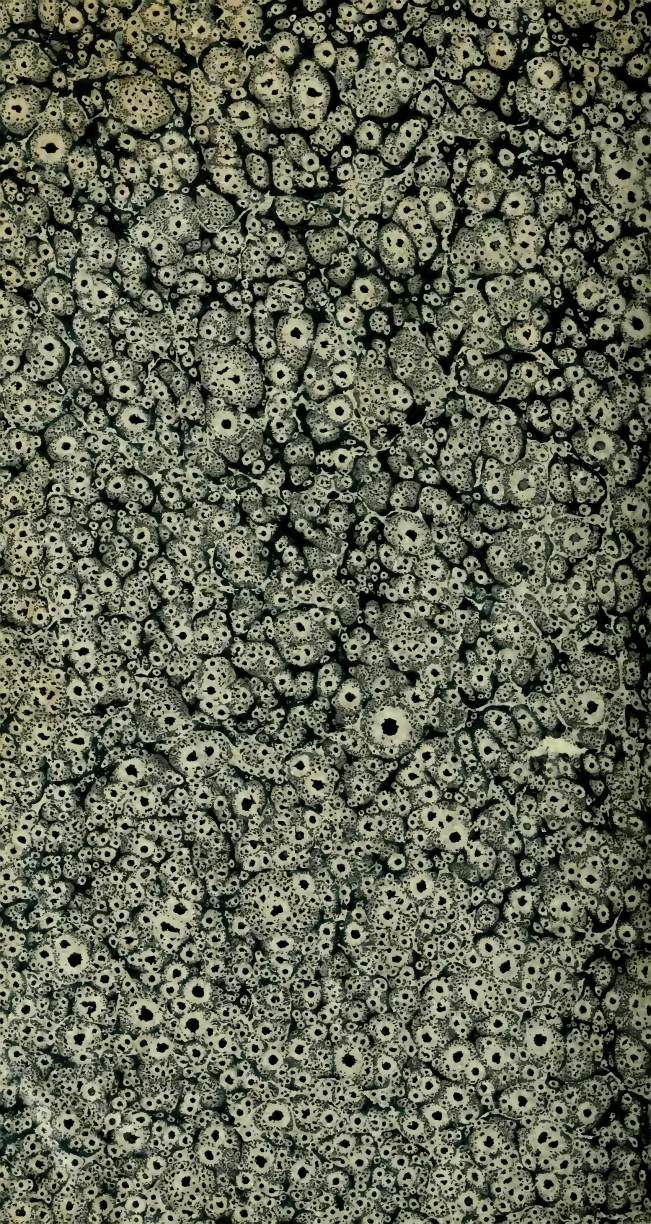
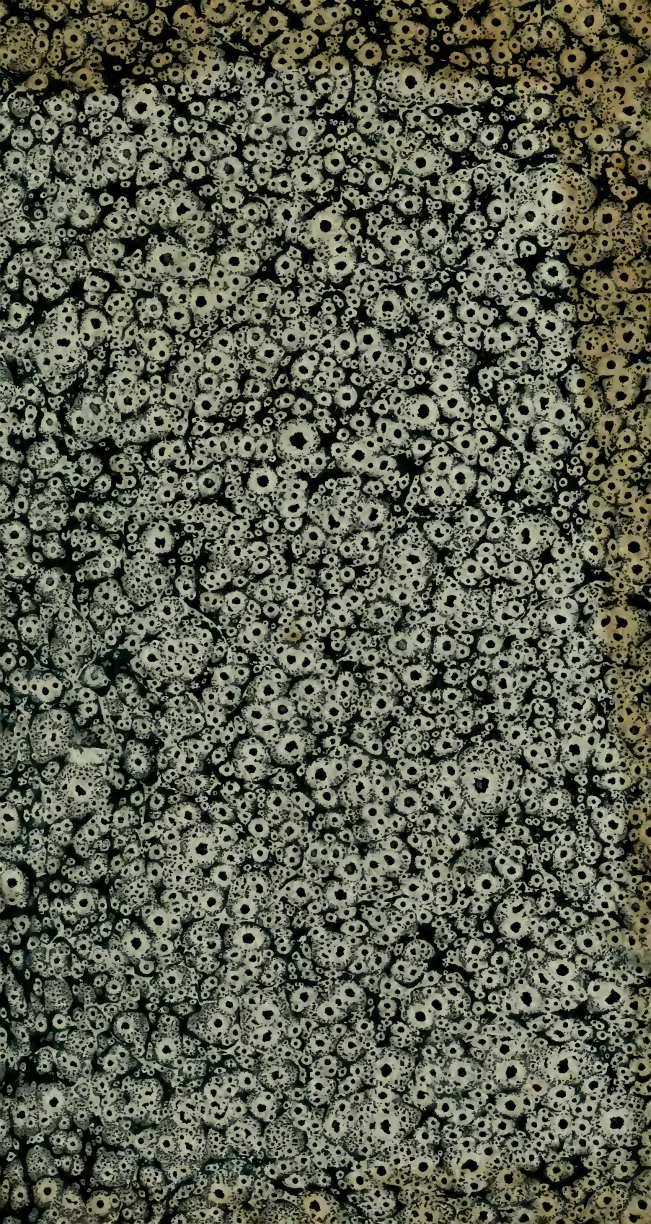
LETTRE XVIII. A Lucques. Idée de cet État. 42
— XIX. A Pise. Situation de la ville. — La tour penchée. — Le *Campo Santo*. 44
— XX. A Florence. Le grand-duc. 46
— XXI. A Florence. La galerie. 50
— XXII. A Florence. Tableau de Michel-Ange. 54
— XXIII. A Florence. L'improvisatrice Corilla. 55
— XXIV. A Florence. Jacques II. 58
— XXV. A Florence. Suite de la description de la Galerie. 60
— XXVI. A Florence. Cabinet d'histoire naturelle. 63
— XXVII. A Floernce. La cathédrale. 66
— XXVIII. A Florence. Maison de plaisance du grand-duc. 67
— XXIX. A Florence. La bibliothèque. — La maison de Michel-Ange. 68
— XXX. A Florence. Le palais Corsini. 70
— XXXI. A Florence. Le palais Pitti. 71
— XXXII. A Florence. L'académie. 74
— XXXIII. A Florence. L'Académie des arts. 77
— XXXIV. A Florence. Le palais Richardi. 78
— XXXV. A Rome. Route de Rome. 80
— XXXVI. A Rome. Arrivée à Rome. 83
— XXXVII. A Rome. Le Panthéon. — Le tombeau de Raphaël. 85
— XXXVIII. A Rome. Le Capitole. 92
— XXXIX. A Rome. La voie Appia. 93
— XL. A Rome. Le Forum. 95
— XLI. A Rome. Tivoli. 97
— XLII. A Tivoli. Route de Tivoli. 98
— XLIII. A Tivoli. La grande cascade. 100
— XLIV. A Tivoli. Les cascatelles. 102
— XLV. A Tivoli. Le temple de la Sibylle. 105
— XLVI. A Rome. Incendie del Borgo, par Raphaël. 106
— XLVII. A Frascati. Les villa de Frascati. 111
— XLVIII. A Rome. L'Hercule du palais Farnèse. 114
— XLIX. A Rome. Quelques monuments anciens. 120
— L. A Rome. La fontaine Égérie. 123
— LI. A Rome. La villa Borghèse. 125
— LII. A Rome. Livres français à Rome. 127
— LIII. A Rome. L'Herminie du Guerchin. 129
— LIV. A Rome. L'Apollon du Belvédère. 131
— LV. A Rome. Les Catacombes de Saint-Sébastien. 135
— LVI. A Rome. Le Moïse de Michel-Ange. 139

LETTRE LVII. A ROME. La villa Adriana. 140
— LVIII. A ROME. Le Laocoon. 143
— LIX. A ROME. Le Colysée. 155
— LX. A ROME. L'agriculture dans les environs de Rome. 160
— LXI. A ROME. Les mendiants à Rome. 162
— LXII. A ROME. Mœurs romaines. 163
— LXIII. A ROME. La fontaine de Moïse. 164
— LXIV. A ROME. L'Aurore du Guide. 165
— LXV. A ROME. La campagne de Rome. 166
— LXVI. A ROME. L'église Saint-Pierre. 172
— LXVII. A ROME. Le cardinal de B. — Le pape. 175
— LXVIII. A ROME. Tombeau du Tasse. 177
— LXIX. A ROME. Tableaux allégoriques. 179
— LXX. A ROME. Arrivée à Naples. 181
— LXXI. A NAPLES. Le château *Capo di Monte*. 182
— LXXII. A NAPLES. Tombeau de Virgile. 187
— LXXIII. A PORTICI. Cabinet des antiques. 191
— LXXIV. A SALERNE. Route de Naples à Salerne. 196
— LXXV. A POESTUM. Description du lieu. 197
— LXXVI. A NAPLES. Description d'Herculanum. 200
— LXXVII. AU SOMMET DU VÉSUVE. Une éruption. 203
— LXXVIII. A NAPLES. Les Napolitains. 208
— LXXIX. A NAPLES. Même sujet. 210
— LXXX. A NAPLES. Même sujet. 213
— LXXXI. A NAPLES. Même sujet. 217
— LXXXII. A NAPLES. Même sujet. 219
— LXXXIII. A NAPLES. Plusieurs objets isolés. 22 0
— LXXXIV. A NAPLES. Imitation d'une élégie de Tibulle. 222
— LXXXV. A NAPLES. Tombeaux d'André II et de Jean Caraccioli. 225
— LXXXVI. A POMPEÏA. Description de cette ville. 226
— LXXXVII. A NAPLES. Vues de Naples. 232
— LXXXVIII. A NAPLES. Mort de Pline l'Ancien. 233
— LXXXIX. A NAPLES. Les îles de Naples. 241

APPENDICE.

Saint-Pierre de Rome. 247
Le Vatican. 256
Fête de Saint-Pierre. — Fête-Dieu. 262
Cérémonies de la semaine sainte. 270
Le pape. 290
Notre-Dame de Lorette. 300

FIN DE LA TABLE.

TOURS. — IMP. DE MAME.

2592-013